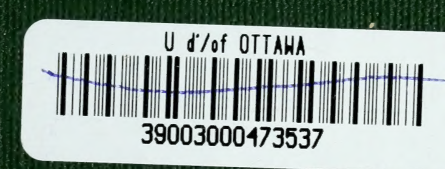

U d'/of OTTAWA
39003000473537



"LES SAINTS"

Le Bienheureux Curé d'Ars

(1786-1859)

par

JOSEPH VIANEY

VINGT-ET-UNIÈME ÉDITION

Victor Lecoffre

Le Bienheureux

Curé d'Ars

"LES SAINTS"

Le Bienheureux

Curé d'Ars

PATRON DES CURÉS FRANÇAIS

(1786-1859)

par

JOSEPH VIANEY

VINGT-ET-UNIÈME ÉDITION

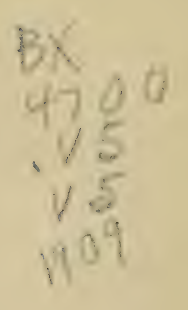
PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA & Cie
RUE BONAPARTE, 90
—
1909



Sur le rapport favorable de l'Examinateur, nous permettons l'impression.

Paris, le 12 décembre 1904.

H. Odelin.
V. g.



A LA MÉMOIRE

DE

FRANCOIS VIANEY

ET DE

MARIA BAUD

Dont les corps reposent au cimetière d'Ecully

Hommage

de piété filiale

LE BIENHEUREUX CURÉ D'ARS

CHAPITRE PREMIER

L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

Celui qui devait être en France de nos jours l'honneur du clergé séculier naquit au cœur même du diocèse qui, pendant le cours du XIXe siècle, allait donner à notre pays le plus d'apôtres et le plus d'œuvres : le diocèse de Lyon. Il appartenait à la classe sociale dont nous avons toujours reçu nos meilleurs prêtres : celle des cultivateurs.

Il eut pour père Matthieu Vianey[1], fils de Pierre Vianey et de Marie Charavay, pour mère Marie Beluze, fille de Pierre Beluze et de Marie Tabard. Ils possédaient quelques terres et une maison d'habitation à Dardilly, gros village situé tout près de Lyon, dans un site incomparablement apaisé et recueilli, aux pieds des Monts d'Or. C'est là que le futur Curé d'Ars vint au monde, le 8 mai 1786. Il avait déjà deux sœurs et un frère; il eut encore une

1. Nous expliquons dans un court appendice pourquoi nous avons dû appeler le Bienheureux Curé d'Ars Vianney, et son père Vianey.

sœur et un frère. On lui donna au baptême le nom de Jean-Marie; à la confirmation, il y joignit plus tard celui de Baptiste.

Il commença ses études à l'âge où on les finit. Mais, avant de recevoir une préparation immédiate au sacerdoce, il en reçut d'autres, moins directes en apparence, mais non moins efficaces.

Il fut élevé dans un milieu très chrétien.

Il apprit à aimer la charité en la voyant pratiquer journellement. Chaque soir, c'était chez son père une procession de pauvres gens qui venaient demander une écuelle de soupe, puis une place pour dormir sur la paille de la grange. Il y en avait souvent jusqu'à douze ou quinze, les uns debout autour de la grande cheminée où flambait un feu de fagots, les autres assis sur le seuil du logis. Il arrivait parfois que la marmite était trop petite pour le nombre des convives : alors, le père de famille faisait une part de plus en se privant de la sienne.

Un jour, parmi les mendiants que Matthieu Vianey avait admis à sa table, se trouva Benoit-Joseph Labre. Jean-Marie n'était point né encore. Nul doute que le saint ait prié Dieu de bénir cette maison hospitalière; et peut-être fut-ce à la suite de cette requête que Celui qui a promis de récompenser le moindre verre d'eau offert en son nom envoya à l'humble laboureur qui partageait avec les malheureux son souper quotidien cette magnifique récompense : un fils qui porta jusqu'à l'héroïsme les vertus héréditaires dans sa famille.

De bonne heure, le petit Jean-Marie montra qu'il dépasserait la charité de ses parents. Il amenait à la maison paternelle tous les mendiants qu'il rencontrait sur son chemin. Il allait au-devant de ceux qui

s'y dirigeaient d'eux-mêmes. Il leur ouvrait la porte; il les débarrassait de leurs sacs; il portait à sa mère leurs vêtements déchirés pour qu'elle les raccommodât. Il s'occupait particulièrement des enfants de son âge : il prenait sur sa propre nourriture pour augmenter la leur et, sachant que l'homme ne vit pas seulement de pain, il leur enseignait les grandes vérités de la religion.

Lui-même les avait sucées avec le lait. Il déclara plus tard qu'il ne se souvenait plus du jour où il avait commencé à connaître et à aimer la Vierge Marie : il lui semblait l'avoir toujours connue et aimée; c'était avec Dieu sa plus ancienne affection. Les noms de Jésus et de Marie étaient en effet, les premiers mots que Marie Vianey faisait prononcer à ses enfants. Le premier geste qu'elle leur apprenait était le signe du chrétien. Elle les habituait à considérer le péché comme le pire malheur qui pût leur arriver. Refaisant, sans le connaître sans doute, le beau mot d'une reine, cette paysanne aimait à dire : « Je n'aurais pas de plus grand chagrin que de voir un de mes enfants offenser Dieu. » Un jour qu'elle répétait ce mot à Jean-Marie, elle ajouta avec émotion : « Mon petit Jean-Marie, mon chagrin serait plus grand encore, si c'était toi. »

Celui-ci était, en effet, son préféré. Avant de le mettre au monde, elle avait prié Dieu de le prendre plus tard à son service. Dès qu'elle reconnut en lui des dispositions particulières à la piété, elle eut à cœur de les développer. Son fils lui en garda une touchante reconnaissance. Sur le soir de sa vie, un de ses auxiliaires l'ayant félicité d'avoir eu de bonne heure le goût de la prière : « Je le dois à ma mère, répondit-il; elle était si sage. » Il disait au même

prêtre, parlant encore de sa mère : « La vertu passe facilement des mères dans le cœur des enfants, qui font volontiers ce qu'ils voient faire. » Toutes les fois qu'il voulait enseigner aux mères de sa paroisse comment elles devaient élever leurs enfants, il leur proposait comme exemple l'éducation qu'il avait reçue de la sienne.

Aux côtés de cette chrétienne d'élite, Jean-Marie devint très vite très pieux. Tout petit enfant encore, il disparut un jour; on le retrouva agenouillé dans un coin de l'étable : absorbé dans sa prière, il n'avait pas entendu qu'on l'appelait. Il priait sur la route en allant au travail; il priait dans les prés en gardant ses brebis, dans les champs en enfonçant sa bêche. Après le repas de midi, il s'étendait par terre pour dormir, comme tout le monde; mais, pendant que les autres se reposaient, il faisait semblant de dormir et priait Dieu de tout son cœur. Prier était pour lui un devoir, une distraction, une joie. Prier était même la force qui lui aidait à remuer cette lourde et grasse terre où les paysans de la banlieue lyonnaise font pousser de si beaux fruits : la première fois qu'on l'employa au travail pénible de la vigne, il rentra le soir anéanti à la maison; le lendemain, il plaça sur une souche, à quelques pas de l'endroit où devait commencer sa tâche, une statuette de la sainte Vierge, et, les yeux fixés sur elle pour se donner du courage, il avançait, priant et piochant; quand il eut rejoint sa statue, il la plaça quelques pas plus loin et il se remit à piocher en priant; ainsi fit-il jusqu'au soir : ce jour-là, il eut fini sa besogne avant son grand frère, et désormais ce fut toujours à la prière qu'il demanda de décupler la vigueur de ses bras.

—

Il avait la prière à la fois discrète et courageuse : tantôt il s'isolait et passait une partie de sa journée à s'entretenir intimement avec Dieu; tantôt il osait proposer à ses camarades de s'associer à lui. « Que j'étais heureux, disait-il quelques mois avant sa mort, quand je n'avais à conduire que mes trois brebis et mon âne! Dans ce temps-là, je pouvais prier Dieu tout à mon aise. »

Jean-Marie atteignait l'âge de raison quand les églises furent fermées en France. Au moment où il commençait à avoir besoin du prêtre, il vit donc les prêtres proscrits. Ce fut pour un enfant si religieux une épreuve terrible, mais d'où allait sortir sa vocation.

Elle lui fit sentir la nécessité de l'apostolat et la cruelle situation d'un troupeau qui n'a plus de pasteur. Il ne tarda point, en effet, à reconnaître avec épouvante dans quels abîmes d'ignorance demeuraient enfoncés ceux de ses petits camarades qui n'avaient point trouvé, comme lui, dans leur mère un catéchiste capable de remplacer le curé. Bien souvent, il essaya d'en devenir un pour eux. Il les réunissait au pied d'un autel de gazon improvisé, où il plantait une statue; il les invitait à réciter avec lui des prières; il leur répetait celles qu'il tenait de sa mère; il leur faisait de naïfs sermons : « Allons, mes enfants, leur disait-il, soyez bien sages; aimez bien le bon Dieu. » Aucun des jeunes auditeurs ne songeait à sourire : tant était pur et ardent le zèle de leur petit prédicateur! tant il leur inspirait de respect! tant ils l'aimaient! Et sa mère se réjouissait que par ces jeunes lèvres quelques parcelles d'enseignement chrétien fussent données à de pauvres petits bergers qui n'en pouvaient plus recevoir dans l'église de leur village.

En même temps qu'il était amené à constater le vide déplorable que laisse dans une paroisse l'absence du prêtre, Jean-Marie avait l'occasion d'apprendre ce que valent des âmes vraiment sacerdotales. Malgré les sentences d'exil et de mort, le ministère sacré continuait à s'exercer partout. Dans le diocèse de Lyon, il était même régulièrement organisé. M. Linsolas, vicaire général de Mgr de Marbeuf, avait réparti les huit à neuf cents paroisses du diocèse en quarante à cinquante missions. Un centre de mission fut établi à Écully, village situé entre Lyon et Dardilly. Les missionnaires de ce groupe furent MM. Royer et Chaillou, de la société de Saint-Sulpice, qui avaient été l'un économe, et l'autre directeur du grand séminaire de Lyon; M. Balley, ancien génovéfain et M. Groboz, ancien vicaire de la paroisse de Sainte-Croix à Lyon. C'étaient tous les quatre des hommes d'une indomptable énergie qui avaient cent fois risqué leur vie pour apporter en pleine Terreur leurs consolations à des chrétiens demeurés fidèles. Ils se fixèrent à Écully, logeant séparément, déguisés en ouvriers, réunissant leurs paroissiens comme ils pouvaient, dans des granges ou dans des bois. De Dardilly, Matthieu et Marie Vianey se rendaient souvent à ces réunions clandestines avec leurs enfants : la distance n'était pas très grande et Mme Vianey, qui était née à Écully, y avait une sœur mariée. Ainsi Jean-Marie put voir à plusieurs reprises de très près ces prêtres, dont il savait que la tête était mise à prix; dont l'un, après s'être exilé, était rentré à Lyon en courant les plus grands dangers; dont un autre avait déjà été arrêté et avait échappé on ne savait trop comment; que tout le monde considérait comme voués à la mort. Eux-

mêmes auraient été d'autant plus fondés à trembler pour leur vie qu'à certains moments la persécution s'étant ralentie ils avaient cessé de prendre des précautions et avaient ainsi révélé leur situation à des gens qui n'attendaient pour les dénoncer qu'un retour des mauvais jours. Et les mauvais jours revinrent plusieurs fois. Mais la recrudescence du péril redoublait le zèle des missionnaires, redoublant, par suite, la vénération que ces héros inspiraient à leurs ouailles. On ne s'étonne plus que le Curé d'Ars se soit toujours fait une aussi haute idée du sacerdoce quand on sait ce qu'étaient les premiers prêtres qu'il vit à l'œuvre.

Il garda un impérissable souvenir du jour où, à la suite d'un de ces offices célébrés dans des conditions si dramatiques, il eut recours pour la première fois de sa vie au ministère sacerdotal. Il avait assisté avec sa mère à la messe de M. Groboz. Celui-ci, frappé de l'étonnante piété que l'enfant avait manifestée pendant la cérémonie, demanda qu'on le lui présentât. Jean-Marie interrogé dit son nom et son âge : il avait alors onze ans révolus.

« Et depuis quand ne vous êtes-vous pas confessé ? ajouta le missionnaire.

— Jamais je ne me suis confessé, lui fut-il répondu.

— Alors, voulez-vous le faire tout de suite ? »

Jean-Marie voulut bien. Dieu seul sait quelles paroles furent échangées dans le premier entretien intime qu'eut avec le prêtre celui qui devait recevoir plus tard les aveux de tant de pécheurs. Mais on peut s'en faire une idée d'après ce mot qui échappa un jour à son humilité : « Quand j'étais jeune, je ne connaissais pas le mal ; je n'ai appris à le connaître

qu'au confessionnal de la bouche des pécheurs. » Sans doute, M. Groboz n'avait pas rencontré encore un enfant qui fût resté si près de l'innocence baptismale, bien qu'il eût atteint un âge où en des temps moins troublés il aurait déjà fait sa première communion.

Tout de suite, M. Groboz demanda que Jean-Marie fût préparé à ce grand acte. Ses parents le laissèrent pour cela quelque temps à Écully. Des obstacles imprévus ayant retardé la cérémonie, Jean-Marie revint chez ses parents. Mais l'année suivante il fut renvoyé à Écully, suivit le catéchisme avec quinze autres enfants, et fut admis à recevoir le corps de Jésus-Christ. Ce fut, à une date que je n'ai pu déterminer, dans la maison de la comtesse de Pingon. Les jeunes communiants s'y rendirent à l'aube, séparément. On était dans la saison des foins : de grands chars d'herbe sèche placés devant les fenêtres protégèrent contre les regards indiscrets les seize petits factieux qui commettaient le délit de faire leur première communion.

Avec quel ravissement le meilleur d'entre eux dut-il s'asseoir à la table sainte! Sans doute, il émerveilla ses camarades par son recueillement, car déjà, les jours précédents, quand ils le voyaient enseveli dans la prière, ils se disaient l'un à l'autre avec admiration : « Voyez le petit Vianney qui fait assaut avec son bon ange ».

Quelques années après, Jean-Marie assista à une autre cérémonie qui s'accomplit dans un décor tout différent, mais qui laissa aussi dans sa jeune imagination une empreinte ineffaçable. Aucune contrainte n'entravait ce jour-là l'élan de l'enthousiasme religieux. Au clocher de Dardilly, les cloches joyeuses sonnaient à toute volée ; à chaque carrefour des guir-

landes de buis se croisaient dans les airs; devant les portes pendaient des draps blancs, où des fleurs étaient piquées; des roses effeuillées jonchaient le sol. Tous les habitants du village, les hommes tenant le chapeau à la main, les femmes ayant la tête couverte d'un voile, marchaient deux à deux au chant du *Pange lingua*, suivant l'ostensoir d'argent qu'on portait en triomphe à travers les maisons. Le Consulat avait, en effet, rouvert les églises et la France recommençait, comme au temps passé, à célébrer la Fête-Dieu. Jean-Marie contemplait avec ravissement la pompe des cérémonies du catholicisme, dont ses yeux avaient perdu l'habitude. Son cœur nageait dans la joie. Ce n'était pas toutefois sans des retours de tristesse. Il savait, en effet, que la persécution avait décimé le clergé. En voyant la foule si avide de recevoir à nouveau la parole divine, il se demandait avec angoisse s'il y aurait jamais assez d'apôtres pour distribuer le pain évangélique à tant d'affamés, et il priait Dieu instamment que les curés ne manquassent pas aux besoins des campagnes. Dieu reçut cette prière; il l'exauça même d'une façon que Jean-Marie à ce moment-là n'osait peut-être pas encore concevoir. Mais le temps n'était pas venu où l'enfant devait être tiré de son milieu : la vie des champs et l'exemple de ses parents n'avaient pas épuisé l'enseignement qu'ils devaient lui donner.

Entre le jour où Jean-Marie fit sa première communion et celui où il commença ses études, plusieurs années s'écoulèrent; elles furent pour lui vides d'événements, mais fécondes en progrès spirituels; car ses jeunes vertus prirent un magnifique essor.

Sa charité avait maintenant ces raffinements délicatesse où l'on reconnaît aussitôt la sainteté, comme à la profondeur de certaines pensées l'on reconnaît aussitôt le génie. La Révolution n'avait point arrêté dans la maison des Vianey la procession quotidienne des pauvres. La prédilection de Jean-Marie allait désormais aux plus repoussants. Il faisait ses délices d'employer pour eux l'adresse peu commune de ses doigts, qui façonnaient comme en se jouant toutes sortes d'objets rustiques et qui savaient même tirer de la glaise des statuettes assez vivantes : il enlevait la boue, les ordures, les insectes, dont ces misérables étaient souillés ; il mettait leurs loques au four sur une claie qu'il avait fabriquée à ce dessein ; et, quand il les avait installés sur la paille de la grange dans leurs vêtements purifiés et secs, il nettoyait avec soin la place qu'ils avaient occupée dans la cuisine, pour que ses frères n'eussent aucune répugnance à s'y asseoir.

Il ne se bornait pas à secourir les passants. Il allait visiter chez eux tous les pauvres gens de Dardilly. Il leur donnait tout ce qu'il possédait lui-même. Il intéressait à leur sort ses frères et ses parents. Il obtenait que Matthieu Vianey, déjà si généreux, fît des largesses comme un riche. Il n'avait pas de plus grande joie que d'entendre dire à son père : « Allons, va porter du bois chez ce malheureux, et mets-en sur le dos de l'âne autant qu'il en pourra porter. »

Sa piété s'épanouissait librement au souffle des sentiments religieux que la restauration du culte avait réveillés dans les campagnes. Il profitait de toutes les occasions, d'un outil à réparer, d'une commission à faire, pour courir au village et s'age-

nouiller devant le tabernacle. Il assistait à la messe aussi souvent qu'il le pouvait et prolongeait longtemps ses actions de grâce. Jamais, cependant, il ne sacrifiait aux exercices de piété son travail, qu'il considérait comme le principal de ses devoirs : personne n'arrivait aux champs avant lui et on ne connaissait pas dans le pays un meilleur ouvrier. Il n'avait pas besoin, d'ailleurs, d'être à l'église pour se recueillir, car sa prière était continuelle, et il n'avait pas besoin non plus, pour prier, de réciter des formules ; il aimait sans doute les prières traditionnelles du chrétien, le *pater*, l'*ave*, le *gloria*, l'*angelus*, le chapelet ; mais souvent aussi sa prière était de méditer sur les paroles, sur les miracles, sur la passion du divin maître. Chaque soir, pour alimenter le réservoir où sa dévotion puiserait pendant la journée du lendemain, il lisait quelques pages de l'Évangile ou de la Vie des Saints avec sa mère et sa sœur Catherine, qui étaient, après lui, les deux personnes les plus pieuses de la famille. Il continuait habituellement cette lecture quand il s'était retiré, et son frère François, qui partageait sa chambre, fut souvent témoin de l'attention qu'il y apportait.

Il était merveilleusement bon, serviable, doux et patient. Très disposé à la moquerie, parce qu'il avait du coup d'œil et de la repartie, il ne laissait jamais tomber de ses lèvres que des paroles bienveillantes ; il lui arriva d'accepter humblement des reproches qu'il n'avait pas mérités. Sa gaieté était si franche qu'à son aspect la joie s'éclairait dans tous les yeux. On le sentait si pur que son arrivée dans un groupe paralysait aussitôt les langues qui s'apprêtaient à dire de vilaines choses.

Cependant cet enfant de la glèbe cultivait avec

amour les champs que son père avait hérités du sien. Il avait d'abord gardé les brebis avec sa petite sœur Marguerite. Depuis qu'il avait grandi, on l'employait aux travaux assez durs, mais d'une diversité très intéressante, que comporte la culture de la terre dans un pays où la propriété est très morcelée et le sol propre à toutes les récoltes. Il semait et moissonnait du froment, du maïs et du blé noir; il fauchait du foin et du trèfle; il piochait et taillait des vignes; il coupait du bois de hêtre; il abattait des noix avec une perche; il cueillait d'une main agile des pêches sur des espaliers. Au spectacle de cette nature si variée, il affinait son esprit d'observation; il faisait, sans le savoir, une ample provision d'images pittoresques pour ses futurs catéchismes, où d'heureuses trouvailles d'expression devaient étinceler dans des phrases à peine correctes; surtout il fortifiait sa foi dans la Providence divine, qui semble avoir voulu contraindre le cultivateur à reconnaître partout sa présence en soumettant le succès des travaux des champs à un concours merveilleux de phénomènes dont le gouvernement a été presque entièrement soustrait à l'habileté de notre science.

Il atteignit ainsi sa dix-septième année. Dès sa plus tendre enfance, ses camarades avaient annoncé maintes fois qu'il serait prêtre. Sa mère n'avait jamais cessé de souhaiter qu'il le devînt. M. Groboz ne l'eut pas plutôt connu qu'il forma ce vœu à son tour. Lui-même y songeait depuis quelque temps, et si impérieusement que cette pensée dirigeait toute sa vie. Son confesseur consulté lui conseilla de commencer immédiatement ses études. Sa mère et sa tante d'Écully, Marguerite Humbert, à qui il confia ses projets, en furent l'une et l'autre ravies et l'enga-

gèrent à s'en ouvrir sans retard à son père. Mais au premier mot, Matthieu Vianey répondit qu'étant obligé de doter sa fille Catherine et de racheter son fils aîné soumis à la conscription, il n'avait pas assez d'argent pour payer le séminaire à son fils cadet.

Malgré le refus formel opposé à sa demande, Jean-Marie ne perdit point confiance. Ce n'était pas, en effet, à la légère qu'il avait conçu le dessein de se donner à Dieu, et l'on ne pouvait être mieux éclairé qu'il l'était sur les caractères d'une véritable vocation. Ce qui le prouve bien, c'est qu'au moment où, en dépit des obstacles que son père apportait à ses études, il continuait à croire fermement qu'il serait prêtre, il détournait du cloître, pour le conserver au service de ses vieux parents, un de ses amis qui se jugeait appelé à la vie religieuse et qui lui demandait conseil.

En 1805, il put enfin réaliser son pieux désir. M. Balley, ancien collègue de M. Groboz dans la mission d'Écully et que le Concordat avait fait curé d'Écully, avait ouvert une école presbytérale. Mme Vianey représenta à son mari que leur fils pourrait y faire ses premières études à très peu de frais. Matthieu Vianey consentit donc qu'on le présentât à M. Balley et celui-ci, qui avait d'abord hésité à prendre ce grand élève, l'eut à peine aperçu qu'il s'écria : « Ah! pour celui-là, je l'accepte ; soyez tranquille, mon ami : je me sacrifierai pour vous s'il le faut.

Qu'est-ce que savait, cependant, son nouveau disciple de ce que sait en général à dix-neuf ans un aspirant au sacerdoce? Quelques notions d'arithmétique, d'histoire et de géographie, apprises soit à l'école que M. Dumas avait tenue pendant deux ou trois ans à

Dardilly, soit pendant les quelques mois passés à Écully pour se préparer à la première communion à l'école de la sœur Combet. C'était tout, et ce n'était, semble-t-il, presque rien. Mais Jean-Marie était, cependant, plus près du but que s'il eût passé dix ans sur les bancs d'un collège.

Ce n'était pas, en effet, un orateur pour la chaire de Notre-Dame que Dieu avait préparé dans un coin du Lyonnais, ce n'était pas un docteur de l'Église. Si la religion avait besoin alors en France d'apologistes qui la défendissent contre les raisonnements des incrédules, il lui était peut-être plus utile encore d'avoir de bons curés de campagne qui démontreraient au peuple, par la sainteté de leur vie, la vérité d'un Évangile auquel il avait cessé de croire. L'enfant de Dardilly avait été choisi entre tous pour être le modèle de ces saints prêtres indispensables à l'exécution du plan divin. Voilà pourquoi la Providence, l'ayant fait naître au milieu des champs, lui fit partager pendant près de vingt ans la vie des agriculteurs ; et voilà pourquoi, avant de le confier aux maîtres qui devaient lui apprendre un peu de latin, elle le laissa si longtemps à l'école de deux paysans, qui, en lui enseignant, comme personne n'aurait su le faire, à aimer Jésus-Christ et les pauvres, lui donnèrent la leçon qui lui était la plus nécessaire pour bien remplir sa mission.

CHAPITRE II

LA FORMATION SACERDOTALE

Le temps des études fut pour le jeune Vianney une épreuve ininterrompue qui étonnerait si l'on n'en découvrait aisément le sens en regardant la suite de cette vie merveilleuse : évidemment. Dieu voulait détruire jusqu'aux germes de l'orgueil dans une âme qu'il devait plus tard combler de ses dons et il voulait faire éclater l'action de sa grâce dans les œuvres de son serviteur en étalant d'abord à tous les yeux les lacunes d'une instruction que les secours surnaturels devaient compléter un jour par des lumières si sublimes.

Jean-Marie Vianney n'était pas mal doué. Il avait même des facultés qui l'auraient certainement fait distinguer dans ses études s'il les eût commencées plus jeune. Mais il les commençait trop tard et après une instruction primaire trop superficielle.

Ses débuts furent très pénibles : il apprenait lentement, il retenait mal. Les leçons cependant étaient, à ce qu'il semble, assez bien données, et le professeur qui était bon était aidé par un répétiteur qui était excellent. Quand il se heurtait à une difficulté — et il en rencontrait à chaque pas — Jean-Marie s'adressait, en effet, à l'un de ses condisciples, Mathias

Loras, élève très brillant et qui tint ce qu'on attendait de ses talents comme de ses vertus : fils d'un homme qui avait versé son sang pour la foi, il fonda le siège épiscopal de Dubuque et mérita d'être appelé aux États-Unis l'Apôtre de l'Ouest.

Malgré les bonnes volontés qui soutenaient la sienne, le jeune Vianney restait rebelle à l'étude du latin. Pour obtenir l'appui du ciel, il avait recours aux moyens surnaturels : il priait, et c'était un spectacle admirable, dont Écully garda longtemps le souvenir, que de voir le pieux jeune homme servir à l'autel son pieux maître ; il faisait l'aumône et vidait sa bourse tout entière entre les mains du pauvre rencontré sur son chemin ; il mortifiait son amour-propre et, remplissant à la cure l'office d'un domestique, il sciait le bois, bêchait le jardin ; il mortifiait ses sens et demandait à son hôtesse, qui était sa tante Marguerite Beluse, femme de François Humbert, de lui préparer sa soupe sans autre assaisonnement qu'un peu de sel, mécontent quand on avait oublié de se conformer à ses recommandations.

Au milieu de ces épreuves il reçut le sacrement qui donne l'esprit d'intelligence. Le chef de l'État avait installé le frère de sa mère, Joseph Fesch, sur le premier siège des Gaules, et le nouvel archevêque visitait son diocèse, se fatiguant chaque jour les mains à bénir, à distribuer la sainte communion, a confirmer. Pendant le carême de 1807 il vint visiter Écully. De tous les villages voisins on s'y porta en foule, pour accompagner les enfants, les adolescents, les personnes d'âge mûr qu'il allait confirmer. Ces braves gens, qui depuis si longtemps n'avaient pas vu d'évêque, firent la haie, malgré la rigueur d'un hiver exceptionnel, tout le long du chemin où passa

la voiture du cardinal : à peine l'apercevaient-ils qu'ils tombaient à genoux dans la neige. Ce fut au milieu d'une affluence énorme de fidèles et parmi les plus vifs transports d'allégresse que le jeune Vianney reçut le Saint-Esprit. Il fut heureux que ce nouveau sacrement lui eût été administré dans ce village d'Écully qui depuis sa première confession et sa première communion lui était devenu si cher et où sa mère était née. Il prit à cette occasion le nom de Baptiste, qu'il ajouta désormais dans sa signature aux noms de Jean et de Marie : en se plaçant sous la protection du Précurseur qui vivait de sauterelles et se déclarait indigne de dénouer la chaussure de Jésus, il affirmait sa volonté de mériter, à force de mortifications et d'humilité, de devenir enfin le ministre des sacrements qui régénèrent les âmes.

Mais Dieu paraissait demeurer sourd à tant de persévérance. Jean-Marie se découragea, douta de sa vocation, demanda à rendre visite à ses parents. Son maître s'y opposa. « Où veux-tu aller, mon enfant, lui dit-il? Tu sais que ton père ne demande pas mieux que de te garder auprès de lui; en voyant ta tristesse, il te retiendra à la maison. Alors, adieu tous nos projets! Adieu le sacerdoce! Adieu le salut des âmes! »

Réconforté par cet entretien et résolu à faire violence au ciel, il fit vœu de se rendre à pied au tombeau de saint François Régis, l'apôtre des Cévennes, et de mendier sa nourriture sur la route, d'Écully jusqu'à la Louvesc. Ce voyage fut pour lui un long calvaire : car, dans toutes les fermes où ce jeune homme vigoureux tendit la main on le prit pour un vagabond et il reçut moins de pain que d'insultes. Mais sa foi fut récompensée et à son retour

il fut étonné de voir avec quelle facilité il apprenait. Il en demeura toujours reconnaissant à saint François Régis, et à Ars il plaça son image dans le presbytère, sa statue dans l'église.

Sa satisfaction fut toutefois de courte durée · car, il était à peine sorti de cette épreuve qu'une autre commença, qui aurait brisé un caractère moins tenace.

Bien que Napoléon eût dispensé du service militaire seulement ceux des étudiants ecclésiastiques qui étaient entrés dans les ordres, le cardinal Fesch avait obtenu que dans son diocèse l'exemption s'étendît aux élèves des séminaires et des écoles presbytérales. Le jeune Vianney n'avait donc pas été appelé sous les drapeaux avec sa classe. Mais, en 1809, l'Empereur pour faire la guerre à l'Espagne eut un tel besoin d'hommes qu'il supprima toutes les faveurs et l'élève de M. Balley reçut sa feuille de route. Devant le désespoir de son fils, Matthieu Vianey fit un grand effort : il acheta un remplaçant. Mais le lendemain du jour où il avait versé les premiers écus, il les trouva déposés sur le seuil de la maison et il chercha vainement le jeune homme qui, après avoir accepté de prendre la place du conscrit, s'y refusait maintenant. On ne le revit plus et Jean-Marie dut partir. Comme le chagrin l'avait rendu malade, on le conduisit à l'Hôtel-Dieu de Lyon, puis à l'hôpital de Roanne et dans ces deux maisons il édifia par sa résignation tous ceux qui l'approchaient. Il était à peine rétabli quand son régiment reçut l'ordre de se diriger vers la frontière d'Espagne.

C'est ici que se place dans la vie du Curé d'Ars un acte auquel plus d'un de ses admirateurs ne songe pas sans embarras et dont son premier historien,

l'abbé Monnin, insuffisamment informé et ne voulant pas sans doute admettre qu'il pût être seulement soupçonné d'avoir rien fait qui fût répréhensible, lui a enlevé toute la responsabilité en l'expliquant par une intervention miraculeuse. Voici très simplement comment les choses se passèrent.

Pendant que Jean-Marie était à l'hôpital de Roanne, des personnes qui connaissaient sa qualité d'élève ecclésiastique lui offrirent de le cacher et de le dérober ainsi au service militaire. Il refusa énergiquement et sans hésiter. L'idée de déserter était donc bien loin de son esprit le matin du jour où son régiment devait se mettre en route.

A l'aube, il se rendit à l'église pour demander à Dieu de protéger son voyage. Il s'absorba si profondément dans sa prière qu'en rentrant à la caserne il apprit que ses camarades étaient partis depuis longtemps. Le capitaine de recrutement voulut d'abord le faire incarcérer; mais la bonne foi du jeune soldat était si évidente que sans autre observation on lui mit le sac sur le dos en lui enjoignant de rejoindre son régiment. Il partit d'un pas vaillant, marcha toute la journée; mais il n'avait pas impunément traversé une longue maladie et à la tombée de la nuit il était mort de fatigue quand un jeune homme l'aborda, le déchargea de son sac, lui offrit d'être son guide et l'emmena avec lui. L'ayant suivi en toute confiance, Jean-Marie se trouva, non pas au bivouac, mais dans un village enfoui au milieu des bois, sur les confins de l'Allier et de la Loire, les Noës.

Cette région des Cévennes était peuplée de réfractaires et le jeune homme qui y avait conduit Jean-Marie — il s'appelait Guy — en était un. Le jeune Vianney tomba ainsi dans un milieu où le régime

impérial était exécré et où personne ne considérait qu'il fût criminel de se soustraire aux conscriptions ordonnées par Napoléon.

Dès le lendemain de son arrivée aux Noës il se présenta, d'ailleurs, au maire du village. Celui-ci, apprenant que le nouveau venu faisait ses études, songea qu'il venait de mettre la main sur une espèce d'homme dont les communes rurales avaient alors grand besoin, mais dont elles étaient presque toutes dépourvues : un instituteur. Il lui demanda d'ouvrir une école et, pour dépister la police, il lui imposa le nom de Jérôme Vincent. C'est ainsi que sur le conseil formel du maire des Noës le jeune Vianney devint réfractaire.

Jérôme Vincent s'installa au hameau du Robin chez Mme Fayot, que tout le monde appelait la Mère Fayot et qui était digne d'abriter un tel hôte sous son toit. Il y avait, en effet, chez cette humble créature, vivant dans un village perdu au fond des Cévennes, une si belle réunion de vertus chrétiennes que le Curé d'Ars déclara plus tard n'avoir jamais rencontré en sa vie deux plus saintes âmes que M. Balley et Mme Fayot, et cependant il disait avoir connu « bien des saints et bien des saintes ».

L'instituteur du Robin eut un grand succès. Il sut prendre si bien les enfants qu'une fois rentrés chez eux la plupart demandaient à leurs parents de les laisser revenir auprès de leur maître jusqu'à la nuit. Alors commençait une classe nouvelle, moins austère que l'autre, où l'on entendait conter les plus belles scènes de l'Évangile et de la Vie des Saints. Bientôt ce ne furent pas seulement les enfants qui subirent l'ascendant de l'instituteur, mais le village tout entier se mit à son école : car, le curé des Noës, ravi

d'avoir dans sa paroisse un auxiliaire si précieux, lui ayant indiqué comme une mission digne de son zèle de faire tourner à la gloire de Dieu les veillées qui se passaient le plus souvent dans des jeux très frivoles, il allait après le souper tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, toujours accueilli avec déférence et tenant l'assistance éveillée par des récits pleins de charme et d'édification.

Quand le retour de l'été lui eut enlevé ses élèves, il offrit ses bras à ses hôtes, puis à ses voisins, et les champs des Noës le virent, comme naguère ceux de Dardilly, priant sans cesse pour travailler mieux.

Cependant à Écully et à Dardilly tout le monde le croyait mort, à l'exception de M. Balley qui n'avait jamais douté que la Providence destinât son élève à sauver beaucoup d'âmes. Matthieu et Marie Vianey se désolaient et, à l'affliction d'avoir perdu leur enfant, s'ajoutait pour eux l'ennui d'avoir à lutter contre la gendarmerie, qui s'obstinait à soutenir que le jeune conscrit avait été caché par ses parents et qui leur parlait sans cesse de prison ou d'amendes.

Ils connurent enfin, après de longs mois de silence, le sort de leur fils. Pendant que celui-ci prenait lui-même une grave pleurésie pour avoir trop travaillé à remuer les foins, Mme Fayot tombait malade, et, ayant besoin des eaux de Charbonnières, passait par Dardilly où elle apportait une lettre de Jean-Marie. Mme Vianey pleura de joie. Son mari, heureux d'apprendre que son enfant vivait, mais contrarié de le savoir réfractaire, exigeait qu'il se livràt sans retard à l'autorité militaire. Un touchant concours de bonnes volontés finit par dénouer cette fâcheuse situation. Le dernier fils de Matthieu Vianey, François, offrit de devancer l ap-

pel moyennant l'abandon que son frère lui ferait d'une somme de trois mille francs sur son futur héritage, et le capitaine de recrutement, celui-là même qui, après avoir voulu mettre Jean-Marie en prison, l'avait embarqué tout seul sur la route d'Espagne, ayant accepté que le frère cadet remplaçât son aîné dans ces conditions, raya celui-ci des rôles définitivement.

Quand on sut aux Noës qu'on allait perdre le Saint, comme tout le monde l'appelait, ce fut une désolation, tempérée, dans cette population chrétienne, par la joie de comprendre qu'il allait être rendu à ses études et au service de Dieu. De toutes les maisons d'humbles cadeaux affluèrent chez lui : car ces braves gens voulurent qu'il leur dût tout son trousseau. On lui donna jusqu'à la première soutane qu'il endosserait, et une pauvre femme, qui n'avait pour tout avoir qu'un cochon et une chèvre, le força à accepter le prix du cochon, désirant contribuer pour sa part à monter le modeste ménage du futur curé de campagne. Jamais le Curé d'Ars n'oublia les deux hivers qu'il avait passés dans le petit village des Cévennes, et plus tard, quand il forma le projet de quitter le ministère paroissial dont il se croyait indigne, ce fut aux Noës, à ce que l'on croit, qu'il avait décidé de se retirer.

Jean-Marie Vianney reprenait, à Ecully, le cours de ses études, quand sa mère lui fut enlevée. C'était elle qui avait fait naître dans son cœur le premier désir du sacerdoce, elle qui avait reçu ses premières confidences, elle qui l'avait soutenu de ses encouragements dans les premières difficultés qu'avaient rencontrées ses projets, et, au moment où de nouveaux obstacles allaient surgir contre sa vocation, il

se voyait privé de la tendre affection où il aurait trouvé son meilleur appui.

En novembre 1812, M. Balley l'envoya faire sa philosophie à Verrières, le seul petit séminaire du diocèse de Lyon qui eût rouvert ses portes après que Napoléon eût fermé tous les petits séminaires de France. Là, des déboires l'attendaient comme il n'en avait pas subi encore à Écully. Entré à vingt-six ans dans une classe de deux cents élèves plus jeunes que lui, il fut bientôt, non seulement classé parmi les derniers, mais jugé incapable de suivre l'enseignement de la philosophie, comme on le donnait alors dans les petits séminaires, en latin, et, avec six de ses camarades, il reçut cet enseignement en français. On a beau être un modèle d'humilité, on ne devient pas volontiers celui dont toute une maison prend l'habitude de se moquer. Le Curé d'Ars avoua plus tard qu'à Verrières il avait eu à souffrir « quelque peu ». Ceux qui savent avec quelle réserve il parlait de lui-même, n'hésiteront pas à traduire *quelque peu* par *cruellement.* Il était trop modeste pour se dire que les trois quarts de ses condisciples n'avaient pas sur lui d'autre supériorité que d'avoir conservé une mémoire toute fraîche. Encore moins soupçonna-t-il que la philosophie aurait pu lui être enseignée d'une manière plus intéressante. Il se crut réellement très incapable et en eut une vive affliction. Dans un milieu très pieux, sa piété même ne fut pas d'abord remarquée, et ni de ses condisciples, ni de ses maîtres, il ne lui vint, pendant longtemps, aucun encouragement. Mais il puisa des forces dans son zèle brûlant pour le salut des âmes, et à Verrières, comme à Écully, il finit par faire des progrès.

Il était cependant trop mal préparé à l'étude de la philosophie pour y réussir. Il le vit bien quand, pour être reçu au grand séminaire, il dut subir un examen sur les matières qu'on lui avait enseignées à Verrières. Conscient de sa faiblesse, interrogé d'ailleurs en latin, intimidé par la présence du cardinal Fesch, il se troubla, ne sut rien dire, et se vit publiquement déclaré incapable d'entrer dans le diocèse de Lyon. Le coup fut rude, mais vaillamment reçu. Son humilité en fut accrue sans que sa confiance en fût entamée. Il venait de s'entendre exclure du sacerdoce, quand un de ceux qui avaient subi avec éclat le même examen, le futur cardinal Donnet, fut amené à causer avec lui ; il fut si frappé de son attitude, qu'il ne devait jamais oublier cet entretien.

M. Balley obtint qu'avant de prononcer contre son protégé une exclusion définitive, on le lui confiât, et, quelques mois plus tard, le jeune Vianney subissait à Écully même, devant M. Bochard, vicaire général, et devant M. Gardette, supérieur du grand séminaire, un nouvel examen où il contenta ses juges. Ces quelques mois avaient suffi, en effet, à lui donner une éducation philosophique à peu près passable. C'est qu'il avait trouvé à Écully un maître qui avait peut-être moins de science que les professeurs de Verrières, mais qui, ayant lu de plus près, ce qui valait mieux, le grand livre de la vie, savait donner à ses leçons un tour pratique et excellait à tirer l'enseignement de la philosophie de tout ce qu'il voyait ou entendait. A cette discipline intelligente, l'esprit de M. Vianney s'était ouvert rapidement, et, au cours de l'année 1814, il put entrer enfin au grand séminaire.

Il s'y fit remarquer, comme à Écully, par sa piété, par son humeur égale, par sa bonté, par sa soumission à la règle plutôt que par ses lumières, et il ne montra pas d'abord beaucoup plus de dispositions pour la théologie, qu'il en avait montrées pour la philosophie. Mais M. Gardette, qui connaissait les hommes, lui donna, comme compagnon de chambre et comme répétiteur, son élève le plus distingué, M. Duplay, prévoyant que les deux jeunes gens se lieraient d'une étroite amitié. Entre eux commencèrent bientôt des conférences où l'un apportait la vivacité de son intelligence, l'autre l'ardeur de sa piété, et d'où, tous les deux, sortaient chaque fois un peu plus dignes de la mission qui les attendait, celui-ci à Ars, celui-là au grand séminaire de Lyon, dont il devint supérieur.

On avait un tel besoin de prêtres qu'en mai 1814, après quelques mois seulement de théologie, on songea à conférer le sous-diaconat à M. Vianney. Mais pouvait-on appeler sans péril aux ordres majeurs un séminariste aussi peu instruit? M. Courbon voulut l'interroger lui-même, et se déclara satisfait. « Vous en savez, lui dit-il en le renvoyant, autant que beaucoup de curés de campagne. » Quand les directeurs du séminaire vinrent s'informer de la décision prise :

« Le jeune Vianney, leur demanda-t-il, est-il pieux? Sait-il réciter son chapelet? A-t-il de la dévotion à la Vierge Marie?

— C'est pour la piété, lui fut-il répondu, le modèle du séminaire.

— Eh bien donc! ajouta-t-il, je le reçois : la grâce de Dieu fera le reste. »

M. Vianney reçut le sous-diaconat le 2 juillet, des

mains de Mgr Claude Simon, évêque de Grenoble, qui suppléait le cardinal Fesch. Quand la théorie des nouveaux ordonnés quitta l'église primatiale de Saint-Jean pour se rendre processionnellement, suivant l'habitude, à la place Croix-Paquet où s'élevait le grand séminaire, M. Vianney avait tant de flammes dans les yeux, il chantait avec tant de transport le *Benedictus*, que ses condisciples lui firent immédiatement l'application des paroles saintes : Voilà, songèrent-ils, celui qui sera le Prophète du Très Haut; voilà celui d'entre nous qui fera les plus grandes choses pour le service de Dieu.

M. Vianney fit sa dernière année de théologie en 1815, au milieu des convulsions qui agitèrent alors toute la France et qui portèrent le trouble jusque dans les grands séminaires, mais plus qu'ailleurs dans le grand séminaire d'un diocèse toujours placé sous la juridiction d'un oncle de Napoléon. Il entendit ses condisciples maudire le revenant de l'île d'Elbe; il les vit refuser de chanter la prière pour l'Empereur et se dérober même un jour à la bénédiction de leur archevêque. Lui-même souffrit surtout de ne pouvoir poursuivre en paix ses études qu'il avait un si grand besoin de compléter. Il obtint d'aller les achever à Écully où, sous la direction de M. Balley, il apprit beaucoup en peu de temps.

Il fut ordonné diacre le 23 juin 1815, date glorieuse dans les annales du diocèse de Lyon; car, ce jour-là reçurent ensemble le diaconat trois hommes destinés à la canonisation : le bienheureux Vianney, le vénérable Champagnat, fondateur des Petits Frères de Marie, dont la cause est introduite en cour de Rome, et le P. Colin, fondateur des

Maristes, pour lequel on est en instance pres la même cour.

Les deux camarades de M. Vianney ne reçurent la prêtrise que l'année suivante. Mais, lui-même, qui était plus âgé, fut invité bientôt à se rendre à Grenoble pour la recevoir. Mgr Simon la lui conféra le 13 août, XIII[e] dimanche après la Pentecôte, dans l'ancienne église des Minimes, devenue la chapelle du grand séminaire. Il n'y avait pas d'autre ordinand ; mais l'évêque avait dit qu'on ne saurait prendre trop de peine pour ordonner un bon prêtre.

M. Vianney avait vingt-neuf ans. Plus de douze années s'étaient écoulées depuis le jour où au premier appel de Dieu il avait répondu : « me voici, Seigneur », et pendant ces douze années Dieu, après avoir reçu sa généreuse offrande, avait semblé s'obstiner à ne plus vouloir de lui : son père avait longtemps refusé l'argent nécessaire à son éducation ; la conscription l'avait arraché à ses études quand elles étaient à peine commencées ; à deux reprises la maladie l'avait terrassé ; à Écully et à Verrières, son instruction n'avait pu se faire que péniblement et avec un succès en apparence si douteux, quoique au fond très réel, que les portes du grand séminaire avaient failli ne jamais lui être ouvertes ; les directeurs du grand séminaire avaient hésité à l'admettre aux ordres sacrés. Mais il était prêtre enfin, et grâce aux mortifications que tant d'épreuves avaient imposées à son amour-propre, grâce aux actes de foi et de charité ininterrompus où il avait cherché sa force, il était prêt à remplir sa mission : destiné à devenir, non pas seulement, comme Mgr Simon en exprimait le souhait la veille de son ordination, un bon prêtre, mais le modèle que l'Église proposerait un jour à

l'imitation du clergé de notre temps, il avait trop bien pris l'habitude de s'humilier pour se croire arrivé jamais à la perfection ; appelé à lutter contre la mollesse d'une population endormie dans l'indifférence religieuse, il avait appris au cours de ses laborieuses études que la volonté humaine peut tout, aidée de la grâce divine. Il résumait plus tard dans ces deux maximes le rôle d'un curé : Un curé ne doit jamais se persuader qu'il ne pourra rien faire dans sa paroisse, si stériles qu'aient été longtemps ses efforts ; il ne doit jamais penser, eût-il fait beaucoup, qu'il a fait assez. Qui ne voit comme son éducation l'avait préparé à se former cette conception du devoir sacerdotal, et à la pratiquer ?

Une dernière épreuve lui fut imposée, qui devait tourner elle-même à son instruction : défense lui fut faite, à lui qui avait désiré d'être prêtre surtout pour sauver les âmes, d'administrer le sacrement qui est le principal instrument de leur salut, la pénitence.

Cette humiliation lui valut un grand bonheur et une grande grâce : car M. Courbon, persuadé que personne ne saurait achever sa formation sacerdotale comme le maître qui lui avait jusque-là tout appris, le nomma vicaire à Écully.

L'abbé Vianney y refit toute sa théologie. Chaque jour M. Balley lui donnait une leçon de dogme ou de morale et chaque jour il lui soumettait des cas de conscience, exigeant une réponse rapide et motivée, l'inclinant aux solutions les plus libérales. Quand il jugea que cette gymnastique avait produit ses fruits, il demanda qu'on donnât à son vicaire les pouvoirs de le confesser lui-même, et ce fut sur la tête de ce saint vieillard que se leva pour la première fois la main qui devait dans la suite absoudre tant de

pécheurs endurcis. Bientôt l'abbé Vianney obtint la permission de confesser tous les fidèles. Ceux qui s'adressèrent à lui furent si satisfaits de la sagesse de sa direction que plusieurs firent plus tard régulièrement le voyage d'Écully à Ars pour n'être pas privés de ses conseils.

Cependant ses vertus croissaient avec ses connaissances. Logé, suivant la coutume du diocèse de Lyon, dans la maison de son curé et associé à toute sa vie, il partageait ses exercices de piété et ses mortifications, récitait son bréviaire avec lui, avec lui envoyait mille fois par jour à Dieu l'aveu de son amour, demeurait à son exemple pendant des heures entières immobile devant l'autel et mangeait à sa table des pommes de terre préparées d'avance pour plusieurs jours ou du bœuf devenu noir à force de traîner. Tout son traitement, comme jadis sa bourse de jeune homme, passait entre les mains des pauvres et les vêtements qu'on lui donnait prenaient le même chemin : il n'avait littéralement rien à lui que ce qu'il portait sur le corps.

Il continuait, comme autrefois à Dardilly, mais combien mieux qu'autrefois ! à donner son cœur avec son argent. C'était aux malades qu'allaient ses préférences ; il leur faisait de courtes, mais de fréquentes visites, ayant une merveilleuse puissance pour les consoler quand leurs souffrances se prolongeaient et pour les préparer au jugement de Dieu quand sonnait pour eux l'heure du grand départ.

Ce fut dans ses bras, où l'on mourait si doucement, que son vénérable curé expira le 16 décembre 1817, à l'âge de soixante-neuf ans. Exténué par le travail et par le jeûne, M. Balley était depuis plus d'un an confiné dans sa chambre par un ulcère à la jambe.

Quelques jours avant sa mort, il s'était confessé à son vicaire, avait reçu de ses mains le Viatique et l'Extrême-Onction, puis, en présence des prêtres des environs et de quelques paroissiens, demandé pardon du mal qu'il avait pu faire. Quand il s'était trouvé seul avec son cher enfant, comme il l'appelait, il lui avait remis ses instruments de pénitence, ne voulant pas dans son humilité qu'on les découvrît sur son corps. Il fut conduit au cimetière par l'abbé Loras, alors supérieur du petit séminaire de Meximieux et par l'abbé Vianney : de toutes les œuvres qui avaient rempli cette admirable vie, la plus belle était d'avoir formé ces deux élèves[1].

Quelques semaines plus tard mourait à Ars dans les Dombes un curé qui venait à peine de prendre possession de son poste. M. Courbon manda aussitôt M. Vianney. « Mon ami, lui dit-il, vous êtes nommé curé d'Ars. C'est une petite paroisse où il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu : vous en mettrez. »

En envoyant à la paroisse d'Ars son nouveau curé, le vicaire général ne prévoyait pas que le département de l'Ain allait être détaché du diocèse de Lyon et que

1. L'abbé Monnin affirme — et je ne sais sur quel témoignage il se fonde — que les habitants d'Écully, dont M. Vianney était depuis un an le véritable pasteur, demandèrent à l'avoir comme curé. J'ai entendu dire qu'ils manifestèrent, au contraire, le désir qu'on ne mît pas à la tête de leur paroisse un prêtre aussi simple. S'ils firent des démarches, dans un sens ou dans un autre, auprès de l'autorité diocésaine, ce dut être oralement : car il n'en reste aucune trace aux archives de l'archevêché de Lyon. Je ne puis donc décider quelles furent les véritables dispositions des habitants d'Écully à l'égard de leur vicaire. Quoi qu'il en soit, peu après la mort de M. Balley, sa succession fut donnée, non à M. Vianney, mais à M. Tripier.

le plus saint de ses prêtres exercerait bientôt son ministère dans le diocèse de Belley, bien que Dardilly, lieu de sa naissance, dût rester dans son diocèse d'origine.

Un des premiers jours de février 1818, l'abbé Vianney partit pour aller mettre un peu d'amour de Dieu dans sa petite paroisse : il y devait mourir quarante-deux ans plus tard, après avoir fait de cette petite paroisse un grand foyer ardent, d'où l'amour de Dieu se répandit dans toutes les Dombes, dans tout le Lyonnais et dans toute la Bourgogne, dans toute la France.



CHAPITRE III

LA RÉFORME DE LA PAROISSE D'ARS

Ars est dans un site sans caractère, à la naissance du plateau des Dombes : un peu plus avant, quand on vient de Lyon, s'arrête la chaîne de collines boisées qui mire sa gracieuse silhouette dans la Saône nonchalante ; un peu plus loin, quand on va sur Bourg, commence cette région de grands étangs avec des ormes noueux et des vols de canards sauvages, dont un maître du fusain a fixé dans ses chefs-d'œuvre la poésie mélancolique. Un horizon plat, une terre jaune, de maigres haies, une double ligne d'aulnes le long d'un petit ruisseau, le vieux château de la famille d'Ars dans un bouquet d'arbres, quelques maisons en pisé autour d'une église basse : voilà ce qu'entrevit l'abbé Vianney quand il pénétra dans sa paroisse, un soir de février 1818, à la tombée de la nuit. Quelle différence avec Écully et avec Dardilly !

Par sa physionomie morale, Ars rappela moins encore à son nouveau curé les deux villages où sa vie s'était écoulée jusque-là.

C'était une paroisse, non pas peut-être foncièrement mauvaise, mais indifférente, mais molle comme l'air qu'elle respirait, ardente seulement au

plaisir. Il n'y avait pas d'autres offices réguliers que la messe quotidienne et les vêpres dominicales. Deux ou trois femmes à peine assistaient à la messe de la semaine. Les hommes manquaient sous le moindre prétexte celle du dimanche ou, quand ils y venaient, ils y apportaient un air de profond ennui ; de l'autel pendant le sacrifice, de la chaire pendant l'instruction, M. Vianney les voyait dormir, bâiller, tourner les feuillets de leurs livres, comme pour rechercher, leur disait-il ironiquement, si le libraire avait fait des fautes. Le célébrant n'était pas descendu de l'autel que c'était une course générale vers la porte, comme si toute la paroisse eût pris tout à coup mal au cœur. Une fois en plein air, les poitrines se dilataient, les cœurs se dégonflaient, les langues allaient leur train : « Assurément le curé voulait dégoûter *le monde* d'aller à l'église en prêchant si longtemps ». Il ne fallait pas demander à ces pauvres gens d'assister à l'office du soir : l'église restait donc à peu près vide pendant les vêpres, mais pendant tout l'après-midi les quatre cabarets du village restaient pleins, et le saint curé était heureux quand le chant des psaumes n'était pas dominé par les jurons des joueurs de boule manquant leur but, des ivrognes trébuchant contre les pierres. Les femmes les plus pieuses communiaient seulement aux grandes fêtes de l'année. Beaucoup d'hommes rougissaient de faire leurs pâques, et il y en eut un qui demanda une fois à M. Vianney s'il ne pourrait pas faire les siennes à la sacristie, « afin que personne ne le vît ». La fête patronale de Saint-Sixte n'était plus une fête religieuse que de nom : les hommes la célébraient par huit jours d'ivresse, les jeunes gens par huit jours de danses lascives et de rendez-vous derrière les

haies. Personne à Ars n'aurait pris un sou dans la poche de son voisin; mais bien peu se faisaient scrupule de maquiller les bêtes ou de composer adroitement les paquets de chanvre de façon à dissimuler les mauvais brins. Les pères riaient quand leurs enfants leur revenaient le tablier plein de raves, ramassées ils ne savaient où. On ne labourait pas le dimanche; mais il y avait des travaux moins importants qu'on ne faisait plus pour ainsi dire que ce jour-là, comme de réparer les outils, et il semblait que la loi du repos dominical ne fût pas faite pour la saison des récoltes : car alors, pendant toute la matinée du dimanche, les chemins étaient sillonnés de chars qui ramenaient le foin aux maisons, mais qui, plus sûrement encore, disait dans son langage énergique le nouveau curé, charriaient les âmes en enfer.

Ars ne changea pas en un jour; il fallut plusieurs années pour secouer sa torpeur; mais, quand le changement fut accompli, il fut si admirable que les prêtres qui passaient quelques jours à Ars en revenaient émerveillés.

On n'entendait plus alors un seul blasphème dans la campagne; on n'y voyait plus le dimanche un seul travailleur : les meules ce jour-là restaient debout, même quand le temps menaçait, et les paysans auxquels les étrangers reprochaient leur imprévoyance répondaient, en se faisant l'écho de leur curé, que Celui qui leur avait donné du foin saurait bien le leur conserver. Beaucoup de femmes communiaient toutes les semaines. Tous les hommes accomplissaient le devoir pascal. Aucun ne manquait la messe du dimanche. Un grand nombre assistaient aux vêpres, qui étaient suivies des complies, et les

complies du chapelet; et le soir, quand la cloche appelait pour la troisième fois le village à l'église, les maisons se vidaient pour la troisième fois. Chaque soir, la prière se récitait publiquement devant une très nombreuse assistance. « Le respect humain, disait un jour un habitant d'Ars, est chez nous retourné. » La moralité avait naturellement progressé avec la religion. Plus d'ivrognes couchés le long des fossés, et les quatre cabarets avaient l'un après l'autre fermé leurs portes, faute de clients. Plus de couples se promenant en cachette dans les chemins creux. Plus de brouilles entre parents, ni de querelles entre voisins : la paroisse n'était qu'une grande famille où tout le monde s'entr'aidait. Les enfants avaient perdu l'habitude de mordre dans les fruits du voisin et au marché de Trévoux on pouvait croire maintenant sur parole les paysans d'Ars quand ils offraient leurs bêtes et leur chanvre.

« Mes frères, Ars n'est plus Ars, disait le saint curé à la fin des exercices d'un jubilé »; et, rendant à sa paroisse un témoignage encore plus flatteur, il la félicita d'être devenue, non pas seulement plus chrétienne que par le passé, mais la plus chrétienne qu'il connût : « J'ai assisté à beaucoup de missions et de jubilés, disait-il en effet, je n'ai trouvé nulle part d'aussi bons sentiments qu'ici. »

Ce que fit M. Vianney pour changer sa paroisse mérite d'être raconté, dirons-nous avec Bossuet, « non pas à cause qu'il est remarquable, mais à cause pour ainsi dire qu'il ne l'est pas », et que le Curé d'Ars n'a rien fait qu'un autre curé de campagne ne puisse à son tour essayer de faire.

Il savait que la mission d'un curé n'est pas celle d'un moine, que Dieu veut, pour attirer les hommes

à lui, se servir aussi des moyens humains et que la foi qui n'agit point n'est pas une foi sincère. Il agit donc, il agit sans cesse, et par tous les moyens dont la nature et l'éducation l'avaient armé.

Puisque ses paroissiens n'allaient pas à lui, M. Vianney alla à eux. Il ne se contenta pas de faire dans toutes les maisons une visite d'arrivée; il prit l'habitude d'y faire des visites régulières. Il ne passait guère de jour sans entrer chez l'un ou chez l'autre. Il choisissait l'heure du repas de midi quand toute la famille était réunie. Il saluait du seuil le père par son prénom, puis, sans accepter jamais même un verre d'eau, il allait s'adosser à quelque meuble. Sa connaissance approfondie des travaux de la campagne lui donnait une facile entrée en matière, et une autorité incontestée : ses paroissiens comprirent tout de suite que leur curé était un des leurs, et beaucoup, avant de lui demander des conseils pour la culture de leur âme, lui en demandèrent pour la culture de leurs champs. Mais M. Vianney ne laissait pas la conversation se prolonger sur les choses de la terre : très vite et sans effort, il parlait des choses du ciel, disant ce qui était le mieux approprié à ceux qui l'écoutaient, toujours affable, surtout quand on paraissait peu disposé à l'écouter, ne faisant jamais de reproches, même dans les ménages qui en auraient le plus mérité. Il n'avait garde d'ailleurs d'être indiscret et il était toujours sorti de la maison bien avant le moment où on l'aurait trouvé importun. On s'habitua vite à ces visites; bientôt on s'en félicita comme d'un honneur; on les désira comme une consolation, et il y eut beaucoup d'âmes que ces simples entretiens ramenèrent à Dieu.

Puisque ses paroissiens connaissaient mal leurs devoirs, M. Vianney fit pour leur donner l'instruction qui leur manquait des efforts qui furent peut-être la plus rude mortification de sa vie.

« Mes enfants, disait-il dans un de ses catéchismes, ce n'est pas peu de chose que la parole de Dieu! Les premiers mots de Notre-Seigneur à ses Apôtres furent ceux-ci : « Allez et instruisez », pour nous faire voir que l'instruction passe avant tout. Mes enfants, qu'est-ce qui nous a fait connaître notre religion? Ce sont les instructions que nous avons entendues. Qu'est-ce qui nous donne l'horreur du péché, nous fait apercevoir la beauté de la vertu, nous inspire le désir du ciel? les instructions. Qu'est-ce qui fait connaître aux pères et aux mères les devoirs qu'ils ont à remplir envers leurs enfants; aux enfants, les devoirs qu'ils ont à remplir envers leurs parents? les instructions[1]. »

Pénétré, comme il l'était, de l'importance des instructions, il consacrait à préparer ses prônes du dimanche tout le temps que ne lui prenaient pas la prière et la visite de sa paroisse.

Son sujet choisi, il tirait de la bibliothèque qu'il avait héritée de M. Balley quelques-uns de ses livres favoris : les *Instructions familières* de Bonnardel, curé de Semur-en-Brionnais; les *Prônes* de Messire Claude Joly, évêque et comte d'Agen; les *Sermons* du P. Lejeune; la *Perfection chrétienne* de Rodriguez; la *Vie des Saints* de Ribadeneira. Les lectures terminées, commençaient les tortures de la composition. Qu'il se contentât de remanier un sermon

1. *Esprit du Curé d'Ars* (résumé de ses catéchismes), *catéchisme sur la parole de Dieu.*

tout fait ou qu'il versât dans un cadre nouveau la doctrine empruntée, la peine était la même : car il ne voulait rien dire qui ne fût compris; il voulait approprier à des intelligences frustes ce qui avait été fait pour des esprits cultivés; il voulait que sa prédication profitât de tout ce que la pratique de la vie lui avait appris. Ce que fut cette éloquence populaire, d'où elle tira sa vertu pour persuader, nous essaierons de l'expliquer plus loin : nous voulons dire seulement ici avec quel soin et dans quelles souffrances elle se prépara pendant longtemps. Assis devant sa modeste table, le pauvre orateur écrivait, raturait, corrigeait, voyait les heures s'enfuir sans que la rédaction avançât beaucoup; il tenait souvent la plume pendant sept heures de suite, parfois pendant la nuit entière : il résistait au sommeil jusqu'à ce que ses yeux appesantis se fermassent tout seuls; alors, il s'en allait dormir un moment devant son crucifix, imitant, disait-il, le petit chien qui se couche aux pieds de son maître.

Le sermon composé, un dernier effort s'imposait, et ce n'était pas le moins pénible; car il fallait confier ces lignes laborieusement écrites à une mémoire qui était fort ingrate. M. Vianney y consacrait beaucoup de temps, et il lui arriva plus d'une fois de réciter sa leçon à voix haute pour la mieux retenir.

S'il finit par pouvoir prêcher, non plus tous les dimanches, mais tous les jours, s'il en vint à faire son instruction quotidienne sans préparation aucune, avec une facilité surprenante, ce fut sans doute parce que la grâce suppléa aux défauts de la nature; mais on comprend que ce travail assidu avait déjà transformé la nature. Il faudrait donc que tous les

jeunes prêtres qui se sentent mal doués pour la parole publique et qui redoutent la prédication comme un épouvantail fissent le pèlerinage d'Ars. On leur montrerait les livres de M. Vianney ; ils verraient ces feuillets usés ; ils compteraient les signets laissés dans les pages et les passages marqués d'un trait. Devant ces preuves vivantes d'un labeur acharné, ils calculeraient le temps qu'a dû passer à lire un homme pour qui l'étude était, on peut le dire, un véritable supplice. Alors, ils s'enflammeraient pour le salut des âmes d'un zèle nouveau, en constatant la peine que prenait pour son modeste auditoire le curé d'un village de deux cents âmes ; mais surtout ils se diraient que personne n'a le droit de se décourager, en songeant qu'un des plus grands improvisateurs de la chaire commença par être obligé de s'imposer chaque semaine un travail de plusieurs jours pour un prône de trois quarts d'heure.

Puisque ses paroissiens ne prenaient pas volontiers le chemin de l'église, M. Vianney les obligea à venir l'y chercher. C'était là qu'on devait aller quand on avait besoin de lui. Il y faisait véritablement sa demeure, et on l'y voyait prier de si bon cœur qu'on avait envie de l'imiter rien qu'à être témoin du sourire radieux que le sentiment de la présence de Dieu entretenait sur ses lèvres.

Pour que la maison fût plus digne de son hôte et plus attrayante aux visiteurs, M. Vianney entreprit de la restaurer et de l'orner. L'autel tombait de vétusté : il en fit construire un neuf à ses frais. Les boiseries étaient piquées des vers : il les répara et les repeignit de ses propres mains, dont les études n'avaient pas engourdi l'adresse. Les ornements étaient mesquins : il se fit donner par le vicomte

d'Ars des chasubles, des chapes, un dais magnifique, un ostensoir de vermeil. L'édifice manquait de jour et d'air : il l'agrandit de plusieurs chapelles.

Deux d'entre elles devinrent par la suite, on peut le dire sans exagération, deux des sanctuaires les plus fameux de notre pays. L'une était cette chapelle de saint Jean-Baptiste où s'élevait le confessionnal du Curé d'Ars, où chaque jour pendant trente ans des larmes ont jailli d'yeux qui avaient perdu l'habitude de pleurer, où des milliers de personnes qui avaient mal vécu sont venues renoncer à leurs mauvaises habitudes, où de nobles résolutions ont été formées dans bien des cœurs demeurés rebelles jusque-là à toute générosité, où il s'est fait des conversions si éclatantes qu'un jour ce mot échappa à celui qui en fut l'instrument : « On ne saura qu'au jour du Jugement dernier tout le bien qui s'est fait ici. » L'autre était sous le vocable de sainte Philomène, dont on avait découvert le corps le 25 mai 1802 dans les catacombes de sainte Priscille. C'est de cette modeste chapelle que le culte de la jeune martyre a rayonné dans le monde catholique. C'est là, aux pieds de l'image de la chère petite sainte, comme il l'appelait, que le Curé d'Ars envoyait ceux qui venaient lui demander à lui-même la santé du corps ou de l'âme ; et c'est là que beaucoup de ces infortunés ont laissé leurs maux, c'est là que les autres ont entendu la parole fortifiante qui leur a permis de reprendre, sans y succomber, le fardeau d'une vie douloureuse. Mais le temps n'est pas venu encore de parler des grandes choses qui se firent dans ces petites chapelles, et avant que l'église d'Ars reçût la visite des pèlerins de la France entière, il

fallait que son curé sût y conduire ses propres paroissiens.

Ne croyant pas qu'il pût tout faire lui-même, il essaya de discerner les bonnes volontés qui ne demandaient qu'à être réveillées ; il les secoua de leur torpeur, puis, les groupant en faisceaux pour centupler leur force, il fit pour les hommes une Confrérie du Saint-Sacrement et pour les femmes une Confrérie du Rosaire.

La Confrérie du Rosaire eut à sa tête des âmes d'élite : Mlle Pignault, Claudine Renard, Mlle Lacon, modestes femmes, devant qui l'historien du Curé d'Ars s'incline avec respect parce qu'elles furent les ouvrières jamais lassées de son héroïque charité, et dont il recueille pieusement les noms obscurs pour que sur eux rejaillisse un peu de la gloire qui entoure le nom de M. Vianney; Mlle d'Ars, grande dame, plus grande chrétienne, d'une famille ancienne dont les nombreux rameaux couvrent encore toute la région lyonnaise et dont les membres s'estiment aujourd'hui moins honorés par la distinction de leurs alliances que parce qu'une pieuse fille de leur nom fut l'auxiliaire du Curé d'Ars.

Quand il l'avait envoyé dans sa paroisse, M. Courbon avait dit à M. Vianney : « Vous aurez là-bas beaucoup de peine; mais vous serez aidé par une brave demoiselle. » Elle était brave, en effet, au plus noble sens du mot : pendant la Révolution sa mère et elle avaient trouvé tout naturel de rester dans leur château d'Ars; la Terreur elle-même ne les en avait pas délogées. En 1818 elle avait soixante-quatre ans. Restée très alerte, instruite, vive d'esprit, causant bien, écrivant d'une plume agréable, elle aurait fait grande figure dans le monde,

si elle eût suivi son frère à Paris; mais elle n'avait plus d'autre ambition que de se bien préparer à la mort. Elle ne quittait jamais Ars. Ses aumônes, que la modestie de son train de maison permettait de rendre princières, s'étendaient jusqu'à Villefranche. Elle avait la dévotion intelligente des siècles passés et récitait chaque jour son bréviaire avec son vieux domestique Saint-Phal. Elle fut la première personne d'Ars qui prévit que les vertus de M. Vianney atteindraient un degré héroïque, et de toutes les âmes qu'il engagea à sa suite dans les voies de la perfection, ce fut sans doute Mlle d'Ars qui approcha le plus de la sainteté.

Chez les hommes, M. Vianney rencontra aussi des appuis et des consolations. Il y en eut un qui fit, pendant toute sa vie, la consolation de son curé et dont le souvenir lui demeura si cher qu'il ne cessait de le proposer à l'admiration de sa paroisse. C'était un vieux paysan qui entrait chaque jour à l'église quand il allait aux champs et qui y entrait encore quand il en revenait. Il restait là un long moment, le corps immobile, la bouche muette, l'œil fixé sur le tabernacle.

« Père Chaffangeon, lui demanda un jour M. Vianney, étonné de ne jamais voir ses lèvres s'entr'ouvrir, que dites-vous donc à Notre-Seigneur pendant vos visites?

— Je ne lui dis rien et il ne me dit rien; mais je l'avise et il m'avise. »

Combien de fois le Curé d'Ars n'a-t-il pas cité dans ses catéchismes le naïf et sublime mot par où ce cultivateur des Dombes avait essayé d'expliquer l'intimité des conversations intérieures dont Jésus-Christ daignait récompenser son amour!

L'église du village recevait souvent un autre visiteur, quand, du moins, il résidait dans le pays : c'était le vicomte d'Ars, frère de Mlle d'Ars. Il passait la plus grande partie de l'année à Paris ; mais chacun de ses voyages à Ars faisait une grande impression, parce qu'à son départ il laissait toujours l'église enrichie de quelque don magnifique, les familles pauvres abondamment pourvues de vêtements chauds pour tout l'hiver, la paroisse entière édifiée de sa piété sans affectation.

M. Vianney trouva un collaborateur plus précieux encore en M. Mandy, maire d'Ars. C'était un simple paysan, peu instruit, mais d'un rare bon sens ; un excellent administrateur, qui sut, avec les ressources d'un modeste budget, faire dans son petit village des travaux importants ; un homme d'une grande autorité morale, qui travailla de tout son pouvoir à purger sa commune du fléau de l'ivrognerie. Il reconnut de bonne heure la sainteté extraordinaire de son nouveau concitoyen, et il nous a laissé un témoignage touchant de la vénération qu'elle lui inspirait : il prit, en effet, l'habitude de ne jamais enregistrer les dépenses faites pour l'église sans qualifier son curé du titre de saint ; et ainsi, quelques mois après son arrivée dans sa paroisse, M. Vianney, sur les livres officiels de la commune, était déjà appelé à plusieurs reprises « le saint curé d'Ars ».

Si zélé que fût l'état-major dont il avait su s'entourer, si actif qu'il fût lui-même, M. Vianney attendait cependant tout de Dieu. Il avait lu dans l'Évangile que les disciples n'ayant pu guérir un possédé, Jésus leur avait dit : « Ce genre de démon n'est chassé que par la prière et par le jeûne. » C'est ce

qu'il rappelait à un de ses confrères, qui s'attristait de n'avoir obtenu aucun résultat dans sa paroisse et qui prétendait avoir pourtant tout fait : « Vous avez tout fait? Est-ce bien sûr? Avez-vous jeûné? Avez-vous fait l'aumône? Avez-vous prié? » M. Vianney, en parlant ainsi, livrait le secret de la puissance merveilleuse de son apostolat.

Ses pénitences et ses aumônes furent, dès son arrivée à Ars, prodigieuses. Mais il était si humble, il pratiquait si fidèlement le précepte de laisser ignorer à sa main gauche les libéralités faites par sa main droite, que personne ne saura jamais ici-bas tout ce que cette main droite a donné, et pendant assez longtemps, ses meilleurs paroissiens vécurent à ses côtés sans se douter qu'il égalait, dans ses austérités, les ermites du désert.

Mlle d'Ars lui servait d'intendant : elle lui fournissait le vin, la viande, les légumes, le bois, toutes les grosses provisions. Sur ses livres de raison, tenus avec un ordre exemplaire, elle notait tout ce qu'elle envoyait à la cure, et à quelles conditions : il y avait des choses que M. Vianney payait, d'autres qu'elle lui donnait; car il n'eut d'abord que 500 francs de traitement, Ars étant une simple chapelle auxiliaire de la paroisse de Misérieux, et les habitants s'étant engagés à nourrir leur curé. Or, si l'on se fie aux livres de Mlle d'Ars, on croira que la maison de M. Vianney était pourvue de tout ce qui était nécessaire à une vie convenable, et même confortable.

Cependant, dans cette maison où ses fournisseurs s'imaginaient que rien ne manquait, la plus jeune sœur du curé, Marguerite, tomba un jour à l'improviste, accompagnée de Mme Bibost, d'Écully, l'ex-

cellente femme qui, pendant qu'il faisait ses études, avait pris soin de son linge et de ses vêtements. C'était l'année même de son installation. A la vue de ces convives, qui ne s'étaient pas fait annoncer, M. Vianney parut embarrassé. « Mes enfants, dit-il, vous allez faire un mauvais dîner. » Les visiteuses entrèrent à la cuisine. Elles trouvèrent, dans une marmite, des pommes de terre froides qui commençaient à moisir. M. Vianney en prit une, la pela et la mangea : « Elles sont encore bonnes, » dit-il. Mais sa sœur n'eut pas le courage d'y toucher. Elle fit des *mâtefaims*[1] avec un peu de farine qu'elle découvrit dans un coin. Il n'y avait rien d'autre dans la cuisine, et à la cave le vin manquait. M. Vianney faisait bien des provisions comme un autre, mais les siennes n'entraient chez lui que pour être immédiatement portées chez les pauvres gens.

Il ne gardait pour lui que juste ce qui était indispensable pour ne pas mourir de faim. Encore, s'il n'avait rien d'autre à donner, donnait-il même cela ; car il avait pris à la lettre le conseil évangélique : « Ne vous mettez pas en peine de votre nourriture ; votre Père céleste y pourvoiera. » Un soir, c'était peu après son installation, M. Mandy ayant frappé à sa porte, il apparut pâle comme un cadavre : « Vous êtes malade, monsieur le curé ? — Ah, mon ami ! vous me sauvez la vie : je n'ai rien à manger. » M. Mandy courut chercher un pain. Il y avait trois jours (en disant trois, je dis la stricte vérité) qu'un pauvre, qui avait faim, avait emporté les dernières provisions de la cure.

1. C'est ainsi qu'on appelle les crêpes dans le Lyonnais, où on les mange sans les sucrer.

M. Vianney vivait de rien. Catherine Lassagne, l'un des témoins de sa vie, lui a plusieurs fois entendu dire, quand il était préoccupé d'avoir à nourrir les jeunes filles de sa *Providence* : « Que j'étais heureux dans les premiers temps! Je n'avais pas tout ce monde sur les bras; j'étais seul. Quand je voulais dîner, je ne perdais pas beaucoup de temps. Trois *mâtefaims* faisaient l'affaire. Pendant que je cuisais le second, je mangeais le premier; pendant que je mangeais le second, je cuisais le troisième. J'achevais mon repas en rangeant ma poêle et mon feu; et je buvais là-dessus un peu d'eau. »

Si l'on s'imaginait, après cela, que le Curé d'Ars faisait tous les jours un dîner aussi succulent, on se tromperait étrangement. Il ne se donnait la peine de préparer des *mâtefaims* que lorsqu'il se voyait contraint par la faiblesse à prendre une nourriture plus substantielle. Son repas — il n'en faisait qu'un seul par jour — se composait en général de pommes de terre cuites à l'eau, et qu'il mangeait froides six jours sur sept; car il faisait bouillir toute la provision de la semaine à la fois. Les derniers jours, il y avait souvent de la mousse dans la marmite.

Il prenait volontiers comme dessert une croûte de pain sec ayant traîné dans la besace d'un mendiant et qu'il lui avait payée plus cher qu'il n'eût payé du pain frais à un boulanger. Il avait emprunté cette pratique, où sa charité et son esprit de mortification trouvaient également leur affaire, à sainte Françoise Romaine, et, comme elle, quand il mangeait le pain des pauvres, il était aussi heureux que s'il eût été invité à la table de Jésus-Christ.

Trop charitable pour imposer aux autres le régime qu'il avait adopté, trop ennemi, d'ailleurs, de l'osten-

tation pour aimer que ses austérités eussent des témoins, il renonçait à ses habitudes quand il recevait ses confrères et surtout ses parents. Il faisait alors préparer un repas convenable, découpait, versait à boire, encourageait à manger, mangeait lui-même de tout. Et il arrivait cette chose piquante : à la table du Curé d'Ars, c'était lui qui mangeait par vertu et c'étaient ses convives qui oubliaient de manger, parce que la conversation de leur hôte les transportait au Paradis. « Quand on était à Ars, disaient ses nièces, c'était comme le jour de la première communion : on n'avait plus faim. »

Il se dépouillait de son linge et de ses vêtements, comme de ses provisions. Tout son trousseau s'en alla rapidement pièce à pièce. Claudine Renard essaya de le renouveler; elle y perdit sa peine. En vain prit-elle la précaution de ne lui rendre son linge, qu'elle était chargée de blanchir, qu'au fur et à mesure de ses besoins; M. Vianney, voyant qu'il n'avait plus rien dans son armoire, se mit à donner ce qu'il avait sur le corps. Un jour, il est abordé par un malheureux qui n'était pas chaussé et avait les pieds en sang : il lui donne ses souliers et ses bas, puis rentre pieds nus à la cure. Un autre jour, ayant vainement fouillé dans ses poches, où la charité avait déjà fait le vide : « Prenez toujours ceci, mon ami », dit-il à celui qui lui demande l'aumône, et il lui tend le seul objet qui lui reste, son mouchoir de poche. Un soir, il rentrait de Trévoux, où il prenait part à la mission dont nous parlerons bientôt. Ses confrères, qui l'avaient vu si mal vêtu, l'avaient obligé à accepter une paire de belles culottes en velours. Au lieu dit des Bruyères, un homme en guenilles s'approche de lui, transi de froid. « Attendez un

moment, mon ami, » dit-il, et il disparaît derrière une haie. Un instant plus tard, la paire de culottes tout entière — car une paire de culottes ne peut se partager comme un manteau — avait changé de propriétaire. Quand les confrères de Trévoux demandèrent des nouvelles de leurs culottes, le nouveau saint Martin leur répondit : « Je les ai prêtées à fonds perdus à un pauvre que j'ai rencontré aux Bruyères. »

« Je n'ai jamais oublié mon manteau nulle part, » disait-il un jour. Il n'a jamais, en effet, possédé de manteau, et il n'avait jamais qu'une seule soutane à la fois, ayant pris à la lettre le conseil que Jésus donna à ses disciples quand il les envoya par la Judée : « Vous n'aurez qu'une tunique ». Cette soutane, robe d'hiver, robe d'été, durait toujours plusieurs années.

Ses confrères lui faisaient souvent des représentations, craignant que sa tenue ne compromît la dignité du caractère sacerdotal. Ils oubliaient que lorsque M. Vincent montait l'escalier du Louvre portant sous le bras un feutre râpé, sur le dos une robe rouge d'usure, aux pieds de gros souliers de paysan, tous les chapeaux se soulevaient, toutes les têtes s'inclinaient.

Bientôt les censeurs du Curé d'Ars purent se convaincre par leurs propres yeux de l'émotion que soulève partout sur son passage l'habit rapiécé des héros de la charité. Un jour, en 1822, pour citer une anecdote entre cent autres, M. Vianney entrait au petit séminaire de Meximieux où il allait voir son ancien condisciple, M. Loras, qui en était supérieur. C'était pendant la récréation. A peine eut-il mis le pied dans la cour, raconte un témoin du procès de

béatification, que tous les jeux cessèrent et qu'il se fit un silence religieux. « Qu'est-ce qu'il y a donc ? » demanda quelqu'un. « C'est monsieur le curé d'Ars, » fut-il répondu, et ce mot expliquait tout.

Il n'eut bientôt plus de lit, ou du moins il n'eut plus que l'apparence d'un lit. Détestant plus que tout l'affectation de la vertu, il aimait à citer l'exemple de saint Charles Borromée, qui, bien loin de publier ses austérités comme le publicain, paraissait vivre comme un homme de son rang : « il avait un beau lit de cardinal que tout le monde voyait; mais, à côté, il y en avait un qu'on ne voyait pas, qui était fait de fagots de bois : c'était celui dont il se servait[1] ». M. Vianney faisait comme saint Charles. Mais, comme il n'était pas cardinal, c'était le même lit qui devait donner à ses visiteurs l'illusion qu'il avait une couche convenable et lui servir d'instrument de pénitence. Ce lit, quand il était garni de ses draps, n'attirait pas autrement l'attention. Mais le matelas ayant émigré chez un pauvre malade et le traversin l'ayant bientôt suivi, il n'y avait sous ces draps, pour soutenir la tête qu'un peu de paille et pour soutenir le corps qu'une paillasse très plate posée sur des fagots. C'est la découverte que firent Marguerite Vianey et Madame Bibost au cours de leur visite. Obligé de les laisser seules un instant, M. Vianney leur avait dit que sa chambre était faite et qu'elles n'avaient pas besoin d'y monter. Elles y montèrent cependant et, soupçonnant les mortifications auxquelles il se livrait, elles défirent son lit; mais elles le refirent tel qu'il était, pour ne pas affliger le saint curé.

Comme M. Vianney faisait lui-même sa chambre

1. *Esprit du Curé d'Ars*, *catéchisme sur les vertus cardinales*.

et que personne sauf lui ne couchait à la cure, ses paroissiens ne connurent jamais ses austérités que par des indiscrétions. Mais une fois que leur curiosité fut éveillée dans ce sens, ils exercèrent pour la satisfaire un véritable espionnage et ils parvinrent à savoir que leur curé se flagellait comme un trappiste, couchait souvent sur le sol de son grenier avec une pierre pour oreiller, s'imposait des jeûnes effrayants.

Plus tard, son prêtre auxiliaire, l'interrogeant sur cette époque de sa vie, lui tendit un piège où il tomba naïvement. — « Monsieur le curé, on raconte qu'autrefois vous restiez facilement huit jours sans manger. — Oh! non, mon ami, on a exagéré. Le plus que j'aie fait, c'est de passer une semaine avec trois repas. »

Il offrait toutes ces mortifications à Dieu pour le salut de ses paroissiens, les multipliant et les aggravant quand il avait une grâce importante à demander, quand les Pâques approchaient, quand il avait découvert un abus à réformer, quand il voulait arracher à leurs mauvaises habitudes des pécheurs endurcis ou après leur conversion expier leurs fautes et obtenir leur persévérance.

Au jeûne il joignait la prière, suivant le précepte divin. A deux heures, il était levé et récitait l'office de la nuit, puis entrait en oraison. A quatre heures, il était à l'église, adorant le Saint-Sacrement. Il n'en sortait guère qu'à midi, ayant dépensé sa matinée à faire le catéchisme, à dire sa messe, à s'y préparer, à faire son action de grâces. Et c'était au cours de la journée une série de pieuses pratiques, comme de saluer d'un *Ave Maria* chaque heure nouvelle, — il s'y était engagé par vœu, — comme de méditer, en lisant les diverses parties de son office, sur la Passion

de Jésus-Christ. Et c'étaient d'incessantes invocations à Dieu, vers qui tout le ramenait, le grain qu'on semait, l'oiseau qui chantait, le buisson qui fleurissait.

A tant d'amour qu'est-ce qui pouvait être refusé? « Oh! que de grâces Notre-Seigneur m'accordait dans ce temps-là! avouait un jour M. Vianney en parlant des cinq ou six premières années de son apostolat à Ars. J'obtenais de lui tout ce que je voulais. » Il obtenait, en effet, tout ce qu'il voulait. Or, comme il ne voulait rien de moins que de ramener au bercail tout son troupeau, il ne cessa d'importuner Notre-Seigneur de ses prières que lorsqu'il n'y eut plus à Ars une seule brebis égarée.

Alors, il ne se reposa pas, mais, voyant que Dieu était aimé dans ce petit coin de terre, son zèle s'y sentit à l'étroit.

Il le mit au service de ses confrères du voisinage et ce fut lui qui fit les intérims, remplaça les absents, assista les malades.

Les missions offrirent un autre champ à son activité. Et il y en eut une où l'empire qu'il exerçait sur les âmes se manifesta avec tant d'éclat que sa vie en fut changée. Ce fut la mission donnée à Trévoux dans les premiers jours de 1823 par les prêtres de la maison des Chartreux. M. Ballet, qui la dirigeait, avait connu M. Vianney au séminaire : il lui demanda son aide pour les confessions. A quel attrait cédèrent les premières personnes qui allèrent s'agenouiller aux pieds de ce petit curé de campagne? Peut-être ne le savaient-elles pas très bien elles-mêmes. Mais elles se relevèrent si réconfortées qu'elles adressèrent tous leurs amis à cette source de vie. Bientôt ce fut M. Vianney qui confessa presque tout le monde, surtout dans les classes éclairées. La mission dura

cinq semaines et pendant ces cinq semaines il ne fut bruit à Trévoux sinon des lumières extraordinaires que le Curé d'Ars avait reçues pour la direction des consciences. Le jour qui précéda la clôture, il resta plus de vingt heures au confessionnal : à deux heures du matin, son hôte, M. Morel, chef d'institution à Trévoux, son ancien condisciple de Verrières, vint l'en arracher de force et le porta tout défaillant sur son lit : deux heures plus tard, le confesseur était de nouveau à son poste.

Dès lors, le Curé d'Ars fut l'apôtre des Dombes et du bas Beaujolais. Tous les curés se disputèrent cet ouvrier qui, comme le disait l'un d'eux, faisait tant de travail et mangeait si peu. A Montmerle, à Saint-Trivier, à Savigneux, à Chaneins, à Saint-Bernard, il fit faire le jubilé de 1826. On conte que dans cette dernière paroisse des domestiques de ferme, à qui leurs maîtres n'avaient pas permis de suivre tous les exercices alléguant la presse du travail, offrirent d'abandonner une partie de leurs gages plutôt que de manquer un seul sermon du missionnaire.

Et tel fut le succès de cet apostolat que les âmes tourmentées n'attendirent plus que l'apôtre vînt à elles : elles allèrent le chercher. Les premiers pèlerins indiquèrent à d'autres le chemin : bientôt les routes qui menaient à Ars furent couvertes de monde. Il y vint plus de vingt mille personnes par an quand le bruit se fut répandu des choses merveilleuses qui s'y passaient[1].

1. Le chiffre de vingt mille est celui que donne le sous-préfet de Trévoux dans le rapport où il demande la croix de la Légion d'honneur pour le Curé d'Ars (28 juin 1855).

CHAPITRE IV

LA « PROVIDENCE » D'ARS ET LES GRANDES ÉPREUVES DU BIENHEUREUX

Aucune période ne fut peut-être plus intéressante, dans la vie du Curé d'Ars, que les dix années pendant lesquelles, des paroisses voisines, puis de toute la région lyonnaise, puis de la France entière et de l'étranger, des hommes de toute condition commencèrent à venir lui confesser leurs fautes et solliciter ses conseils : ce fut pour lui l'époque des grandes grâces, et ce fut aussi celle des grandes épreuves, qui en sont la rançon habituelle ; ce fut alors qu'il devint un saint au véritable sens du mot. Mais, de toutes les périodes de sa vie, c'est aussi celle sur laquelle nous avons trouvé le moins de renseignements nouveaux ; nous ne pouvons donc guère faire ici autre chose que résumer, en les contrôlant, ses premiers historiens.

Plusieurs des événements qui rendent, pendant ces dix années, sa vie si merveilleuse se rattachent à la création et au développement d'un orphelinat qu'il établit à Ars sous le nom de *Providence*.

La fondation de cette œuvre réalisa pour lui un double vœu.

Il souffrait trop d'avoir fait lui-même de mauvaises

études pour ne pas être vivement préoccupé du problème de l'éducation populaire. Dès son arrivée à Ars (nous avons appris par les livres de raison de Mlle d'Ars ce fait intéressant et peu connu), il distribua des livres en abondance, ne croyant pas qu'il pût rien donner de meilleur qu'un peu de savoir. Mais dans combien de maisons ce genre d'aumône était impossible ! Il y avait alors à Ars, comme dans toutes les campagnes en France, tant d'illettrés ! Aussi M. Vianney rêvait-il d'ouvrir des écoles dans sa paroisse, et qui fussent gratuites.

Il forma un autre souhait en parcourant les Dombes pendant qu'il remplaçait ses confrères malades. Dans les fermes de ce grand plateau insalubre, où le sol use vite ses ouvriers, il rencontrait souvent des enfants qui n'avaient plus ni père ni mère. Il en rencontrait beaucoup aussi que leurs parents avaient abandonnés. Il en gémissait et quand il se rappelait que saint Vincent de Paul avait été avant lui curé dans ce pays, il priait sans doute le patron des orphelins de lui inspirer les moyens d'arracher à la misère quelques-uns de ces enfants, de préférence les filles, parce qu'elles étaient plus exposées.

Il ne traversait jamais la place de son village sans jeter un œil d'envie sur une maison qui par sa propreté lui paraissait assez bien convenir à l'installation d'une école de filles et d'un orphelinat.

Malgré le désir qu'il avait de l'acquérir, il ne s'y décida point à la légère. Il réfléchit longuement et pria beaucoup. Mais quand l'œuvre lui sembla réalisable, il acheta la maison convoitée. On s'est trompé en racontant qu'à cette occasion il vendit les immeubles qu'il possédait à Dardilly : car il n'y

posséda jamais de biens, ayant reçu pour sa part dans l'héritage paternel une pension viagère de trois cents francs qui lui fut payée régulièrement jusqu'à sa mort. Ce qui est possible, c'est que pour acquérir la maison de la *Providence* il ait engagé d'avance plusieurs années de sa pension.

L'œuvre avait un logis, il lui fallait des directrices. M. Vianney prit une détermination qui parut bien étrange à ses confrères. Mais, comme il recevait parfois des lumières sur l'avenir, peut-être voulut-il montrer aux curés qui vivraient un demi-siècle après lui ce qu'ils pourraient faire quand ils seraient privés de leurs auxiliaires habituelles : au lieu de demander le concours d'une congrégation, il s'adressa à des laïques[1].

Il choisit dans sa paroisse deux jeunes filles qui se distinguaient par leur intelligence, par leurs vertus et, qualité essentielle à ses yeux, par leur sens pratique, Benoite Lardet et Catherine Lassagne. Il les envoya pendant un an chez les sœurs de Fareins pour qu'elles vissent de près fonctionner une école ; puis, les rappelant à Ars, il leur confia la direction de son œuvre, sans les lier par des vœux.

Elles répondirent à sa confiance. Suivant son expression, Benoite fut la tête et Catherine le cœur. Une compagne fut bientôt adjointe aux deux direc-

1. Des dames veuves, ayant fondé à Lyon, sous le nom d'*Œuvre des Dames du Calvaire*, un hospice pour les maladies incurables — une des plus belles œuvres qu'ait créées la charité lyonnaise — firent demander au Curé d'Ars si elles devaient prendre l'habit religieux. Il leur conseilla non seulement de rester laïques, mais puisqu'elles étaient des femmes du monde de « faire un peu de toilette ».

trices, Jeanne-Marie Chaney : elle fut spécialement chargée des gros ouvrages.

Les débuts furent très modestes. On ouvrit d'abord une école gratuite pour les petites filles de la paroisse. On y admit ensuite, autant que le local le permettait, quelques enfants des paroisses voisines, à la condition qu'elles se nourriraient à leurs frais. Comme c'était surtout des orphelines pauvres qu'on voulait avoir, on en reçut deux ou trois, dès qu'on le put. Le nombre augmenta peu à peu avec les ressources. Bientôt, la place manquant, il fallut construire et M. Vianney, qui s'était fait menuisier pour restaurer les stalles de son église, voulut travailler aussi de ses propres mains à agrandir la maison des orphelines : il faisait le mortier, aidait à scier et à porter les pierres.

Aussitôt que la maison fut achevée, elle fut remplie, et pendant près d'un quart de siècle elle ne cessa point d'être pleine. Le nombre des pensionnaires n'était pas limité. On admettait tout ce qui se présentait, mais on accueillait de préférence les jeunes filles de quinze à dix-huit ans qui avaient jusque-là végété dans la misère et dans l'ignorance. On en recevait aussi de beaucoup plus jeunes, qu'on ne renvoyait jamais avant la première communion.

C'était une maison très originale par sa simplicité que cette *Providence* d'Ars. La même pièce servait de réfectoire, de salle d'études et d'ouvroir. Le jardin où l'on prenait les récréations était planté de choux pour mettre au potage. Il n'y avait pas d'uniforme : les enfants portaient les vêtements qu'elles possédaient à leur entrée ou que leur envoyait la charité. Il n'y avait pas davantage d'uniforme pour les esprits : chacun recevait l'instruction

appropriée à ses aptitudes. La plupart des orphelines apprenaient seulement à lire, à écrire, à compter, à coudre, à tricoter, à laver le linge et à le raccommoder. C'était là, en effet, ce qu'elles devaient savoir pour faire de bonnes servantes de fermes, et tel était le sort qui les attendait en général quand elles quittaient la maison vers leur vingtième année. Elles entraient quelquefois en service plus jeunes, mais pour l'été seulement; en hiver elles revenaient à la *Providence*, où elles se reposaient le corps et l'âme. Plus tard, beaucoup se mariaient; quelques-unes se faisaient religieuses. Aux unes et aux autres, c'était M. Vianney qui tenait lieu de père : c'était lui qui donnait le trousseau, payait les frais, faisait les démarches; c'était lui qui conseillait et encourageait; c'était vers lui qu'on accourait à toutes les difficultés.

Il associa étroitement la *Providence* à sa vie apostolique. Avait-il quelque grâce à demander, il mettait aussitôt les orphelines en prière, convaincu que leur pauvreté et leur jeunesse étaient deux titres qui les rendaient toutes-puissantes auprès de Dieu. Ce fut pour elles qu'il institua ces catéchismes fameux qui devaient plus tard décider ou commencer tant de conversions. Chaque jour, après le dîner de la communauté, il entrait dans la salle et s'asseyait sur le bord d'une table; les enfants se groupaient autour de lui et il parlait pendant une heure. Devant cet auditoire qui ne l'intimidait point, il osa tout de suite parler sans préparation et osant dire les choses comme elles lui venaient, il dépouilla sa parole de ce qu'elle avait conservé encore jusque-là d'artificiel et de concerté. Il fut lui-même, c'est-à-dire qu'il fut, comme nous essayerons de le

montrer plus loin, plein de couleur et d'onction. Les étrangers furent admis peu à peu à grossir l'auditoire. Leur nombre alla croissant et il fallut se transporter à l'église. Mais l'éloquence du catéchiste conserva les caractères qu'elle avait pris dans l'atmosphère naïve où elle s'était développée. Et ce fut le prix dont les orphelines de la *Providence* payèrent à M. Vianney les bienfaits dont il les comblait : il leur donnait le pain du corps et la nourriture de l'âme ; elles contribuèrent à faire de lui, sans qu'elles y songeassent et sans qu'il s'en doutât, un des orateurs les plus intéressants de son siècle.

L'œuvre vécut pendant vingt-cinq ans, ayant comme principales ressources celles que la charité lui apportait au jour le jour. A l'origine, M. Vianney, avec un peu d'argent qu'il avait quêté, avait acquis quelques terres pour le compte des orphelines, et il les avait d'abord fait cultiver lui-même ; mais, comme le temps lui manquait pour s'en occuper utilement, il les céda au comte de Cibeins contre une rente annuelle. Ce revenu était toutefois bien insuffisant pour nourrir soixante à quatre-vingts jeunes filles de la campagne qui avaient bon appétit, et M. Vianney dut s'en remettre à la Providence divine.

Elle n'oublia pas tout ce qu'il avait fait pour donner un abri à des enfants sans foyer. Elle fut pour lui d'une libéralité inépuisable, comme elle l'avait été pour saint Gaëtan et pour saint Vincent de Paul, comme elle l'est pour tous les saints qui ont un amour héroïque des pauvres : par cent canaux mystérieux, elle lui envoyait à point nommé tout ce qui lui était nécessaire.

Un jour, il devait payer dans la journée une

quantité considérable de blé et, comme il avait déjà obtenu un long délai de son créancier, il ne pouvait en demander un autre. Il prit son bâton et s'en fut dans la campagne, récitant son chapelet. Au bout du bois qui limite la paroisse du côté de Juis une femme l'aborda : « Êtes-vous M. le curé d'Ars? — Oui, ma bonne. — Voici de l'argent qu'on m'a chargée de vous remettre. — Sont-ce des messes? — Non, on se recommande seulement à vos prières. » La femme s'éloigna sans s'être nommée et le blé fut payé.

Un autre jour, M. Vianney dit à l'abbé Tailhades, qui lui servit d'auxiliaire pendant quelques mois, comme nous le conterons plus loin : « Je suis bien ennuyé, je dois plus de trois mille francs. Ah ! il faut bien prendre garde aux dettes. — Allons, monsieur le curé, répondit son interlocuteur, soyez tranquille : le bon Dieu arrangera tout cela. » Le lendemain, au sortir du catéchisme, le Curé d'Ars dit à l'abbé, après avoir échangé quelques mots avec lui : « Je vous quitte ; je vais compter mon argent. » Un moment après, il vint le rejoindre, tout joyeux. « Eh bien ! lui dit-il, nous avons de l'argent, beaucoup d'argent. J'étais ce matin tout cousu d'or. Le poids en était si lourd que j'avais de la peine à marcher. Mes poches ballottaient ; j'étais obligé de les soutenir de mes deux mains. » Comme l'abbé Tailhades lui demandait où il avait trouvé tant d'argent, il se contenta de répondre : « Je l'ai bien trouvé quelque part. » Ses bienfaiteurs lui avaient demandé sans doute de cacher leur nom. Peut-être l'ignorait-il ; car, c'étaient souvent des mains vraiment chrétiennes qui versaient leur aumône dans les siennes : elles ne voulaient pas être connues, même de lui, et,

trop modeste lui-même pour ne pas aimer la modestie chez les autres, il ne cherchait jamais à découvrir, quand on ne la lui révélait pas spontanément, la source des générosités dont on le faisait l'instrument.

A chaque instant la Providence lui adressait ainsi par des mandataires discrets les sommes dont il avait besoin. Aussi, malgré son humilité, ne pouvait-il s'empêcher de dire quand on lui rappelait tous ces bienfaits : « Oui, nous sommes bien un peu les enfants gâtés du bon Dieu. »

Dieu lui donna-t-il des signes plus marqués encore de son affection ? Fit-il pour lui ce qu'il fait en général pour les grands héros de la charité ? Pour montrer que l'œuvre entreprise était selon son cœur, voulut-il la soutenir parfois en se passant de tout intermédiaire humain ? Cela n'est pas douteux.

Parmi les faits que l'on cite, il en est un qui eut un grand retentissement. Le Curé d'Ars, qui ne parlait point des autres merveilles faites en sa faveur, a au contraire racònté plusieurs fois celle-ci, parce que, dans la profondeur de son humilité, il y vit, non une récompense de sa charité, mais une punition de son manque de foi. Voici le fait d'après ses propres récits.

Le pain manquait. Il n'y avait plus de blé. Il n'y avait plus d'argent. Les personnes auxquelles M. Vianney s'adressait d'habitude dans les heures difficiles furent en vain sollicitées : elle étaient à bout de ressources ou à bout de générosité. Il se crut abandonné de Dieu et se sentit malheureux comme il ne l'avait encore été qu'une seule fois dans sa vie : c'était quand après avoir commencé ses études il avait désespéré de les achever jamais. Dans

son chagrin, il se rappela qu'à ce moment de détresse il avait eu recours avec succès à la protection de saint François Régis. Il prit donc des reliques du saint, monta dans son grenier et cacha le reliquaire dans la poignée de grains qui lui restait.

Le lendemain, les directrices de la *Providence* vinrent lui dire qu'elles n'avaient rien à manger. « Nous allons donc renvoyer nos pauvres enfants, » répondit-il en pleurant. Cependant il monta lentement à son grenier, accompagné de Jeanne-Marie Chaney ; il ouvrit la porte avec anxiété : le grenier était plein.

Si l'un des signes où l'on reconnaît la sainteté d'un homme est l'humilité de son attitude devant les grandes faveurs divines, le Curé d'Ars montra bien à ce moment qu'il était un véritable saint. Tout joyeux qu'il fût d'avoir de quoi nourrir sa famille, il baissa la tête, comme un enfant pris en faute. Il s'en fut lui-même porter la nouvelle aux orphelines et, loin de se vanter d'un fait qui attestait l'estime où Dieu tenait ses vertus, le récit qu'il en fit ressembla à une confession : « Je m'étais défié du bon Dieu, mes pauvres petites, leur dit-il. Je voulais vous renvoyer. Il m'a bien puni. » On devine que le Bienheureux fut seul à croire qu'il venait de recevoir une leçon.

Toute la paroisse monta voir le blé et l'événement fit dans la région un bruit énorme.

A quelques années de là, l'évêque de Belley, Mgr Devie, étant à Ars, demanda à visiter le presbytère. Il entra au grenier sans affectation et posant sa main au hasard contre le mur il dit du ton le plus naturel : « C'était jusqu'ici que venait le blé ? — Non, Monseigneur, répondit M. Vianney qui ne

comprit pas le but de la question, c'était jusque-là ; » et il mit la main plus haut. L'évêque descendit sans faire une réflexion ; il considérait le Curé d'Ars comme un saint et craignait d'offenser son humilité : il avait voulu simplement tenir de ses propres lèvres l'aveu du fait extraordinaire dont tant de personnes lui avaient parlé.

Les grandes grâces dans la vie des saints ne vont pas sans de grandes épreuves, qui les accompagnent ou le plus souvent les précèdent. Aussi les souffrances ne furent-elles point ménagées à M. Vianney. Pendant dix ans environ, il fut critiqué, outragé, soupçonné, calomnié, menacé avec la dernière violence, et tout ce qu'il était possible de faire, on le fit, pour le dégoûter de ses saintes habitudes, pour entraver son apostolat et ruiner ses œuvres.

Les premières attaques vinrent de ses confrères. Tant qu'il s'était borné à les remplacer pendant leurs maladies et à prêcher des missions dans leurs églises, ils n'avaient point eu, nous l'avons dit, de termes assez vifs pour louer son zèle. Mais, quand ils virent leurs paroissiens affluer chez lui, alors ce même zèle leur parut fort indiscret et ils commencèrent à murmurer.

Eh quoi ! la direction des âmes qui leur étaient confiées allait donc leur être disputée par un prêtre ignorant ? Ne savait-on pas qu'il avait eu toutes les peines du monde à apprendre un peu de latin et qu'il avait failli être renvoyé du grand séminaire ? Est-ce qu'il ne leur suffisait pas d'ailleurs, pour être confirmés dans leurs appréhensions, d'avoir eu affaire à certains des habitués d'Ars ? On ne trouvait plus chez eux aucune docilité : contre les conseils de leur confesseur

ordinaire ils invoquaient avec entêtement les avis du Curé d'Ars. Et puis, quelle existence originale que la sienne ! En quel temps croyait-il vivre ? Est-ce qu'il ne voyait pas que l'excès de ses austérités ne tarderait pas, en un siècle railleur, à faire hausser les épaules et à compromettre la réputation du clergé ? Et que penser de son orphelinat, où rien ne se passait comme ailleurs, où l'on poussait l'abandon à la Providence jusqu'à une folle témérité ?

Voilà ce qui se disait couramment dans les cures de la Bresse, et ce n'était pas toujours une vulgaire jalousie qui inspirait ces propos. Le souvenir que ses condisciples avaient conservé des médiocres études de M. Vianney, le mépris avec lequel il parlait sans cesse de lui-même, le silence qu'il faisait sur les succès de son apostolat, enfin, et surtout peut-être, l'enthousiasme maladroit avec lequel des personnes trop pleines d'imagination prônaient, en revenant d'Ars, les vertus du nouveau saint, tout cela était bien fait pour nourrir les préventions. Beaucoup de ceux qui le dénigraient le faisaient donc en toute bonne foi, et ils le faisaient avec d'autant plus d'ardeur qu'ils croyaient rendre un service signalé à la religion.

Des propos on passa vite aux actes, et ce qui se disait d'abord le sourire aux lèvres entre confrères, on le répeta sérieusement aux fidèles. Des curés défendirent à leurs paroissiens, sous peine de refus d'absolution, d'aller se confesser à Ars. Un grand nombre signalèrent dans leurs prônes les dangers d'une direction mal éclairée. « Dans ce temps-là, disait plus tard M. Vianney, en parlant de ces années de persécution, on laissait reposer l'Évangile dans les chaires et, par là, tout autour, on prêchait sur le pauvre curé d'Ars. »

Comme ces prédications ne produisirent pas tout l'effet attendu, on résolut, pour arrêter le flot montant des pèlerins, de faire appel à l'autorité diocésaine. De divers côtés l'évêque de Belley[1] reçut des rapports très malveillants sur le Curé d'Ars. Un groupe important de curés crut même devoir lui dénoncer dans une lettre collective le zèle inconsidéré d'un de ses prêtres, dont l'incapacité faisait courir à la foi les plus graves périls.

Cependant M. Vianney n'ignorait rien de ce qui se disait, ni de ce qui se tramait contre lui. Des confrères vinrent le lui répéter en face, croyant être charitables. D'autres le lui écrivirent. Quand une démarche collective fut faite auprès de l'évêque pour obtenir qu'on lui enlevât son poste, il en fut aussitôt informé par une lettre officieuse d'une dureté inconcevable.

Il ne fut point surpris d'être jugé sévèrement; car, on ne pouvait dire de lui autant de mal qu'il en pensait lui-même et il ne douta point que la disgrâce dont on le menaçait ne fût très prochaine. Il s'attendait même aux pires rigueurs : à être interdit par son évêque, à être chassé de sa cure à coups de bâton par ses paroissiens. « Il me semblait, disait-il plus tard, que tout le monde aurait dû me faire les cornes pour avoir osé demeurer si longtemps dans une paroisse où j'étais un obstacle au bien. »

Il n'en avait pas moins le cœur trop aimant pour ne pas souffrir cruellement d'une épreuve si mortifiante, et qui lui venait de ses confrères. Mais il l'accepta avec une résignation parfaite, heureux que

1. Le siège de Belley, supprimé par le Concordat, avait été restauré en 1823. Le Curé d'Ars, depuis cette date, avait donc cessé d'appartenir au diocèse de Lyon.

le dédain de ses pairs le délivrât de la crainte qu'il avait de perdre la tête quand il voyait la foule inclinée sous ses bénédictions, plus heureux encore de pouvoir se dire : « La croix est le don que Dieu fait à ses amis[1]. »

Plus tard, quand il parlait des croix dans ses catéchismes, on n'avait aucune peine à comprendre qu'il se reportait par la pensée à ces années douloureuses de son existence ; il y faisait même parfois des allusions directes. « Il faut demander l'amour des croix, disait-il un jour : alors elles deviennent douces. J'en ai fait l'expérience pendant quatre ou cinq ans (l'épreuve fut particulièrement pénible pendant quatre ou cinq ans, mais ne dura pas moins de dix). J'ai été bien calomnié, bien contredit, bien bousculé. Oh ! j'avais des croix ; j'en avais presque plus que je n'en pouvais porter. Je me suis mis à demander l'amour des croix : alors je fus heureux. Je me dis : « Vraiment, il n'y a de bonheur que là. » Il ne faut jamais regarder d'où viennent les croix : elles viennent de Dieu. C'est toujours Dieu qui nous donne ce moyen de lui prouver notre amour[2]. »

Le Curé d'Ars n'exagérait pas en disant qu'il avait eu presque plus de croix qu'il n'en pouvait porter. Car, le monde s'était bientôt uni à ses confrères pour le persécuter ; et alors, il avait été en butte, non plus seulement aux préventions de la jalousie, mais aux calomnies de la haine la plus incompréhensible. Ses premiers accusateurs se moquaient de son ignorance, les nouveaux ne craignirent pas de soupçonner ses mœurs. Il reçut des lettres anonymes où on lui repro-

1. *Esprit du Curé d'Ars*, *catéchisme sur les souffrances.*
2. *Id.*

chait des infamies en termes odieux. Le matin, quand il ouvrait la porte de sa cure, il y voyait collés des placards où on l'accusait d'avoir passé dans la débauche la nuit dont il venait de consacrer la plus grande partie à la prière et où l'on attribuait à la mauvaise conduite les rides que la pénitence avait creusées sur son front.

Ces bourreaux sans pudeur trouvaient grâce à ses yeux : il leur pardonnait et les excusait. Il savait bien qu'ils le calomniaient et il souffrait que Dieu fût offensé par leurs mensonges ; mais il les défendait d'être méchants : c'étaient, à son avis, des hommes qui ne disaient pas tout à fait vrai, mais qui n'avaient point tort en prétendant qu'il ne valait rien. Il se réjouissait de tout ce que Dieu permettait qu'on dît contre lui, « voyant dans les condamnations du monde des bénédictions du ciel », fortifié par le mépris dont tant de gens l'abreuvaient contre la tentation de se complaire aux compliments des autres, consolé à la pensée qu'en le voyant « foulé aux pieds comme la boue du chemin » — c'est lui-même qui s'exprima un jour ainsi — son évêque n'hésiterait pas à le traiter comme il le méritait, c'est-à-dire, le mettrait à la porte de sa cure.

Ce qu'il y eut de plus beau dans son attitude, c'est que son zèle ne fut pas un instant ralenti par ces injustes attaques et qu'aucun de ses travaux ne se ressentit jamais des souffrances dont il était torturé. Il prêchait, confessait, donnait ses conseils avec autant de diligence que par le passé, et personne n'aurait soupçonné, à le voir exercer si ponctuellement les fonctions de son ministère, qu'il s'accusait sans cesse intérieurement d'être indigne de les exercer. A quelqu'un qui lui demandait plus

tard comment il avait pu conserver pendant ce long orage la paix nécessaire à l'accomplissement de ses devoirs, il répondit : « On fait beaucoup plus pour Dieu en faisant les choses sans plaisir et sans goût. C'est vrai que j'espérais tous les jours qu'on viendrait me chasser; mais, en attendant, je faisais comme si je n'avais jamais dû m'en aller. »

Cette sérénité paraîtra plus admirable encore, quand on saura que les persécutions des hommes ne le dispensèrent point d'être en butte aux obsessions infernales[1] et que celles-ci, tout en étant un cruel supplice par elles-mêmes, apportèrent un nouvel aliment aux méchants propos des hommes.

Prévenons-en tout de suite, en effet, ceux qui seront tentés de douter et de sourire à la lecture des pages suivantes : ils ne seront pas les premiers à le faire; mais ils ne penseront ni ne diront rien que le monde n'ait déjà pensé et dit du vivant de notre héros, et le clergé lui-même avec plus d'entrain que le monde. Car le bruit que le Curé d'Ars

1. On a remarqué que si tous les saints reçoivent un lot de souffrances qui les purifie et les achemine à la perfection, il se fait du moins entre eux comme une équitable répartition : aux apôtres qui vivent parmi les hommes et pour convertir les hommes, comme saint François Régis, les persécutions des hommes; aux ermites qui vivent, comme saint Antoine, dans la solitude et pour leur propre avancement, les persécutions diaboliques. Celles-ci ne furent pas épargnées au Curé d'Ars bien qu'il fût surtout un homme apostolique, sans doute parce que son apostolat s'exerça dans des conditions qui ne le rendaient pas incompatible avec certaines habitudes de la vie solitaire : apôtre le jour, notre héros ne devenait-il pas pendant la nuit un véritable ermite? D'ailleurs, les persécutions infernales ne furent pas tout à fait pour lui ce qu'elles furent pour les grands ermites : elles tendirent surtout à contrarier son apostolat.

était visité par les démons n'eut pas plus tôt commencé à se répandre qu'un grand éclat de rire retentit dans les cures d'alentour. Bientôt les bons confrères vinrent expliquer au Bienheureux qu'il était un rêveur, une imagination faible, un cerveau malade et que l'antre d'où sortaient ses démons était tout simplement la marmite où il laissait moisir ses pommes de terre. « Mon cher curé, lui disaient-ils, vivez comme tout le monde ; nourrissez-vous mieux ; votre tête guérira et vous verrez que ces diableries disparaîtront. »

Elles durèrent près de trente-cinq ans.

La tâche de décrire les tourments de ce long martyre a été rendue bien facile aux historiens de M. Vianney par ses propres confidences : ils n'ont qu'à répéter ce que lui-même a mille fois raconté. Il n'était rien, en effet, dont le Curé d'Ars parlât avec plus d'abandon, parce qu'il avouait aussi volontiers ce qu'il supposait devoir l'humilier, qu'il taisait ce qui pouvait lui valoir de l'estime. Quelles ont été les joies de sa vie intérieure ? On le sait mal : car, il n'y a fait que d'obscures et rares allusions. Mais, comme il ne voyait rien dans les obsessions infernales qui fût à son honneur, il répondait sans difficulté à toutes les questions qu'on lui adressait à ce sujet. « Le démon, lui disait un jour un de ses auxiliaires, nous laisse, nous autres, bien tranquilles. — C'est, répondit M. Vianney, que vous êtes bien sages. » Ce mot explique ses aveux.

Voici donc, d'après ses récits, quels furent les débuts et quelles furent les tortures de cette grande épreuve.

Il fut d'abord intérieurement tenté de désespoir,

et avec une extrême véhémence. Il se représentait sans cesse ses fautes passées et ses imperfections actuelles; il voyait le ciel fermé et l'enfer ouvert; son apostolat lui paraissait stérile. Ces pensées étaient pour lui d'autant plus douloureuses qu'il conserva pendant toute sa vie une foi très vive et qu'il n'avait aucun doute sur l'existence de ce paradis où il s'imaginait ne pouvoir atteindre. Elles étaient d'autant plus dangereuses qu'elles tendaient à paralyser son zèle, qui, sans qu'il le comprît, faisait déjà un bien immense. Mais, comme ces tentations furent incapables de le dégoûter de ses devoirs, le démon essaya d'autres moyens.

Bien loin d'être cet esprit faible, proie facile aux hallucinations, dont ses confrères s'étaient forgé l'idée, le Curé d'Ars était naturellement si peu crédule qu'il ne crut pas d'abord lui-même être obsédé par les démons : ce fut seulement quand il eut vainement cherché une explication rationnelle aux premiers bruits étranges qui troublaient ses nuits qu'il en comprit la nature.

Un soir, il entendit heurter violemment à sa porte. Il ouvrit sa fenêtre et demanda : « Qui est là ? » Personne ne répondit. Le bruit s'étant renouvelé à la porte de son escalier, il répéta sa question et ne reçut pas davantage de réponse. Comme le vicomte d'Ars venait de lui donner pour son église de magnifiques ornements, qu'il conservait à la cure, il pensa que des voleurs avaient tenté de pénétrer chez lui par effraction. Il crut bon de prendre des précautions et demanda à des hommes courageux de monter la garde. Ils vinrent plusieurs nuits de suite, entendirent du bruit, mais ne découvrirent rien. On fit le guet dans le clocher sans plus de suc-

cès : on entendait un grand vacarme, mais on ne voyait rien. Les gardiens étaient très effrayés; le Curé d'Ars lui-même avait grand' peur. Cependant une nuit d'hiver, ayant entendu de nouveau de grands coups à sa porte, il sauta en hâte de son lit et descendit dans sa cour, persuadé cette fois que si c'étaient des malfaiteurs, ils auraient laissé la trace de leurs pas sur la neige toute fraîche et qu'on pourrait les prendre. Mais il ne vit personne, n'entendit rien, n'aperçut sur la neige aucune trace de pas : alors, il ne douta plus que ce ne fût le démon qui voulait le persécuter.

Si ces obsessions avaient surtout pour but de l'épouvanter, on peut bien dire qu'elles manquèrent leur objet. Notre héros, il est vrai, eut très peur tant qu'il crut avoir affaire à des hommes; mais, chose curieuse, ou plutôt très compréhensible quand on connaît son caractère, du jour où il fut persuadé que les perturbateurs de ses nuits étaient des démons, il fut beaucoup moins effrayé.

D'ailleurs, l'objectif principal de ses ennemis était sans doute de rendre son apostolat moins fructueux en empêchant ses membres et son cerveau si surmenés de réparer leurs forces. Tout dans ses obsessions paraissait, en effet, savamment combiné pour lui rendre le sommeil impossible. Le plus souvent, il entendait un de ces bruits monotones, qui plus qu'aucune autre chose, on le sait, entretiennent l'insomnie, et de peur sans doute qu'à la longue il ne s'y habituât, ces bruits changeaient en général d'un jour à l'autre. Tantôt c'était celui d'une planche qu'on scie ou qu'on taraude, tantôt celui d'une série de clous qu'on enfonce. Ou bien il lui semblait que de régiments défilaient devan, sa porte, qu'un trou-

peau de moutons piétinait sur sa tête, qu'un cheval galopait sur ses carreaux, qu'une main tambourinait sur sa table, sur sa cheminée ou sur son pot à eau, qu'on reliait à ses côtés un tonneau avec des cercles de fer, que toutes les voitures de Lyon roulaient sur ses planchers, qu'une bruyante assemblée discutait dans sa cour en employant une langue inconnue. Cette dernière obsession dura plusieurs nuits de suite et il comparait l'idiome des démons qui tenaient, disait-il, leur parlement dans sa cour à celui des Autrichiens, qu'il avait rencontrés sur sa route en se rendant de Lyon à Grenoble pour recevoir la prêtrise. D'autres fois, il entendait sa porte s'ouvrir et il était brusquement apostrophé par son nom de famille; puis, il essuyait une bordée d'injures moqueuses, dont la plus fréquente était celle de « mangeur de truffes » — truffes est le nom que dans toute la région lyonnaise les paysans donnent aux pommes de terre — ; ensuite ses meubles étaient remués et ses rideaux secoués avec tant de fureur qu'il s'étonnait qu'ils ne fussent pas mis en pièces. Plusieurs fois il fut jeté hors de son lit.

On aimerait qu'en racontant si volontiers toutes les formes de ce dur supplice, qui consistait à se voir sevré du sommeil réparateur au moment où il en avait le plus besoin, le Curé d'Ars eût expliqué avec quelle résignation il le supportait. Mais, s'il était prodigue de confidences sur les assauts qu'il subissait, il en était avare sur la belle défense qu'il opposait. Par quelques aveux qui échappèrent à son humilité, on comprend, cependant, qu'il poussa la patience jusqu'aux dernières limites de l'héroïsme et qu'il s'en vit parfois récompensé par un arrêt subit de la persécution. Ainsi, il a raconté qu'une

nuit où il était tourmenté plus que d'habitude, il dit du fond du cœur : « Mon Dieu, je vous fais bien le sacrifice d'une heure de sommeil pour la conversion des pécheurs », et le silence se fit immédiatement. On devine aussi que, comme sainte Thérèse et plusieurs autres des saints qui subirent les mêmes vexations, il désarma parfois « le Grappin » — ainsi appelait-il ironiquement son persécuteur — en le bravant. Une fois où il lui dit : « Je m'en vais là-bas (il entendait à la *Providence*) raconter tes intrigues pour te faire mépriser », l'obsession cessa sur-le-champ. En vain, pour venir à bout de sa patience infatigable, le démon essaya-t-il parfois de l'irriter ou de l'affliger en s'attaquant aux objets qu'il aimait, par exemple en souillant une image sainte qui lui était chère : le saint curé n'en continua pas moins à accepter sans un murmure le supplice d'avoir sommeil et de ne pouvoir dormir.

Une remarque qu'il fit bientôt lui fut d'un singulier réconfort : c'est que les obsessions recommençaient ou redoublaient de violence quand quelque grand pécheur avait pris la route d'Ars. Aussi en vint-il à éprouver une véritable joie quand après un intervalle de répit il les voyait revenir : c'était pour lui le signe que ses nuits de souffrance seraient bientôt suivies d'une éclatante conversion, et il ne se trompait point.

Dans les dernières années de sa vie, ces persécutions se firent peu à peu plus rares et elles finirent par ne plus troubler ses nuits. Il n'était plus tourmenté, quand il l'était, que pendant l'heure de repos qu'il était alors obligé de se donner après son repas de midi. Elles ne cessèrent tout à fait que six mois avant sa mort.

Les persécutions des hommes prirent fin plus vite. M. Vianney fut défendu contre ses détracteurs par le bras dont ils s'étaient flattés de le frapper. L'évêque de Belley, Mgr Devie, avait trop de douceur et trop de bon sens pour sacrifier un de ses prêtres avant d'avoir fait l'enquête la plus sérieuse sur sa vie privée et sur son ministère.

Les vicaires généraux vinrent à Ars l'un et l'autre, interrogèrent M. Vianney, le virent à l'œuvre, ne découvrirent chez lui rien de répréhensible. Il n'en fut pas moins prié de soumettre au conseil de l'évêché tous les cas difficiles qu'il rencontrerait dans son apostolat. Il obéit docilement à cette invitation et envoya bientôt plus de deux cents cas. Mgr Devie, qui les examina lui-même, reconnut que, sauf deux fois où il n'aurait pas pensé tout à fait comme lui, ses décisions avaient été irréprochables. Alors, il n'admit plus qu'on traitât d'incapable un confesseur qui avait résolu, avec une telle sûreté de jugement, un si grand nombre de problèmes épineux. Un jour qu'on le faisait devant lui une fois de plus, il protesta vivement : « Je ne sais pas, dit-il, si M. le curé d'Ars est instruit, mais je sais qu'il est éclairé. »

Rassuré sur la compétence du pauvre prêtre, contre lequel on voulait l'indisposer, Mgr Devie le fut bien plus vite encore sur ses vertus. Quelques entretiens avec lui suffirent pour l'édifier. Il trouva un saint là où on l'avait prévenu qu'il trouverait un ridicule. Et dès lors il prit hautement la défense de cette piété et de ces mortifications dont il entendait si souvent railler la bizarrerie. « Messieurs, dit-il un jour dans une réunion, d'un ton qui mit fin aux plaisanteries, je vous souhaite un peu de cette folie

dont vous vous moquez, elle ne nuira pas à votre sagesse. » Un autre jour, il parla encore du Curé d'Ars avec le plus grand respect et il conclut très gravement, comme s'il voulait que ses paroles fussent répétées : « Oui, Messieurs, c'est un saint, un saint que nous devons admirer et prendre pour modèle. » Ce mot, comme l'évêque l'avait sans doute désiré, fit le tour du diocèse et ferma bien des bouches, au moins en public.

Mais ce qui retourna peu à peu les esprits en faveur de M. Vianney, ce fut beaucoup plus l'ascendant de ses vertus que la protection de son évêque. L'abbé Monnin conte une anecdote bien significative. Le Curé d'Ars avait reçu d'un confrère une lettre qui commençait ainsi : « Monsieur le curé, quand on a aussi peu de théologie que vous, on ne devrait jamais entrer dans un confessionnal. » Le reste était à l'avenant. M. Vianney, qui ne trouvait presque jamais le temps de répondre aux innombrables lettres qu'on lui adressait, répondit immédiatement à celle-ci : « Que j'ai de raisons de vous aimer, mon très cher et très vénéré confrère ; vous êtes le seul qui m'ayez bien connu. Puisque vous êtes si bon et si charitable que de daigner vous intéresser à ma pauvre âme, aidez-moi donc à obtenir la grâce que je demande depuis si longtemps, afin qu'étant remplacé dans un poste que je ne suis pas digne d'occuper à cause de mon ignorance, je puisse me retirer dans un petit coin pour y pleurer ma pauvre vie. » La suite valait ce commencement. Confondu par tant d'humilité, l'auteur de l'insolente lettre vint solliciter son pardon.

La plupart des censeurs que le Curé d'Ars comptait parmi ses confrères furent ainsi l'un après

l'autre convertis par lui-même en admirateurs et en amis. Ils cherchèrent, par curiosité, à entrer en relations un peu intimes avec lui. C'en fut assez pour dissiper leurs préventions. Après quelques visites à Ars, parfois après une seule, ils s'en retournaient chez eux confus de leur aveuglement et attendris de sa bonté. Au bout de quelques années, M. Vianney n'eut plus d'adversaires dans le clergé. Le monde lui-même cessa peu à peu, sinon de le railler, du moins de le calomnier.

Cependant les hommes lui réservaient une dernière épreuve, et qui devait le navrer : ils lui firent supprimer sa *Providence*.

L'œuvre continuait à prospérer, puisque le nombre des pensionnaires ne descendait jamais au-dessous de soixante et que les gens du pays venaient en foule les demander comme servantes. L'avenir paraissait assuré : car, voyant les premières directrices avancer en âge, M. Vianney avait choisi deux jeunes filles, les sœurs Filliat, pour les remplacer et il avait commencé à les faire instruire solidement. Mais ses efforts furent impuissants à sauver sa chère maison contre les assauts auxquels elle était en butte de tous les côtés. L'administration académique lui reprochait de n'être franchement ni une école, ni un hospice; le clergé, d'avoir une direction laïque; plusieurs habitants du village murmuraient de voir leurs filles élevées avec des pauvresses. Que ne disait-on pas encore? Que de choses on critiquait! C'étaient les costumes, c'était le régime, c'étaient les études, c'était l'âge où l'on recevait les enfants. Devant ce concert de plaintes, dont l'autorité diocésaine elle-même se fit l'écho, M. Vianney ne crut pas devoir s'obstiner.

Au mois de novembre 1847, en présence d'un des vicaires généraux, il céda à la Supérieure générale des Sœurs de Saint-Joseph de Bourg la maison des orphelines et la chapelle qu'il était en train d'y faire construire. L'orphelinat fut supprimé. A sa place, les nouvelles directrices établirent un pensionnat.

Elles conservèrent l'école gratuite pour les petites filles de la paroisse, M. Vianney y tint essentiellement. Une partie de son œuvre subsistait ainsi, et ce n'était pas la moindre. Pour la compléter, il se préoccupa d'assurer le même avantage aux petits garçons. Comme ses paroissiens répondirent avec élan à son appel et qu'il fut généreusement aidé par le comte des Garets, maire de la commune, héritier de M. et de Mlle d'Ars, il put ouvrir une école gratuite de garçons le 12 mars 1849. Il en avait confié la direction à l'Institut des Frères de la Sainte-Famille de Belley.

Il eut bien vite de cordiales relations avec deux des maîtres de la nouvelle école : le frère Athanase, qui lui servit souvent de secrétaire et qui, après avoir été l'un des témoins du procès de béatification, a eu la joie d'assister à la glorification solennelle de son ami, et le frère Jérôme, que M. Vianney appelait son camarade. Celui-ci ne le quittait guère : il était son sacristain et il était le garde du corps qui le protégeait de ses bras contre les poussées indiscrètes de la foule. C'était lui qui le revêtait chaque matin des ornements sacerdotaux et ce fut lui qui le mit au cercueil[1].

1. La vie du frère Jérôme a été écrite par Mlle Marthe des Garets d'Ars ; Bourg, imprimerie Villefranche.

A partir de 1849, l'instruction primaire fut donc donnée gratuitement à tous les enfants d'Ars, et ce fut, on le voit, à l'initiative intelligente de l'ignorant dont le monde s'était tant gaussé que ce tout petit village dut ce bienfait qui le mettait en avance de plus de cinquante ans sur la plupart des villages français.

L'établissement d'une école gratuite de garçons consola un peu M. Vianney du départ de ses orphelines. La suppression de la *Providence* n'en fut pas moins pour lui une dure souffrance, la plus dure de sa vie. On ne pouvait l'atteindre en un endroit plus sensible qu'en détruisant l'œuvre qu'il avait conçue et édifiée tout entière lui-même, qu'il avait faite à son image, à laquelle il avait donné avec son argent toutes les affections de son cœur, dont l'entretien avait exigé de lui journellement pendant vingt-cinq ans tant de prévoyance et d'activité. Il s'inclina cependant sans révolte sous ce coup cruel, parce qu'il pensa que Dieu avait bien fait de le frapper ainsi, si c'était le moyen d'anéantir en lui les derniers vestiges de l'amour-propre. C'est bien certainement, en effet, la propre pensée du saint prêtre que nous donne Catherine Lassagne, quand elle écrit dans ses notes en racontant l'événement qui l'affligeait elle-même : « Que Dieu soit béni de tout! C'est lui qui l'a voulu ainsi, sans doute pour détacher davantage son serviteur de la satisfaction qu'il aurait eue, même en faisant le bien[1]. »

1. Catherine Lassagne, qui n'avait point eu de peine à comprendre qu'elle vivait aux côtés d'un saint, avait eu de bonne heure l'idée de rédiger un journal de tout ce qu'elle voyait et de toutes les confidences qu'elle recevait. Après la

Le Curé d'Ars reconnut donc la volonté de Dieu dans une disgrâce où un autre n'aurait su voir que la malveillance des hommes. Et il n'eut point tort; car, la suite de sa vie montra que si le sacrifice qui lui était imposé devait servir à sa sanctification en achevant de le détacher de lui-même, il était exigé aussi par le développement merveilleux qu'avait pris le pèlerinage.

Certes, l'œuvre qu'on lui faisait supprimer avait, pendant longtemps, singulièrement aidé au succès de son apostolat. C'était dans la modeste salle de la *Providence* qu'il était devenu cet orateur original dont la parole avait des attraits irrésistibles. Et puis, que de tristes secrets il avait appris sur le cœur humain en dirigeant de jeunes âmes dont beaucoup avaient été précocement dévoyées par une vie de vagabondage! Enfin, bien qu'il dît peut-être cela surtout pour faire croire que ses prières à lui ne valaient rien, il avait sans doute raison d'affirmer qu'un grand nombre de pécheurs avaient dû aux prières de ces enfants l'inspiration secrète qui les avait poussés à Ars pour s'y repentir de leurs fautes.

Mais le rôle du Curé d'Ars n'était pas de diriger

suppression de la *Providence*, elle servit M. Vianney, dans la mesure où il permettait qu'on le servît, et elle continua le journal de l'existence extraordinaire dont elle était témoin. — Sa compagne, Benoite Lardet, n'eut point la tristesse de voir supprimer l'œuvre qu'elle avait créée. Après avoir gouverné sa petite famille avec une grande sagesse pendant plusieurs années, elle s'était éteinte pieusement, transportée de joie à la pensée « d'aller voir le bon Dieu », étonnée qu'on la plaignît de mourir avant la vieillesse : « Voudrais-tu donc, disait-elle à sa sœur, que je restasse en ce monde? Je ne peux pas m'y accoutumer. »

un établissement de charité, il était de convertir et d'éclairer des âmes. Or, ce rôle suffisait maintenant à absorber toutes les ressources de son intelligence et de son cœur, tous les instants de sa vie. Déjà en 1835, Mgr Devie lui avait interdit d'assister désormais aux retraites pastorales : « Que venez-vous faire ici, lui avait-il dit? Ne savez-vous pas que là-bas les âmes vous attendent? » Douze ans plus tard, vainement le Curé d'Ars cherchait-il à prendre, non plus seulement quelques jours dans son année, mais deux heures dans sa journée, je ne dis pas pour se reposer ou se récréer, mais pour faire un autre travail que de confesser, de conseiller et de catéchiser. Les âmes affluaient alors d'elles-mêmes vers lui en si grand nombre, avides de pardon ou de lumières, qu'il ne pouvait plus, sans préjudice pour l'œuvre capitale qui lui était demandée, s'occuper utilement d'une œuvre différente. Et bientôt il fallut même que l'évêque, pour l'aider à absoudre, mît à sa disposition, comme nous allons le voir, toute la cohorte des missionnaires diocésains.

CHAPITRE V

LES FUITES DU BIENHEUREUX ; SES COLLABORATEURS

Pour ne pas interrompre plus loin la description du pèlerinage, je réunirai dans ce chapitre plusieurs faits séparés les uns des autres par quelques années : ils s'éclairent d'ailleurs mutuellement.

Au début de son séjour à Ars (il m'a été impossible de déterminer en quelle année), M. Vianney songea une première fois à quitter le ministère paroissial. Il se rendit à Lyon chez les Capucins du quartier des Brotteaux et demanda son admission. Le Père Léonard, après avoir entendu le récit de ses difficultés, lui conseilla avec autorité de rester curé. « Votre place n'est pas chez nous, lui dit-il. Seulement, puisque vous aimez notre ordre, je vais vous agréger au Tiers-Ordre de saint François. » Et il le renvoya dans sa paroisse.

M. Vianney reprit sa tâche. Mais, quand à la charge d'administrer sa petite paroisse se fut ajoutée celle de diriger tant d'âmes qui accouraient à lui de tous les côtés, il s'effraya d'un fardeau qui lui paraissait au-dessus de son intelligence, comme de sa santé, et qui ne lui laissait pas, à son gré, assez de temps pour la prière : il se persuada qu'il ferait bien de se retirer dans quelque ermitage. Un soir, dont il n'a

pas précisé la date dans la confidence qu'il a faite de cette tentative de fuite, — c'était vers 1840, — il quitta sa paroisse. Il alla jusqu'à la croix des Combes, sur la route de Villefranche. Là il s'arrêta tout à coup et se dit à lui-même : « Est-ce bien la volonté de Dieu que j'accomplis en ce moment? La conversion d'une seule âme ne vaut-elle pas mieux que toutes les prières que je pourrais faire dans la solitude? » Il rebroussa chemin et rentra chez lui en se disant : « J'irai jusqu'à ce que je succombe. »

Trois ans plus tard, il faillit succomber. Alors, il crut que, par la maladie qui l'avait terrassé, la Providence lui avait signifié qu'il avait le droit et peut-être le devoir de renoncer à son ministère.

On était en 1843, au commencement de mai. Chaque soir du mois de Marie, il avait coutume de faire une courte instruction. Le troisième jour du mois, il se sentit si mal au moment où il venait de prendre la parole, qu'il fut obligé de descendre de chaire et de se mettre au lit. On reconnut qu'il était atteint d'une pneumonie grave. Les jours suivants, le mal empira : la fièvre devint continuelle, les syncopes se succédèrent à de brefs intervalles. Trois médecins, réunis en consultation, déclarèrent qu'il n'y avait presque aucun espoir.

Toute la paroisse était dans les larmes. « Vous ne pouvez vous faire une idée, écrit Mme la comtesse des Garets, à la date du 10 mai 1843, du spectacle attendrissant et religieux, sans cesse présent devant nous, depuis la maladie du saint homme : les larmes, les sanglots, les prières, cette église qui semble déserte sans lui et qui, cependant, se remplit sans cesse d'une foule éplorée qui supplie du cœur, de la pensée, enfin par tous les actes d'une confiance

naïve et d'une touchante piété.... Des cierges brûlent à tous les autels, les chapelets sont à toutes les mains. Les premiers jours, on fut obligé de mettre des gardes à la porte de la cure, pour retenir une foule indiscrètement empressée, qui demandait à voir encore le vénéré malade, à recevoir une dernière bénédiction. On ne put calmer cette ferveur qu'en avertissant du moment où le Saint, se relevant sur son lit de douleur, donnerait une bénédiction générale. »

Le confesseur du malade fut d'avis qu'on lui donnât les derniers sacrements. Comme les médecins avaient recommandé de lui épargner toute émotion trop vive, les prêtres qui étaient présents à Ars convinrent qu'ils ne feraient pas sonner les cloches. M. Vianney entendit leur conversation de son lit et, se tournant vers la personne qui était à ses côtés : « Allez faire sonner, dit-il ; ne faut-il pas que les paroissiens prient pour leur curé ? »

Aux premiers sons de cloche, les maisons se vidèrent et la paroisse tout entière accompagna le Viatique jusqu'au seuil de la cure : les prêtres, le comte Prosper des Garets et ses deux fils, quelques autres privilégiés pénétrèrent dans la chambre du malade, pendant que la foule s'agenouillait dans la cour de la maison et sur la place du village, pleurant et priant.

Lorsqu'on demanda à M. Vianney s'il croyait à toutes les vérités de la religion, il répondit : « Je n'en ai jamais douté » ; s'il pardonnait à ses ennemis : « Je n'ai jamais, grâce à Dieu, voulu du mal à personne ».

Cette cérémonie, étant contée dans une lettre de la comtesse des Garets, dont je parlais plus haut, et

qui est datée du 10, eut lieu sans doute ce jour-là ou le jour précédent.

Le lendemain matin, le médecin, s'approchant du malade, lui tâta le pouls, puis dit tout haut, persuadé qu'il ne pouvait l'entendre : « Il n'a plus que pour quelques minutes à vivre. »

Le moribond entendit distinctement l'arrêt qui le condamnait, et, se sentant pris alors d'une immense terreur des jugements de Dieu, il lui demanda d'ajourner le moment de la redoutable entrevue.

Il raconta lui-même, quatre mois plus tard, à sa famille, réunie autour de lui à Dardilly, les angoisses de cette minute tragique. « Voyez-vous, ma cousine, dit-il en s'adressant à Mme Fayolle, d'Écully, lorsque vous assisterez des mourants pour les fortifier et les disposer à aller paraître devant Dieu, ne cessez jamais de leur parler que vous ne les voyiez tout à fait trépassés; car, voici ce qui m'est arrivé à moi-même, ces jours derniers, que tous m'avaient condamné et laissé là, sans plus me rien dire, tant ils étaient persuadés que j'étais arrivé à ma dernière heure. J'étais donc dans l'attente du jugement de Dieu, lorsque le médecin dit, après m'avoir tâté le pouls : « Il n'a plus que pour quelques minutes à vivre. » Entendant ces paroles, je pensais en moi-même : « Dans quelques minutes, tu seras devant Dieu; tu y paraîtras les mains vides. » Puis, au souvenir de tant de personnes qui étaient à ma porte, venues de fort loin pour se confesser, me recommandant du fond du cœur à la sainte Vierge et à sainte Philomène : « Seigneur, dis-je en moi-même, si je suis encore utile, ne me retirez pas de ce monde! » Au même instant, je sentis ma vigueur renaître et toutes mes forces revenir. »

Au moment où M. Vianney renaissait ainsi à la vie, on disait à son intention, et sur la demande qu'il en avait faite précédemment, une messe à l'autel de sainte Philomène. Pertinant, l'instituteur de la commune, qui était jour et nuit au chevet du malade, vit clairement se refléter sur son visage, sans se les expliquer, les émotions du drame qui se passait dans son âme. « Avant que le saint Sacrifice commençât, raconte-t-il dans sa déposition au procès de béatification, M. Vianney me parut être dans l'attitude d'une personne qui s'effraie. Je remarquai en lui quelque chose d'extraordinaire, une grande anxiété, un trouble inaccoutumé. J'observai tous ses mouvements avec un redoublement d'attention; je crus que l'heure fatale était arrivée et qu'il allait rendre le dernier soupir. Mais dès que le prêtre fut à l'autel, il se trouva tout à coup plus tranquille. Il me fit l'effet d'un homme qui voit quelque chose d'agréable et de rassurant. La messe était à peine finie qu'il s'écria : « Mon ami, il vient de s'opérer en moi un grand changement... je suis guéri. »

Le mal, en effet, céda à partir de ce moment; les forces revinrent peu à peu, et le vendredi 19, le convalescent put se faire porter à l'église : il tomba à genoux devant le tabernacle, consacrant sans doute au service de Dieu les années qui lui restaient à vivre ; puis il alla prier longuement dans la chapelle de sa chère petite sainte, à l'intercession de laquelle il proclamait bien haut qu'il devait sa guérison.

La première messe qu'il célébra fut une grande fête, et une fête analogue se reproduisit pendant huit jours. Il se rendait à l'église, soutenu par les bras de Pertinant, entre minuit et une heure : car, il était si épuisé qu'il n'aurait pu rester à jeun jus-

qu'au matin. Dès qu'il était entré, on sonnait la cloche, et toute la population accourait pour assister à cette messe nocturne. Au lieu d'être au lendemain de l'Ascension, les habitants d'Ars se croyaient transportés à la veille de Noël. Leurs fronts rayonnaient, leurs yeux ne se lassaient pas de contempler leur curé. Le 6 juin, leur bonheur fut à leur comble, quand leurs oreilles entendirent de nouveau sa parole, dont il voulut donner les prémices aux enfants du catéchisme.

Mais cette joie fut de courte durée ; car bientôt le bruit courut qu'on allait perdre vivant celui dont on venait de saluer avec tant d'allégresse la résurrection, et ce bruit n'était que trop fondé : le Curé d'Ars avait demandé la vie pour se préparer à la mort ; il lui semblait que la maladie avait mis fin à son apostolat et qu'en lui rendant la santé, le ciel lui avait donné la liberté de se réfugier dans la solitude.

Il se crut tout à fait délié de ses devoirs envers ses paroissiens quand Mgr Devie lui eut envoyé un auxiliaire.

Déjà, en 1839, un prêtre du diocèse de Montpellier, l'abbé Tailhades, l'avait assisté à plusieurs reprises, pendant trois ou quatre mois chaque fois. Venu en pèlerinage, il avait été retenu auprès de M. Vianney par le charme de sa sainteté et par le désir de l'obliger. Les services que lui rendit ce collaborateur d'occasion firent comprendre au Curé d'Ars qu'un vicaire lui serait bien utile, et il exprima dès lors le souhait d'être soulagé dans son travail.

Après sa grave maladie, Mgr Devie lui envoya l'abbé Raymond, curé de Savigneux, qui devait être, pendant dix ans, son seul auxiliaire. M. Vianney

avait une vive affection pour ce jeune prêtre, qui, lui-même, avait sollicité plusieurs fois comme un honneur d'être associé au ministère du saint curé.

Lorsque celui-ci vit arriver à Ars un homme jeune, actif, zélé, auquel il se jugeait, à tous égards, très inférieur, il pensa que sa paroisse gagnerait au change s'il en abandonnait la direction, et il se décida à ensevelir dans quelque coin de terre perdu les restes de sa *pauvre* vie, comme il disait.

Ce fut dans la nuit du 11 au 12 septembre qu'il mit son projet à exécution. Il n'en avait parlé à personne, sauf aux directrices de la *Providence*, la veille, en leur demandant le secret. Mais cette confidence est entendue du dehors, et aussitôt la nouvelle s'en répand. Grand émoi dans le village. On va aux informations, on se concerte, on monte la garde. La nuit commence : rien d'insolite. Tout à coup, entre une heure et deux heures, on aperçoit une faible lumière, et M. le curé qui sort de chez lui par une porte de derrière. Quelques personnes essaient de l'arrêter : il court; on court après lui : il redouble de vitesse, prend un chemin détourné, échappe aux poursuivants. Accompagné du fidèle Pertinant, il arrive à Dardilly, dans la maison paternelle, après sept heures de marche, sans souffle, les pieds meurtris. Il y reste, mais il y dissimule sa présence, et Ars ne sait plus ce qu'il est devenu.

Aussitôt, intervertissant les rôles de la parabole, suivant l'heureuse expression de Mme des Garets, les brebis se mettent en quête de leur pasteur. Le comte des Garets va le chercher à Dardilly, ne l'y voit point, bien qu'il y soit, et lui écrit une lettre désolée. Catherine Lassagne lui fait savoir que la *Providence* s'est presque vidée, mais qu'il leur reste

encore quinze petites Le cabaretier du village, craignant de lui avoir déplu et d'avoir peut-être contribué à sa fuite, lui fait parvenir quelques mots touchants : « Monsieur, je m'empresse de vous prier de ne point nous abandonner. Vous savez que je vous l'ai toujours dit, je le répète en ce moment du fond de mon cœur : s'il y a quelque chose dans ma maison qui ne vous convienne pas, je me soumets pleinement à votre volonté.... »

Ces lettres font sur M. Vianney une impression assez vive et déjà ébranlent sa résolution. Bientôt il a la preuve qu'aucune retraite ne le dérobera jamais assez bien, mais qu'en quelque endroit qu'il s'enfuie les pèlerins sauront l'y rejoindre.

Dès le 15, comme on prit à Dardilly moins de précautions pour le cacher, il se vit assiégé de visiteurs. Des pèlerins qui l'avaient suivi à la piste le sollicitèrent d'entendre la fin de leur confession et il dut pour cela demander des pouvoirs à l'archevèché. De Dardilly et d'Écully toute sa parenté se précipita chez lui. Le dimanche 17, on vint en bandes de Lyon pour le voir et, quand on sut à Ars qu'il n'avait pas quitté la maison paternelle, une partie de la population d'Ars se transporta à Dardilly.

M. Vianney n'avait réussi qu'à déplacer le lieu du pèlerinage : était-ce pour ce résultat qu'il avait pris la fuite ? C'était la question qu'il se posait, quand il fut rejoint par l'abbé Raymond qui lui apportait une lettre de l'évêque : Mgr Devie ne consentait point à ce que le bon curé quittât son diocèse — il aurait cru faire une trop grande perte — mais il lui offrait de se retirer à N.-D. de Beaumont, en exprimant toutefois le désir de le voir rentrer à Ars.

Le 17 septembre, M. Vianney quitta Dardilly au

petit jour, non sans avoir pris beaucoup de peine pour que son départ passât inaperçu; car, c'étaient maintenant les gens de Dardilly qui montaient la garde autour de sa personne, espérant hériter du trésor dont Ars était dépossédé. Il rejoignit M. Raymond qui l'attendait, et les deux prêtres se dirigèrent ensemble vers Beaumont.

En cours de route, ils passèrent devant une église. Ils y entrèrent et se mirent à genoux pour réciter une partie de leur office. Quand ils se relevèrent, l'église était pleine de fidèles. Le Curé d'Ars avait été reconnu et aussitôt la foule avait afflué. Ainsi, il avait beau fuir les pèlerins, partout où il s'arrêtait un instant, le pèlerinage se reformait. Alors M. Raymond lui dit qu'il ne pouvait renvoyer ces braves gens sans leur donner le pain évangélique et M. Vianney, se résignant, leur parla avec une force merveilleuse.

Le soir, les deux voyageurs s'arrêtèrent près de Beaumont. Le lendemain, ils dirent la messe dans le vieux sanctuaire de Notre-Dame. Ils faisaient leur action de grâces quand M. Vianney se pencha tout à coup vers l'oreille de l'abbé Raymond et lui dit d'un ton résolu : « Retournons à Ars. »

Ils se rendirent aussitôt à Savigneux. De là, pendant que M. Vianney prenait un instant de repos, M. Raymond dépêcha une personne aux habitants d'Ars pour leur annoncer que leur curé allait leur être rendu.

En un instant, tout le monde fut sur la place. On refusait tout d'abord de croire la bonne nouvelle; on se demandait d'où elle venait; on voulait voir la personne qui l'avait apportée. Quand on fut convaincu que c'était bien vrai, on rappela en hâte des champs

tous les travailleurs; on courut au château prévenir le maire; on expédia des vedettes sur le chemin de Savigneux; on s'entassa à l'entrée du village. Enfin, un grand cri s'éleva : « Le voilà! » Et c'est bientôt un spectacle inouï : on pleure, on rit, on s'agenouille, on lui baise les mains, on touche le bord de sa soutane. Lui, sourit, bénit, dit doucement : « C'était donc tout perdu? Eh bien! tout est retrouvé. » Il embrasse avec transports le comte des Garets et dans sa personne tous ses paroissiens; puis, après avoir fait le tour de la place appuyé sur le bras de M. Raymond, il entre à l'église, au son joyeux de toutes les cloches.

Le lendemain, il reprit sa chaîne et le petit village d'Ars, qui était devenu depuis huit jours un véritable désert, retrouva immédiatement son étonnante animation.

Dix ans plus tard, Ars repassa par la même alerte. M. Vianney, ayant reçu de nouveaux auxiliaires, crut que sa paroisse n'avait plus besoin de lui.

En 1833, deux prêtres distingués, l'abbé Mury et l'abbé Convert, avaient fondé une petite société de missionnaires diocésains. L'œuvre répondait si bien aux besoins du temps, les fondateurs eurent immédiatement tant de travail à faire et ils le firent avec tant de zèle, qu'après sept ans seulement d'apostolat ils succombèrent tous deux, à six mois d'intervalle. La direction de la société fut confiée à l'abbé Camelet, qui en transporta le siège de Bourg à Pont-d'Ain. Une étroite amitié l'unit bientôt à l'abbé Vianney. Aucune œuvre, en effet, ne pouvait être plus sympathique au Curé d'Ars que celle des missions diocésaines, qui lui rappelaient les premiers temps de sa vie apostolique, restés toujours très chers à son cœur.

Il aida M. Camelet de ses conseils, de ses prières, de son argent. Quand on lui signalait une paroisse où il n'y avait pas beaucoup de foi, il réunissait vite une somme de deux mille francs et la déposait dans la caisse de l'évêché, à charge de faire donner dans cette paroisse une mission tous les dix ans. Il assura ainsi le bénéfice d'une mission décennale à une centaine de paroisses.

Sachant que les missionnaires diocésains le considéraient comme un père, Mgr Devie avait songé à les lui donner comme collaborateurs. Son successeur, Mgr Chalandon, réalisa ce dessein.

Un seul missionnaire vint d'abord s'établir auprès du Curé d'Ars à poste fixe : ce fut l'abbé Toccanier. Mais, à la première demande, d'autres accouraient. Tous les membres de la société résidèrent ainsi plus ou moins à Ars. Parmi eux, il est juste de nommer l'abbé Monnin, qui écrivit plus tard la vie de M. Vianney.

L'entente fut toujours si parfaite entre le Curé d'Ars et les missionnaires qu'après sa mort ils furent constitués gardiens de son tombeau, et ce fut le supérieur de la société, l'abbé Camelet, qui porta le premier après M. Vianney le titre de curé d'Ars.

L'abbé Toccanier, qui fut le principal témoin du procès de béatification, inspira bientôt à son saint curé une confiance sans réserves. Il en obtint les confidences les plus précieuses et les marques d'affection les plus touchantes. Un jour qu'il revenait à Ars après une longue absence : « Ah! mon ami, lui dit M. Vianney en lui ouvrant les bras, vous voilà : quel bonheur! J'ai pensé souvent que les réprouvés doivent être bien malheureux d'être séparés de Dieu,

puisque déjà on souffre tant de l'absence de ceux qu'on aime. »

Mais le jour où ce vicaire, qu'il devait bien vite tant aimer, lui fut envoyé pour se fixer auprès de lui, il le reçut avec une certaine réserve et avec un air soucieux. C'est qu'il avait médité une nouvelle fuite.

Le lendemain de l'installation de son collaborateur, le dimanche 3 septembre 1853, M. Vianney alla trouver Catherine Lassagne et Jeanne Filliat, qui le servaient depuis la suppression de la *Providence*, et leur annonça qu'il quitterait Ars le soir. Il leur demanda le secret; mais cette fois, comme dix ans plus tôt, son projet s'ébruita.

A minuit, quand il ouvre sa porte, il trouve sur le seuil l'abbé Toccanier et deux frères de la Sainte-Famille, le frère Athanase et le frère Jérôme. Le frère Athanase le menace de faire sonner le tocsin. « Faites, répond-il d'un ton bref, et laissez-moi passer. » L'abbé Toccanier le sermonne de son mieux, puis, comme toute parole semble inutile, il s'avise de lui dérober son bréviaire et M. Vianney, pour prendre le livre qu'il croit avoir oublié, remonte à la cure. Là, le missionnaire lui montre brusquement le portrait de Mgr Devie : « Monsieur le curé, lui dit-il, voyez Mgr Devie. Je suis sûr qu'en ce moment il vous fait les gros yeux. On doit respecter la volonté d'un évêque pendant sa vie, à plus forte raison après sa mort. Souvenez-vous de ce qu'il vous a dit, il y a dix ans. » M. Vianney paraît ému, mais il n'est pas convaincu, il balbutie : « Monseigneur ne me grondera pas. Il sait bien que j'ai besoin de pleurer ma pauvre vie. » M. des Garets, qui accourt à ce moment, n'a pas plus de succès : M. Vianney l'écoute à peine,

lui répond sèchement et, sourd à toutes les instances, écarte la foule qui encombre son escalier.

Dans la rue, l'attend un spectacle étrange. Le tocsin a réveillé tout le village : des hommes, croyant à un incendie, ont apporté des seaux ; d'autres, mus par la peur de je ne sais quel danger, sont arrivés armés de bâtons, de faux ou de fusils. Mais ce mot indéfiniment répété : « Monsieur le curé ! Monsieur le curé ! » leur rappelle la fuite d'il y a dix ans et, comprenant tout enfin, ils crient d'une seule voix : « Restez avec nous ! »

« Le moment me parut favorable, raconte l'abbé Toccanier, qui nous a laissé un récit détaillé de l'événement, pour tenter un dernier effort. Je lui adressai, avec toute la véhémence possible, les paroles que Dieu mit sur mes lèvres. Je ne saurais me les rappeler toutes ; je me souviens seulement de celles-ci : « Eh quoi ! monsieur le curé, vous qui connaissez si bien la vie des saints, oubliez-vous donc le zèle persévérant et généreux de saint Martin, qui, la main déjà sur la couronne, s'écriait : *Non recuso laborem* ? Et vous quitteriez, vous, le sillon avant la journée finie !... Oubliez-vous ces paroles de saint Philippe de Néri : « Je serais déjà à la porte du paradis que, si un pécheur réclamait le secours de mon ministère, je laisserais toute la cour céleste pour l'entendre » ? Et vous, monsieur le curé, vous auriez le courage de laisser inachevées les confessions de ces pauvres pécheurs venus de si loin ? Ne répondez-vous pas de leur âme devant Dieu ? »

Ces paroles véhémentes provoquent un concert de larmes et de plaintes. Paroissiens et pèlerins entourent M. Vianney, le forcent à marcher, le portent à l'église.

Il va au chœur, se prosterne, prie et pleure longtemps, passe à la sacristie pour s'entretenir un instant avec M. des Garets, puis, rentrant dans l'église où la foule anxieuse épie tous ses mouvements, va droit à son confessionnal.

Le lendemain, des personnes qui avaient de l'autorité sur lui le sollicitèrent de renoncer à son dessein : il ne voulut rien promettre. Mais, les jours suivants, Dieu lui fit comprendre par des grâces extraordinaires qu'il lui savait gré d'avoir sacrifié au salut des pécheurs son goût pour la solitude ; et, comme l'abbé Toccanier le pressait de questions pour connaître le motif de son départ, il finit par lui répondre « qu'il avait voulu mettre le bon Dieu au pied du mur » ; maintenant, il pourrait lui dire : « Si je suis mort curé, c'est vous qui l'avez voulu. »

Si son projet de fuite avait abouti, il se serait mis sous la direction du fondateur des Maristes, le P. Colin, son ancien condisciple, pour qui il avait toujours eu une grande affection. Celui-ci avait fondé depuis un an à N.-D. de la Neylière (Rhône) une sorte de Trappe mitigée et une œuvre d'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. C'est là que le Curé d'Ars devait se retirer. Sa chambre y avait été préparée et on l'y attendait quand on apprit que ses paroissiens avaient su le retenir.

Cette tentative pour entrer en religion se termina comme celle qu'il avait faite précédemment. Empêché d'être mariste, il se fit agréger en 1854 au Tiers-Ordre de Marie, comme il s'était fait agréger au Tiers-Ordre de saint François en renonçant à être capucin. On pouvait alors appartenir à plusieurs Tiers-Ordres.

M. Vianney ne songea plus à abandonner le ministère, et moins de deux ans plus tard, ayant entrepris

un voyage pour satisfaire les exigences les plus légitimes de la piété fraternelle, il vit dans les obstacles qui ne lui permirent pas de l'achever une preuve nouvelle que la Providence ne l'autorisait pas à interrompre, même pour un jour, sa tâche laborieuse.

Le 26 janvier 1855, en effet, son frère François se mourait à Dardilly, et son neveu Antoine était venu le chercher. Il monta en voiture avec son neveu, l'abbé Toccanier, et le frère Jérôme. Après quelques tours de roue, il commença à être indisposé. A la première côte, il eut des vomissements. Il mit pied à terre et fit à grand peine trois ou quatre kilomètres, appuyé sur un échalas, qu'il avait payé quarante sous à un passant (il n'avait pas voulu qu'on lui coupât un bâton dans une haie, disant que ce serait un vol). A Parcieux, il déclara qu'il ne pouvait aller plus loin.

On tourna bride, pendant que l'abbé Toccanier continuait dans la direction de Dardilly pour porter au moribond la bénédiction et les recommandations de son frère. A la montée de Trévoux, on croisa l'omnibus qui revenait d'Ars. Les pèlerins, reconnaissant M. Vianney, descendirent tous de voiture et l'accompagnèrent jusqu'à la porte de son église.

Il ne quitta plus Ars, où pendant plus de quatre ans encore continua ce pèlerinage extraordinaire qui tient une si grande place dans l'histoire de l'Église catholique en France au XIXe siècle et qui donne à la vie que nous racontons une physionomie si originale. Sans doute, ce n'était pas la première fois que notre pays voyait un homme recevoir, en retour d'une humilité et d'une piété sans bornes, la faculté de dominer les âmes et, comme signe de sa mission surnaturelle, le pouvoir de dompter la nature. Mais ce spectacle ne s'était plus renouvelé chez nous depuis de longues

années. Et comme les saints ne se copient pas, le pèlerinage d'Ars a présenté des caractères qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans les annales de la sainteté. Aussi avons-nous hâte d'en décrire maintenant les divers aspects, d'expliquer comment le saint curé attirait de loin les âmes pour les convertir, comment il éclairait les vocations et suscitait les œuvres, comment il consolait et guérissait [1].

1. Le premier fait raconté dans ce chapitre a été mal placé. Ce ne fut pas au début de son séjour à Ars que le Bienheureux se rendit à Lyon chez les Capucins des Brotteaux et y fut reçu du Tiers-Ordre de saint François, ce fut en 1847. L'année suivante, le P. Léonard vint l'admettre à la profession dans l'église d'Ars, où il établit le Tiers-Ordre. M. Vianney fit donc, à notre connaissance, quatre tentatives pour quitter le ministère paroissial : la première vers 1840, quand il s'enfuit jusqu'à la croix des Combes ; la deuxième en 1843, quand il s'enfuit à Dardilly ; la troisième en 1847, quand il voulut entrer chez les Capucins ; la quatrième en 1853, quand il voulut se retirer à Notre-Dame de la Neylière chez les Maristes. Il appartenait alors au Tiers-Ordre de Marie depuis le 8 décembre 1846.

CHAPITRE VI

LE PÈLERINAGE : SA PHYSIONOMIE

Ce fut entre 1825 et 1830 que les pèlerins commencèrent à prendre la route d'Ars. En quelques années leur affluence s'accrut au point qu'il fallut établir cinq services quotidiens de voitures publiques pour les amener, et construire plusieurs auberges pour les loger. Très souvent la place manquait. Les gens du village offraient alors leurs maisons. Il arrivait que huit, dix étrangers s'entassaient pour la nuit dans une pièce exiguë, et la nourriture était à l'avenant. Des personnes habituées à toute espèce de confortable acceptaient de grand cœur cette hospitalité sommaire. « Près du Curé d'Ars, écrivait un pèlerin, on oubliait les choses les plus nécessaires à la vie. Mal logé, mal nourri, levé avant le jour, pressé, coudoyé, repoussé, on bravait le froid, la faim, la soif, la fatigue, l'insomnie, tout enfin pour entendre quelques paroles du bon Saint. »

Il venait à Ars des pèlerins des provinces de la France les plus reculées, de la Bretagne, du Béarn, de la Flandre, du Languedoc. Il en vint de la Belgique, de l'Angleterre, des Amériques. Il s'y rencontrait des religieuses de toutes cornettes et des paysannes de tous costumes. On y voyait souvent plus

de coiffes diverses qu'on n'en peut voir un jour de foire à Saint-Jean de Maurienne. Mais on n'y voyait pas seulement des coiffes. Sous les yeux des habitants d'Ars, ravis, mais qui ne s'étonnaient pas que le talent, le pouvoir, la fortune et la naissance vinssent s'incliner devant la sainteté, défilèrent des évêques, parmi lesquels le cardinal de Bonald et Mgr Dupanloup, des chefs d'ordres et des généraux, et des préfets, et des professeurs de l'Université, et des commerçants, et des banquiers, et des hommes portant de très vieux noms. Des pères amenaient à Ars tous leurs enfants, des chefs d'institution tous leurs élèves; des curés s'y faisaient suivre d'une grande partie de leur paroisse. Quand un pèlerin en revenait, ses récits y faisaient aussitôt partir d'autres pèlerins, et jamais ne s'interrompait cette chaîne, que formèrent seules les relations orales, puisque ni les journaux, ni les livres ne travaillèrent avant sa mort à semer la renommée du Curé d'Ars.

Dès que le pèlerin était entré, à Villefranche ou à Trévoux, dans la voiture qui devait le conduire au terme de son voyage, il n'entendait parler que du Saint. En arrivant sur la place du village, il ne voyait dans les boutiques que son image. A peine débarqué, il courait à l'église pour l'apercevoir, et il ne le voyait pas lui-même, mais par tout ce qu'il voyait il commençait à comprendre quelle domination cet humble prêtre exerçait sur les âmes.

Dans le chœur, cinquante, soixante, cent hommes, assis sur deux rangs, attendaient que leur tour vînt de pénétrer dans la petite sacristie. Malgré leur nombre, aucun désordre dans leurs mouvements. Sur leurs visages, presque jamais un signe d'ennui ou de lassitude, mais le recueillement, la ferveur,

l'anxiété d'une conscience mal à l'aise. Si on leur demandait depuis combien de temps ils étaient là, la plupart répondaient : « depuis deux heures du matin, depuis minuit, quand M. le Curé a ouvert l'église ». Quelques-uns expliquaient qu'ils étaient déjà là la veille et que pour garder leur tour ils avaient couché dans le vestibule de l'église. Le nouveau-venu était alors confondu d'apprendre que les hommes sont capables de s'imposer parfois toute une nuit et tout un jour d'attente, non pour assister à un spectacle, mais pour travailler à la chose à laquelle ils consacrent en général le moins d'efforts, c'est-à-dire au salut de leur âme, et il se disait qu'on devait recevoir dans la petite sacristie d'Ars des conseils bien précieux, puisqu'on n'hésitait pas à les payer de tant de fatigue.

Les femmes étaient dans la nef. Ici plus d'affluence encore, autant de ferveur, mais naturellement beaucoup moins d'ordre. Il avait fallu organiser une espèce de police pour présider aux mouvements. Quelques personnes de bonne volonté, faisant office de gendarmes, maintenaient à leur place les plus impatientes, que le désir sans doute d'aller se décharger au plus vite du poids de leurs fautes, poussait à méconnaître le droit de la première occupante. Une barre de fer, fermant la chapelle de saint Jean-Baptiste où s'élevait le confessionnal, ne laissait passer les pénitentes que l'une après l'autre.

Le spectacle de cette église remplie d'hommes et de femmes qui attendaient dans la prière leur tour de parler à M. Vianney se prolongeait pendant des heures et des heures. Car le Curé d'Ars confessait en moyenne seize heures par jour, souvent dix-huit, jamais moins de quinze. Et cela dura plus de trente an-

Il y avait des moments où dans l'église d'Ars tous les pèlerins étaient arrachés à leurs méditations solitaires, où tous les regards prenaient la même direction, où tous les cœurs battaient à l'unisson.

A sept heures ou à huit heures du matin suivant la saison, M. Vianney disait sa messe et quand il l'avait achevée il s'avançait jusqu'à la table de communion pour bénir les médailles, les chapelets, les enfants qu'on lui présentait. Tant qu'il restait là, la face tournée vers les fidèles, tous les yeux demeuraient attachés sur sa frêle personne : on considérait ce corps si maigre, et on se demandait comment il pouvait résister aux fatigues qui lui étaient imposées ; on ne se lassait point de contempler ce visage, qui par son ovale, par le dessin du front, par les plis de la bouche, rappelait si étrangement celui de Voltaire et qui avait pourtant une physionomie si différente ; mais surtout on cherchait à rencontrer le regard de ces yeux profonds dont on savait qu'un seul éclair avait tant de fois pénétré les secrets d'une conscience qui voulait se dérober, ou allumé la flamme du repentir dans un cœur qui se vantait de son impassibilité.

A sept heures du soir, M. Vianney sortait de la sacristie où il confessait les hommes et pendant que tous les yeux le suivaient il se dirigeait vers la chaire, le dos courbé, le front incliné. Les gens du village étaient venus se joindre aux pèlerins. Bientôt une voix très faible, à peine perceptible, une voix qui semblait une voix d'enfant, commençait la prière du soir. Pour mieux l'entendre, chacun suspendait son souffle ; mais, quand elle récitait l'acte d'amour de Dieu, personne ne pouvait retenir ses larmes.

Un religieux distingué à qui l'on avait dit qu'on

n'entendait pas le Curé d'Ars sans pleurer avait assisté à son catéchisme et il avait été intéressé, édifié, ému même, sans être cependant, comme il s'y attendait, remué jusqu'aux entrailles, par cette éloquence populaire, liqueur trop forte pour un palais raffiné. Mais le soir en prononçant ces simples paroles : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur », la voix de M. Vianney prit un accent tellement céleste que les larmes jaillirent tout à coup des yeux demeurés secs jusque-là.

Ce religieux fut d'ailleurs une exception et il y avait bien peu de pèlerins qui assistassent sans verser des larmes au célèbre catéchisme.

Un moment avant onze heures du matin, l'église s'était remplie : tous les étrangers présents à Ars étaient là. M. Vianney traversait leurs rangs serrés, non pas le front incliné, comme le soir, mais la tête haute, l'œil étincelant. Ni le nombre, ni la qualité des auditeurs ne lui en imposaient. Il avait, lui souvent si timide, une imperturbable assurance quand il devait prêcher, tant il était indifférent au jugement qu'on porterait sur son éloquence.

Après quelques minutes de recueillement devant le tabernacle, qui étaient toute sa préparation, il montait en chaire. Il promenait d'abord son regard sur l'auditoire. Quelquefois il l'arrêtait sur une seule personne, et des pèlerins qui avaient été l'objet de cette attention ont avoué, bien qu'il en coutât à leur amour-propre, que par une merveilleuse intuition il avait parfaitement décrit leurs mauvais penchants, fait l'histoire de leurs défaillances, répondu à leurs angoisses. Quand il avait pris ainsi possession de ses auditeurs en les enveloppant de la flamme qui sortait de son œil dominateur, M. Vianney commençait.

Il est très difficile de se faire aujourd'hui une idée absolument exacte de son éloquence.

On a publié quatre volumes de ses *Sermons*. Mais ils appartiennent tous aux premières années de son apostolat. Ce sont les discours si longuement préparés, si laborieusement appris par cœur, qu'il faisait le dimanche avant qu'il eût d'autres auditeurs que ses paroissiens, et dans le nombre beaucoup, au moins par les qualités de la forme, ne ressemblent certainement que de très loin aux catéchismes et aux homélies de ses trente dernières années. A partir de 1826 environ il n'eut plus le loisir de rédiger une seule instruction; bientôt il n'eut même plus celui d'en préparer aucune autrement que par une courte prière au Saint-Esprit. Il fut d'abord très effrayé d'être ainsi livré à ses propres forces, se souvenant qu'après toute la peine qu'il avait prise, quand il consacrait plusieurs jours à lire et à écrire, sa mémoire parfois le trahissait. Mais ce fut, au contraire, quand il parla d'abondance de cœur qu'il devint, sans le savoir, un véritable orateur. De cet orateur, les *Sermons* publiés ne nous donnent donc qu'une image fort incomplète.

L'abbé Monnin, qui l'avait souvent entendu, a publié sous le titre d'*Esprit du Curé d'Ars* des résumés de ses catéchismes et de ses homélies. Ils ont été faits d'après des notes prises aux catéchismes de M. Vianney par les jeunes filles de la *Providence* et d'après les souvenirs personnels de M. Monnin. Rien n'y a été probablement défiguré; mais bien des choses y ont été affaiblies : ce ne sont que des résumés, et très succincts, puisqu'une instruction de trois quarts d'heure y est parfois condensée dans quelques pages dont la lecture prend moins de dix minutes.

Ces résumés sont cependant extrêmement précieux et pour le biographe qui veut comprendre pourquoi la parole du Curé d'Ars avait tant d'empire sur les cœurs et pour l'âme religieuse qui recueille avec piété, afin de s'en nourrir, les moindres mots tombés de ces lèvres si pleines d'amour de Dieu. A l'un et à l'autre il est d'ailleurs utile de lire les *Sermons*, comme il le fut à l'orateur de les composer : car, c'est en les écrivant que celui-ci s'est formé et plus d'une fois il y a donné les promesses de ce qu'il devait être plus tard.

Le Curé d'Ars n'avait ni une syntaxe sûre, ni une composition méthodique. Mais il possédait, ce me semble, à un degré remarquable, l'art d'attirer l'attention, qui est une partie capitale de l'éloquence, qui est parfois toute l'éloquence des orateurs populaires. Sa phrase avait beau outrager parfois les règles de la grammaire, elle savait faire une pause au bon endroit pour lancer ensuite comme une balle le mot essentiel. Ses développements avaient beau manquer d'équilibre, de sobriété, d'élégance : rien d'important n'était dit qui ne fût vigoureusement souligné. C'était sans doute par des formules monotones et familières comme celle-ci : « tenez, mes enfants, écoutez bien ça » ; mais dans l'emploi qui était fait de ces formules, on reconnaissait un homme qui savait suivre sur les visages les effets produits par sa parole, comprendre les obscurités qu'elle laissait dans les esprits et les désirs d'explication qu'elle éveillait, qui avec un tact infaillible sentait le moment où l'attention était sur le point de fléchir.

M. Vianney n'avait pas un vocabulaire distingué. Soit qu'il ne s'en aperçût pas, soit qu'il choisît à

dessein, comme étant les plus clairs pour ses auditeurs, les mots qui leur étaient les plus familiers, il employait constamment les idiotismes — dont beaucoup sont de simples impropriétés — usités dans la région lyonnaise. Mais son langage avait une séduction à laquelle ne résiste pas un auditoire populaire, ni même un auditoire éclairé : il était très imagé. « A quoi ressemblait son instruction? » demandait récemment (1895) M. le curé actuel d'Ars à un vieillard de la paroisse. — « Son prêche, répondit celui-ci, était tout en comparaisons. »

Parmi ces comparaisons, il en avait de familières, de triviales même, mais il en avait de charmantes. Il en avait certainement beaucoup de livresques, qu'il avait cueillies au temps de ses pénibles préparations dans ses auteurs favoris et qu'on retrouverait, je pense, sans trop de peine chez quelque prédicateur du commencement du XVII[e] siècle ; mais il en avait aussi qui étaient des réminiscences heureuses de sa vie de berger et de paysan ou qu'il avait ramassées au jour le jour, au hasard des entretiens et des méditations. Je ne sais si un grand nombre eussent mérité d'être citées à part. Ce qui était plus saisissant, ce me semble, que leur originalité, c'était leur abondance et leur diversité, donnant l'impression d'un homme qui dans tous les spectacles du monde extérieur, comme dans tous les événements de sa vie, n'avait jamais rien rencontré qui ne lui rappelât Dieu et l'éternité.

Ces images se pressaient plus nombreuses sur ses lèvres, ainsi qu'il était juste, quand il fallait expliquer à un auditoire souvent fruste des choses mystérieuses, comme l'opération du Saint-Esprit dans les âmes :

« Sans le Saint-Esprit, nous sommes comme une pierre du chemin.... Prenez dans une main une éponge imbibée d'eau, et dans l'autre un petit caillou; pressez-les également. Il ne sortira rien du caillou, et de l'éponge vous ferez sortir de l'eau en abondance. L'éponge, c'est l'âme remplie du Saint-Esprit, et le caillou, c'est le cœur froid et dur où le Saint-Esprit n'habite pas.

« Une âme qui possède le Saint-Esprit goûte une saveur dans la prière, qui fait qu'elle trouve le temps toujours trop court; elle ne perd jamais la sainte présence de Dieu. Son cœur, devant notre bon Sauveur, au saint sacrement de l'autel, est un raisin sous le pressoir....

« Le Saint-Esprit est comme un homme qui aurait une voiture avec un bon cheval, et qui voudrait nous mener à Paris. Nous n'aurions qu'à dire oui, et à monter dedans. C'est bien une belle affaire que de dire oui! Eh bien! le Saint-Esprit veut nous mener au ciel : nous n'avons qu'à dire oui, et à nous laisser conduire.

« Le Saint-Esprit est comme un jardinier qui travaille notre âme.... Le Saint-Esprit est notre domestique.

« Voilà un fusil : bon! Vous le chargez : mais il faut quelqu'un pour y mettre le feu et le faire partir. De même, il y a en nous de quoi faire le bien. C'est le Saint-Esprit qui met le feu, et les bonnes œuvres partent.

« Le Saint-Esprit repose dans les âmes justes, comme la colombe dans son nid. Il couve les bons désirs dans une âme pure, comme la colombe couve ses petits.

« L'Esprit-Saint nous conduit comme une mère

conduit son enfant de deux ans par la main, comme une personne qui y voit conduit un aveugle[1]. »

Les images jaillissaient également en abondance dans les catéchismes quand il fallait faire accepter une vérité dure, comme la nécessité d'aimer les croix :

« Les croix sont sur la route du ciel comme un beau pont de pierre sur une rivière pour la traverser. Les chrétiens qui ne souffrent pas passent cette rivière sur un pont fragile, un pont de fil de fer, toujours prêt à se rompre sous leurs pieds.

« Celui qui n'aime pas la croix pourra peut-être bien se sauver, mais à grand'peine : ce sera une petite étoile dans le firmament. Celui qui aura souffert et combattu pour son Dieu luira comme un beau soleil.

« Les croix transformées dans les flammes de l'amour sont comme un fagot d'épines que l'on jette au feu et que le feu réduit en cendres. Les épines sont dures, mais les cendres sont douces.

« Mettez un beau raisin sous le pressoir, il en sortira un jus délicieux. Notre âme, sous le pressoir de la croix, produit un jus qui la nourrit et la fortifie. Lorsque nous n'avons pas de croix, nous sommes arides : si nous les portons avec résignation, nous sentons une douceur, un bonheur, une suavité ! C'est le commencement du ciel. Le bon Dieu, la sainte Vierge, les anges et les saints, nous environnent ; ils sont à nos côtés et nous voient. Le passage du bon chrétien éprouvé par l'affliction à l'autre vie est comme celui d'une personne que l'on transporte sur un lit de roses.

1. *Esprit du Curé d'Ars*, *catéchisme sur le Saint-Esprit.*

« Les épines suent le baume et la croix transpire la douceur. Mais il faut presser les épines dans ses mains et serrer les croix sur son cœur, pour qu'elles distillent le suc qu'elles contiennent[1]. »

Quand il abordait des sujets qui étaient particulièrement chers à son cœur, comme la douceur de la prière, l'orateur lâchait aussi toutes les rênes à son imagination séraphique :

« La prière est une rosée embaumée ; mais il faut prier avec un cœur pur pour sentir cette rosée.

« Il sort de la prière une douceur savoureuse, comme le jus qui découle d'un raisin bien mûr.

« La prière dégage notre âme de la matière ; elle l'élève en haut comme le feu qui gonfle les ballons.

« Plus on prie, plus on veut prier. C'est comme un poisson qui nage d'abord à la surface de l'eau, qui plonge ensuite, et qui va toujours plus avant. L'âme se plonge, s'abîme, se perd dans les douceurs de la conversation avec Dieu[2]. »

Orateur vraiment populaire, M. Vianney donnait à toutes les pensées un tour concret. Plus encore peut-être que de comparaisons, son prêche était composé d'exemples, de récits, de dialogues, de gestes vus, de mots entendus, de scènes vécues ou imaginées :

« Si l'on disait à ces pauvres damnés qui sont en enfer depuis si longtemps : « Nous allons mettre un « prêtre à la porte de l'enfer. Tous ceux qui vou- « dront se confesser n'ont qu'à sortir ; » mes enfants, croyez-vous qu'il en restât un seul ? Les plus coupables ne craindraient pas de dire leurs péchés, et même de les dire devant tout le monde. Oh ! comme

1. *Esprit du Curé d'Ars, catéchisme sur les souffrances.*
2. *Esprit du Curé d'Ars. Introduction.*

l'enfer serait vite désert, et comme le ciel se peuplerait! Eh bien! nous avons le temps et les moyens que ces pauvres damnés n'ont pas. Aussi, je suis sûr que ces malheureux disent en enfer : « Maudit prêtre! si je ne t'avais jamais connu, je ne « serais pas si coupable[1]! »

« Vous voyez cette âme tiède ne faire aucune difficulté de parler, sous le moindre prétexte, dans le cours de ses prières. Veut-elle offrir sa journée à Dieu, dire son *benedicite* et ses grâces? Elle fait tout cela, il est vrai, mais souvent sans penser à qui elle parle. Elle ne quittera même pas son travail. Est-ce un homme? Il tournera son bonnet ou son chapeau entre ses mains, comme pour examiner s'il est bon ou mauvais, comme s'il avait dessein de le vendre. Est-ce une femme? Elle les récitera en coupant le pain de sa soupe, ou en poussant son bois au feu, ou bien en criant après ses enfants ou ses domestiques....

« Une âme tiède ne travaille peut-être pas, le saint jour du dimanche, à des ouvrages qui paraissent défendus aux personnes qui ont un peu de religion; mais faire quelques points d'aiguille, arranger quelque chose dans le ménage, envoyer ses bergers au champ, durant les offices, sous prétexte qu'il n'ont pas bien de quoi donner à leurs bêtes, ils ne s'en font pas de scrupule, et ainsi aiment mieux laisser périr leur âme et celles de leurs ouvriers que laisser périr leurs bêtes. Un homme arrangera ses outils, ses charrettes pour le lendemain ; il ira visiter ses terres, il bouchera un trou, il coupera quelques cordes, il apportera des seillons et les arrangera. Qu'en pensez-

1. *Esprit du Curé d'Ars, catéchisme sur la confession*

vous, mes frères ? n'est-ce pas, hélas ! la vérité toute pure[1] ? »

C'était là, en effet, la vérité, saisie sur le vif pendant des promenades à travers les fermes et transportée « toute pure » dans le discours par un homme qui, étant du peuple, savait que pour retenir l'attention du peuple rien ne vaut la peinture précise de la vie.

Son action était plus vivante encore que sa parole. Ceux qui l'ont entendu seulement à la veille de sa mort, quand il n'avait plus de dents et qu'il parlait assis sur une chaise appuyée au maître-autel, ne savent pas ce qu'elle fut pendant quinze ou vingt ans à l'époque de sa pleine maturité. Alors il montait toujours en chaire, et tout parlait en lui. Sa main frappait les rebords de la chaire, son corps se soulevait comme si la terre lui eût brûlé les pieds, sa diction se précipitait comme s'il eût été incapable de contenir les vérités dont il était plein ; ses yeux étaient constamment baignés de larmes. A certains moments, ses bras retombaient le long de son corps, sa gorge s'étranglait, sa poitrine s'oppressait : le zèle l'exténuait. Mais cette impuissance de dire autant qu'il sentait achevait sa victoire.

Sur quoi parlait-il ? Sur tous les sujets dont l'ensemble forme la doctrine chrétienne. Mais ce qui caractérisait sa prédication, c'était que dans tous les sujets, si particuliers fussent-ils, il savait toujours remonter d'un coup d'aile jusqu'aux vérités fondamentales et remettre l'auditeur en face de ses fins dernières. C'était aussi qu'il revenait sans cesse à la

1. *Sermon pour le* XVIIIe *dimanche après la Pentecôte, sur la Tiédeur.*

nécessité d'aimer Dieu, aux forces invincibles qu'on puise dans cet amour, aussi naturel à l'homme que le chant à l'oiseau, aux joies ineffables qu'on y goûte, à la douleur inouïe pour les damnés d'en être privés. Plus il avança en âge et plus son enseignement se résuma à répéter et à commenter ces mots : « Mes enfants, aimez bien le bon Dieu.... Il est si bon !... Aimez-le bien. » Une personne lui disant un jour le plaisir qu'elle avait eu à l'entendre parler sur ce sujet, il répondit naïvement : « C'est que l'amour de Dieu, c'est là ma partie. »

Telle fut cette prédication vraiment évangélique, la plus efficace qu'ait entendue la chaire chrétienne au XIXe siècle et à laquelle Lacordaire lui-même vint un jour rendre hommage. Ce fut le 3 mai 1845 que les deux orateurs se rencontrèrent. Le lendemain ils prêchèrent l'un devant l'autre. Le matin, à la messe, le curé de campagne s'excusa de parler devant le conférencier de Notre-Dame ; mais il parla du Saint-Esprit, et il expliqua que l'éloquence des prédicateurs visibles importe peu si les auditeurs savent écouter la voix du prédicateur invisible parlant dans les cœurs. Ce fut dit avec tant d'autorité et d'onction que personne, et Lacordaire moins qu'un autre, ne songea à juger l'éloquence du Curé d'Ars : chacun s'examinait et se demandait s'il avait toujours écouté avec les dispositions convenables la parole de Dieu. Le soir, aux vêpres, l'illustre orateur s'excusa d'être obligé de parler en un lieu où il était venu seulement demander des conseils. Ce fut dit avec une modestie parfaite et une entière simplicité. Les habitants d'Ars se sentirent très fiers que leur curé reçût d'une telle bouche une telle louange. Lui-même ne comprit qu'une chose : c'est que le plus admiré des prédica-

teurs de son temps avait fait en venant à Ars un grand acte de foi, un grand acte d'humilité, et il s'en réjouit sans en concevoir aucun orgueil.

Après cette visite mémorable les pèlerins écoutèrent avec une déférence nouvelle une parole à laquelle ils savaient que Lacordaire avait prêté une attention recueillie et les instructions de onze heures furent plus suivies, plus fécondes que jamais.

Chaque jour, entre onze heures et demie et midi, pendant que M. Vianney descendait de sa chaire, tout l'auditoire se précipitait hors de l'église et s'entassait dans l'espace qu'il devait traverser pour se rendre à la cure ou à la *Providence*. La même affluence l'attendait à son retour. Le Curé d'Ars n'aimait point ces marques publiques de vénération et il essaya d'abord de s'y dérober. Mais il se résigna vite à les subir, ayant compris que pendant ce court voyage il aurait le temps de distribuer bien des conseils et bien des consolations.

A peine apparaissait-il, qu'un immense cri retentissait : « Le voilà ! » Sur son passage, tous les fronts se tendaient pour être bénis, beaucoup de mains cherchaient à prendre la sienne. Des infirmes lui montraient leurs membres perclus, des malheureux lui criaient leurs misères, des âmes pénitentes ne rougissaient pas de s'accuser tout haut de lâcheté. Tout le monde l'appelait : « Mon père ! »

Et les questions l'assaillaient, souvent naïves dans les termes, mais en général graves par leur objet ; car, il s'agissait de la conversion d'un mari, de la persévérance d'un fils, de la guérison d'une fille. Quelques-unes étaient cependant dictées par des soucis bien matériels. Il se rencontrait même à certains

jours des impertinents ou des sots qui osaient consulter sur d'ineptes frivolités cet homme tout occupé des choses éternelles.

Il allait lentement, d'une personne à l'autre, admirable de patience et de présence d'esprit. Les importuns étaient éconduits d'un mot froid, parfois d'un mot ironique : « Mon père, mon père, laissez-moi vous dire seulement un mot. — Ma fille, vous venez de m'en dire près de vingt. » Les étourdies, qui ne sollicitaient une direction que pour s'épargner la peine de réfléchir, étaient renvoyées, comme elle le méritaient, à leur catéchisme : « Mon père, quelle est ma vocation? — Ma fille, votre vocation est d'aller au ciel. » Toutes les inquiétudes sérieuses, toutes les douleurs sincères étaient, au contraire, accueillies avec une suave douceur. Toutes les âmes vraiment tourmentées recevaient des conseils appropriés à leur état, et celles qui avaient besoin d'un plus long entretien en obtenaient la promesse. Les cœurs purs étaient devinés au premier coup d'œil et priés affectueusement de ne pas prendre une parcelle de son temps à un confesseur qui n'avait pas trop de ses seize à dix-huit heures d'audience pour pourvoir au plus pressé : Ainsi cette Fille de Charité qu'une de nos parentes les plus chères vit bénir à ses côtés, puis congédier d'un mot paternel : « Allez vous-en, ma petite, vous n'avez pas besoin de moi. »

Beaucoup de pèlerins n'ont pas approché M. Vianney et il ne leur a pas adressé la parole en particulier ailleurs que sur la place du village pendant quelques secondes. Cependant ils ont emporté de leur voyage des impressions qui ont embaumé et édifié tout le reste de leur vie. Pour être fortifiés

dans la foi ou engagés dans les voies de la perfection, il leur a suffi de sentir un instant les mains du saint prêtre posées sur leur front, d'assister au spectacle inoubliable de son passage triomphal à travers la foule, de voir son confessionnal assiégé par une armée de gens de toute condition, de l'entendre réciter la prière du soir avec la ferveur d'un ange et prêcher la parole de Dieu à la manière des Apôtres. Sur ceux qui purent s'agenouiller à ses pieds et lui découvrir le fond de leur cœur, son action fut bien autrement profonde. Mais aussi, c'était pour ceux-là — pécheurs endurcis, consciences tourmentées, âmes incertaines de leur voie — qu'il avait été spécialement suscité.

CHAPITRE VII

LE PÈLERINAGE : LES CONVERSIONS

« Prions pour la conversion des pécheurs, aimait à dire le Curé d'Ars : c'est la plus belle et la plus utile des prières. Car les justes sont sur le chemin du ciel, les âmes du purgatoire sont sûres d'y entrer... Mais les pauvres pécheurs, les pauvres pécheurs !.. Que d'âmes nous pouvons convertir par nos prières !.. Toutes les dévotions sont bonnes, mais il n'y en a pas de meilleures que celle-là. »

Lui-même priait sans cesse, il faisait prier sans cesse autour de lui pour la conversion des pécheurs : et c'est ce qui en poussa des milliers à ses genoux.

Cherchant à expliquer l'origine du pèlerinage, Catherine Lassagne écrit dans ses notes : « Mais ce qui a le plus augmenté l'affluence des visiteurs, c'est M. le Curé par ses prières pour la conversion des pécheurs. La grâce qu'il obtenait était si forte qu'elle allait les chercher sans leur laisser un instant de repos. »

On ne saurait résumer en termes plus heureux que l'a fait cette simple fille la vie apostolique du Curé d'Ars : il fut si zélé pour le salut des âmes, qu'afin qu'aucun de ses moments ne fût perdu pour elles,

il n'eut point à aller chercher les pécheurs ; la grâce les lui envoya ; elle les lui envoya, sans leur laisser à eux, sans lui laisser à lui-même un instant de repos. L'histoire des saints ne nous offre pas un seul autre exemple d'un apostolat qui se soit exercé dans des conditions semblables.

Pendant plus de trente ans le Curé d'Ars travailla ainsi à la conversion des pécheurs, et il y aurait travaillé volontiers plus longtemps encore.

« Monsieur le curé, lui disait un jour l'abbé Toccanier, si le bon Dieu vous proposait ou de monter au ciel à l'instant même, ou de rester sur la terre pour travailler à la conversion des pécheurs, que feriez-vous ?

— Je crois que je resterais.

— Est-ce possible ? Les saints sont si heureux dans le ciel ! Plus de tentations ! Plus de misères !

— C'est vrai ; mais les saints sont des rentiers. Ils ne peuvent plus comme nous glorifier Dieu par le travail, la souffrance et le sacrifice pour le salut des âmes.

— Resteriez-vous sur la terre jusqu'à la fin du monde ?

— Tout de même. »

Il ne conçut jamais aucun orgueil de la mission sublime que son zèle lui avait méritée. Son humilité, ce qui paraît incroyable et ce qui pourtant est vrai, en fut même centuplée ; car, il se persuada que Dieu, qui se vante d'accomplir ses œuvres avec de faibles outils, ne l'avait choisi que faute d'en trouver un pire. « Le bon Dieu qui n'a besoin de personne, disait-il un jour, se sert de moi pour ce grand ouvrage, quoique je ne sois qu'un prêtre ignorant. S'il avait eu sous la main un instrument plus misérable,

il l'aurait pris, et il aurait fait par lui cent fois plus de bien. »

Il disait le même jour : « On ne saura jamais en ce monde combien de pécheurs ont rencontré leur salut à Ars. »

On ne saurait faire, en effet, un compte même approximatif des conversions qui se sont accomplies par le ministère du Curé d'Ars. On ne peut qu'essayer de faire comprendre comment les pécheurs lui étaient en général amenés et comment il les accueillait.

Beaucoup tombaient à ses pieds tout préparés à la conquête qu'il devait faire de leur âme. Depuis un temps plus ou moins long ils vivaient mal ; mais un jour ils avaient entendu la voix du remords, et ils étaient partis pour ce petit village des Dombes où ils avaient ouï dire qu'ils trouveraient un prêtre très doux, devant qui on n'avait aucune peine à s'agenouiller.

Ainsi fit ce charretier qui aux premiers temps du pèlerinage arriva en pleine nuit sur la place d'Ars avec sa voiture et alla frapper vigoureusement à la porte de M. le Curé en lui criant de descendre. Celui-ci, étonné, ne répondit point tout d'abord. Mais sur une nouvelle sommation il ouvrit sa porte et se trouva en face d'un grand gaillard qui lui dit : « Venez à l'église. C'est une affaire entendue. Je veux me confesser, et tout de suite. — Venez, mon ami, » répondit M. Vianney. Il confessa l'homme, l'embrassa et, le voyant très enrhumé, lui donna des bas et des chaussons.

Avec ces âmes qui venaient spontanément à lui la tâche de l'apôtre était facile. Un mot murmuré à l'oreille, un bras jeté affectueusement autour du cou c'en était assez pour faire jaillir les aveux sur les

lèvres et susciter le repentir dans le cœur. Bientôt le pénitent se relevait le front lumineux et parfois il témoignait sa joie par les transports les plus naïfs. Le Curé d'Ars aimait à citer ce mot qu'un brave homme, nouvellement converti, lui disait un jour : « Mon père, mon père, que je suis heureux! Je ne voudrais pas pour mille francs ne m'être pas confessé. Jusqu'à présent j'avais un vide ici — il montrait son cœur, — vous avez rempli ce vide ; je ne le sens plus ; il ne manque rien ; tout est plein. »

Si parfois le repentir était un peu lent à naître, le Bienheureux avait des mots auxquels on ne résistait point. Un jour, un de ces pécheurs à demi-contrits s'étonnait de voir le confesseur pleurer abondamment. « Et pourquoi donc pleurez-vous ainsi, mon père ? — Ah ! mon ami, je pleure de ce que vous ne pleurez point. » Ce mot fondit toutes les glaces et le pénitent sentit de grosses larmes couler de ses yeux.

Avec un grand nombre de pécheurs l'œuvre de la grâce fut plus laborieuse. Ceux-là n'étaient pas venus à Ars pour s'y confesser. Quelques-uns avaient cédé aux instances d'une femme ou d'une fille : depuis longtemps elle priait en secret pour la conversion du mauvais chrétien ; un jour elle lui avait demandé de l'accompagner à Ars, espérant qu'il en reviendrait peut-être réconcilié avec Dieu, et par complaisance il avait consenti à être du voyage. La plupart avaient été poussés par la curiosité de voir un homme auquel on attribuait des miracles, et chez beaucoup cette curiosité n'avait rien eu de sympathique. Parfois, elle avait même été foncièrement hostile : les uns s'étaient vantés de saisir le thaumaturge en flagrant délit de supercherie ; les autres, sans douter

de sa bonne foi, s'étaient flattés de reconnaître par un exemple vivant que la crédulité des simples était le seul fondement de la religion. Mais ils furent pris, eux qui croyaient prendre : car leur curiosité fut l'appât par lequel la grâce les attira dans le filet du grand pêcheur d'hommes.

Quand ces esprits forts avaient pénétré dans la petite église d'Ars, ils étaient en général bien vite convaincus qu'il ne s'y jouait aucune comédie. Quand ils avaient vu l'abbé Vianney, ils perdaient toute envie de le comparer à un charlatan. Et alors beaucoup commençaient à se sentir très intéressés par ce qui se passait là. Ils voulaient voir les choses de plus près ; ils interrogeaient celui-ci et celui-là ; ils assistaient à la messe, à l'instruction de onze heures, à la prière du soir ; ils essayaient d'aborder M. le Curé sur la place du village. Venus pour quelques heures, ils restaient plusieurs jours et ils finissaient par prendre rang parmi ceux qui attendaient leur tour de se confesser : ils n'avaient pas respiré en vain l'atmosphère religieuse où l'on était plongé à Ars.

Pour d'autres, et qui furent nombreux, il fallut un appel plus direct de la grâce.

Si M. Vianney ne fut jamais un semeur d'idées, il devint vite un psychologue très pénétrant. Sa jeunesse passée tout entière, non au collège, mais au village, et employée à vivre, non à étudier, la théologie toute pratique qu'il avait faite avec M. Balley avaient déjà affiné chez lui l'esprit d'observation, qu'il avait d'ailleurs naturellement fort délié. Quand il eut commencé à entendre une centaine de confessions par jour, les faiblesses du pauvre cœur humain n'eurent plus pour lui aucun secret. Au premier mot il comprenait tout si bien, il pressentait si aisément

ce qu'on allait dire que la confession se faisait souvent pour ainsi dire toute seule. Mais, comme complément à ces dons naturels, qui ne lui suffisaient pas toujours, s'ils lui suffisaient dans bien des cas, et pour qu'aucune excuse ne fût laissée aux pécheurs qui viendraient à Ars et ne se convertiraient pas, il reçut, comme saint Vincent Ferrier, le don de lire ouvertement dans les consciences. Presque chaque jour, on le voyait sortir tout à coup de la sacristie ou du confessionnal et faire signe de la main à une personne qui venait d'entrer dans l'église : c'était toujours quelqu'un qui ne pouvait attendre ou qui était particulièrement digne de compassion. Un grand nombre de pénitents ont reconnu qu'il leur avait rappelé de lui-même des fautes qu'ils avaient oubliées ou dont ils avaient honte. A quelques-uns il faisait toute leur confession. Quand on lui disait : « je ne me suis pas confessé depuis bien longtemps, depuis trente ans peut-être », il répondait souvent : « Mon ami, il y a exactement tant d'années, et c'était dans telle circonstance qui vous en fera souvenir. »

Ainsi armé de ce don extraordinaire, qui s'ajoutait à une profonde connaissance du cœur humain, il n'hésitait point à aborder les incertains et les récalcitrants Comme il devinait leur mauvaise volonté, tantôt il leur jetait au passage un regard qui les pénétrait jusqu'aux moelles, tantôt il allait les prendre par la main et les conduisait à son confessionnal. Là, s'ils résistaient encore, il leur faisait des révélations qui les subjuguaient.

Il serait très difficile de faire une histoire un peu complète de ces conversions qui renvoyèrent chez eux entièrement changés des hommes qu'une curiosité plus ou moins bienveillante avait conduits jus-

qu'à M. Vianney. Beaucoup sont repartis sans qu'on ait connu ni leur nom ni leur pays. Beaucoup, en sortant du confessionnal, ne racontaient rien, sauf qu'ils étaient convertis et que leur cœur débordait de joie. Mais d'autres ont été moins discrets et par les récits qu'ils ont faits dans leur reconnaissance on devine comment ceux qui se sont tus ont été ramenés à Dieu.

Entre bien des conversions qu'on pourrait conter, en voici quelques unes qui se sont recommandées à notre choix parce que la source d'où on tenait l'histoire paraissait mériter une confiance particulière.

En 1852, François Dorel, peintre-plâtrier à Villefranche-sur-Saône, avait trente-deux ans. Depuis longtemps il avait oublié le chemin de l'église. « Allons demain à Ars, lui dit un jour un de ses amis, nous verrons ce fameux curé qui confesse nuit et jour. — Est-ce que par hasard tu veux toi aussi te confesser? — Pourquoi pas? — A ton aise. Allons voir ce fameux curé et pendant que tu te confesseras, j'irai chasser. »

Le lendemain, François prend son fusil et son chien, beaucoup moins pour chasser que pour ne pas avoir l'air d'être un pèlerin, et les deux amis se mettent en route.

Ils arrivent à Ars au moment où M. Vianney traversait la place au milieu de la foule agenouillée. Ils s'approchent et regardent. Cependant le saint prêtre qui s'est avancé lentement se trouve en face du chasseur. Jetant un rapide coup d'œil sur le chien, qui était une bête magnifique, puis sur l'homme : « Monsieur, lui dit-il, il serait à souhaiter que votre âme fût aussi belle que votre chien. »

François Dorel rougit et baisse la tête. Un moment plus tard il se confessait en versant d'abondantes larmes. La même année, il partit pour la Trappe d'Aiguebelle, où il fit profession sous le nom de frère Arsène et où il est mort plein de mérites le 18 décembre 1888.

Ce fut aussi à la Trappe qu'Antoine Saubin alla expier les fautes de sa jeunesse, après s'être converti à Ars. Il était cordonnier à Lyon. Sa mère l'avait élevé très chrétiennement, mais il avait quinze ans quand elle mourut, et dès l'année suivante il abandonnait toute pratique religieuse.

La foi, cependant, n'était pas éteinte dans son cœur. Se souvenant de sa jeunesse religieuse, il songe à se convertir, n'en a pas le courage et finit, à vingt-sept ans, par chercher dans le spiritisme une satisfaction à la soif de surnaturel dont il est tourmenté. Ce qu'on lui fait voir le jette dans un grand trouble. Nuit et jour il est hanté de visions terrifiantes. Comme il parle alors d'aller à Ars, ses amis l'en détournent, alléguant la multitude des pèlerins : pourra-t-il seulement être reçu ? — On était en 1859, peu de mois avant la mort de M. Vianney et jamais il n'avait été plus difficile de l'aborder. — Saubin se décide pourtant à faire le voyage : « Si le Curé d'Ars, se dit-il, est un voyant, comme on le prétend, il devinera mes besoins et combien je suis pressé. » En effet, il est à peine arrivé que le Curé d'Ars qui était agenouillé dans la chapelle de sainte Philomène se retourne et lui fait signe qu'il va être à lui. Quelques minutes plus tard il le reçoit, entend l'histoire de sa vie, lui donne un rendez-vous pour le lendemain, lui promet, à ce second entretien, que les

visions qui le troublent disparaîtront ; puis il lui prescrit d'aller se confesser à Notre-Dame de Fourvières.

Le pèlerin suivit ce conseil, retrouva la paix de l'esprit et partit pour la Trappe de Notre-Dame des Neiges, dans le département de l'Ardèche.

Quand Mgr de Langalerie fonda la Trappe de Notre-Dame des Dombes, la petite colonie choisie pour aller prendre possession du domaine pestilentiel où elle devait être décimée par la fièvre paludéenne, mais qu'elle devait conquérir à la salubrité et à la culture, s'arrêta sur la tombe du Curé d'Ars. Antoine Saubin, devenu frère Joachim, était là. Il fit aux missionnaires d'Ars l'histoire de sa conversion et ajouta que plusieurs de ses camarades ayant fait, sur ses conseils, le voyage d'Ars s'y étaient convertis.

Antoine Saubin et François Dorel n'avaient pas fait d'études. L'homme dont il va s'agir était au contraire un homme instruit. Nous ne pouvons donner son nom.

C'était un voltairien, comme la génération de 1830 en a tant connus, de mœurs légères, d'esprit prompt, éludant les difficultés par des bons mots, aimant à soutenir que la religion était l'invention de la fourberie des prêtres. Il n'empêchait point sa femme d'aller à la messe, ni même de se confesser, sous prétexte qu'il fallait bien une religion pour les femmes et pour le peuple ; mais il ne lui épargnait aucune de ces plaisanteries faciles par lesquelles les esprits forts avaient coutume alors d'affirmer la supériorité de leur raison. Elle supportait sa mauvaise conduite avec patience et n'opposait à ses railleries qu'une douceur inaltérable.

Un jour, elle lui demanda de l'accompagner à Ars. Il accepta. Il était bien aise d'aller se divertir aux dépens de la sotte multitude qui se laissait prendre aux procédés d'un « vieux charlatan », c'était ainsi qu'il appelait M. Vianney.

Arrivé à Ars, il se rend dans la petite église : elle était comble. Aussitôt il se met à dévisager avec une dédaigneuse pitié ces hommes et ces femmes qui attendent leur tour d'entrer au confessionnal. « C'est toujours le *vile pecus* du poète, songe-t-il, toujours le peuple crédule et qui ne raisonne pas; il est à la merci du premier comédien venu. Ce prêtre est-il de bonne foi? Qui sait? A coup sûr, c'est un ignorant, un homme illettré, un simpliste. Que peut-il révéler à cette foule ébahie? » Pendant qu'il agite ce problème, M. Vianney sort de son confessionnal et d'un geste impérieux l'invite à le suivre à la sacristie. Étonné, embarrassé, l'incrédule suit le prêtre; mais, comme celui-ci lui fait signe de se mettre à genoux, il se récrie : il ne se confessera pas, il n'a pas la foi. « Mettez-vous à genoux », lui dit M. Vianney en le regardant dans les yeux. Sous ce regard de feu, le récalcitrant tombe à genoux. Aussitôt le saint curé, qui a lu au fond de sa conscience, lui fait le récit de ses fautes, lui en rappelle toutes les circonstances, lui précise les faits jusque dans les moindres détails, lui arrache enfin l'aveu que tout cela est bien vrai et qu'il a péché. Les lumières de la foi sont aussitôt rendues au pécheur qui vient de s'humilier. Il s'écrie au milieu des sanglots : « Mon Dieu, je crois, j'adore, j'aime, je vous demande pardon. »

En lui disant : « Allez et ne péchez plus », le confesseur ajouta : « Mon ami, tenez-vous prêt, le bon Dieu vous appellera prochainement à lui. »

Il se tint prêt et fit bien; car deux ans plus tard, en se promenant à Paris sur le quai de Bercy, il tomba foudroyé par une congestion cérébrale. Sa veuve craignait pour son salut; mais le Curé d'Ars la rassura : « Votre mari est sauvé, lui dit-il, mais il est nécessaire de beaucoup prier pour le salut de son âme. »

Cette âme s'était rendue à la première attaque. D'autres furent plus lentes à se soumettre.

Depuis deux ans, Mme N... priait et pleurait, sollicitant du ciel la conversion de son mari. Des affaires ayant appelé celui-ci à Lyon, sa femme l'y accompagna et, pour lui faire plaisir, en s'en retournant, il la conduisit à Ars.

Elle eut une entrevue avec M. Vianney et, de retour à l'hôtel, elle dit à son mari : « Mon ami, vous devriez aller voir M. le curé. C'est un homme extraordinaire, un saint du temps passé. Vous ne serez pas fâché de le connaître. » M. N... consentit volontiers à faire la connaissance d'un homme dont on parlait tant.

Introduit en sa présence, il le salua respectueusement et le complimenta sur sa réputation. M. Vianney rougit intimidé et parla de choses indifférentes. Mais quand son visiteur voulut prendre congé, il le retint d'un geste décidé : « Mon ami, vous partez déjà? Mais vous avez encore quelque chose à me dire. — Monsieur le curé, je vous demande pardon. Je n'ai plus rien à vous dire. Je ne suis venu ici que pour vous présenter mon respect. » Le Curé d'Ars arrêta sur lui ses yeux profonds : « Mettez-vous là », dit-il en montrant le confessionnal. — « Monsieur le curé, je ne suis pas venu pour me confesser. Je le

ferai peut-être un jour, mais je ne suis pas disposé pour le moment. » Et comme M. Vianney continuait à le regarder silencieusement, il reprit : « Monsieur le curé, je ne peux pas... je n'y ai pas songé.... Il faut que je réfléchisse. » Mais tout en disant « je ne peux pas », il tombait à genoux.

M. Vianney lui donna rendez-vous au lendemain pour achever sa confession. Mais au cours de cette deuxième séance, le pécheur se révolta contre la grâce. Il était depuis quelques minutes à peine auprès du confesseur quand sa femme, qui priait dans un coin de l'église, le vit sortir précipitamment de la sacristie. « Qu'avez-vous, demanda-t-elle ? Êtes-vous malade ? — Non, mais partons vite. »

Mme N... était consternée. Sur ses instances, son mari consentit toutefois à remettre le départ au lendemain et le lendemain il consentit à entendre la messe de M. Vianney. Ce fut alors qu'expira dans l'âme rebelle toute mauvaise volonté. De lui-même, M. N... se rendit à la sacristie et demanda à continuer sa confession, que quelques heures plus tôt il était décidé à n'achever jamais. Il demeura plusieurs jours à Ars. Sa femme, qui l'avait vu un jour avec angoisse quitter arrogamment l'église pour n'y plus rentrer, eut le bonheur de l'y voir installé pendant de longues heures un catéchisme à la main et rapprenant les vérités dont il avait perdu le souvenir depuis sa jeunesse.

Sylvain Dutheil opposa à la grâce une longue résistance, et cependant il était déjà entre les mains de la mort.

Né à Clermont-l'Hérault, il était parti tout jeune pour le régiment. Il y devint phtisique et rentra

dans sa famille, le corps en ruines, l'âme plus malade encore.

Un jour, en passant dans une rue de Montpellier, il aperçoit à la devanture d'un libraire une image du Curé d'Ars. Il s'arrête, regarde et se moque. Sa sœur qui l'accompagne lui dit qu'il a tort de rire : s'il avait confiance en ce saint homme, peut-être obtiendrait-il de lui sa guérison. Sur cette observation, Sylvain recommence de plus belle à plaisanter.

Mais le souvenir du Curé d'Ars ne le quitte pas. Pendant la nuit il revoit sa figure en rêve et le lendemain il demande à sa mère de le conduire à ce vieux curé, comme il l'appelle.

Le Curé d'Ars ne lui rendit pas la santé du corps, mais il entreprit de guérir son âme. Ce fut long, car le jeune homme ne voulait point entendre parler de confession. Et cependant sa maladie faisait des progrès terribles. Attristé, jamais découragé, M. Vianney allait le voir chaque jour à l'hôtel Pertinant. Enfin, il le réconcilia avec Dieu. Le 5 décembre 1855, le malade ayant reçu la communion sur les marches de l'autel fut porté à la sacristie près du poêle. « Que je suis heureux, s'écria-t-il alors! Je ne l'ai jamais été autant de ma vie. » Reconduit à l'hôtel, il dit à sa mère : « La joie de ma communion me fait oublier toutes mes souffrances. Je ne veux plus quitter ce saint homme. Je veux mourir ici. » Il fut exaucé, car il expira dans la nuit.

Le lendemain, le Curé d'Ars raconta lui-même dans son catéchisme la conversion et la mort de Sylvain Dutheil. Ce récit, qui fut extrêmement touchant, fut entendu par de nombreux témoins ; car ce jour-là était un dimanche et l'église était pleine de monde.

Le Curé d'Ars reparla plus tard de cette conver-

sion qui lui avait fait une très forte impression, soit par les efforts qu'elle lui avait coûtés — des mots qui lui échappèrent donnèrent à penser qu'il avait dû recevoir de Dieu, pour prix de cette victoire, de terribles peines intérieures — soit par l'originalité du moyen que la grâce avait employé : une mauvaise image rencontrée par le pécheur sur son chemin. « Dieu, qui se sert de tout, disait-il un jour en songeant à cette histoire, se sert aussi de mon *carnaval.* » C'est ainsi qu'il appelait son portrait.

Les conversions ne s'achevaient pas toujours à Ars. Parfois, c'était longtemps après qu'ils en étaient repartis que les pécheurs répondaient enfin à l'appel divin qui leur avait été adressé par la bouche de M. Vianney, et lui-même avait quitté Ars pour le ciel quand germa dans certaines âmes la bonne semence qu'il y avait jetée.

En 1858, Louise Gimet n'avait que vingt ans et déjà elle vivait mal, quand elle vint à Ars, comme tant d'autres y venaient, pour voir le curé qui faisait des miracles et des prophéties. Il la regarda tristement et lui dit : « Votre heure n'est pas encore venue.... Malheur à vous! Vous ferez beaucoup de mal, mais le bon Dieu, dans sa miséricorde, aura pitié de vous. Vous vous convertirez grâce à cette dévotion que vous conservez pour sa divine mère. »

Louise avait conservé, en effet, jusque-là quelque dévotion à la Vierge Marie et on citait d'elle un acte qui avait défrayé la chronique à Lyon. Un jour, dans une rue de la ville, un jeune homme proférait un grossier blasphème en parlant de la sainte Vierge. Aussitôt il avait reçu un vigoureux soufflet d'une jeune femme qui passait. C'était Louise Gimet.

La parole du Curé d'Ars ne lui fit pas d'abord beaucoup d'effet. Elle continua à Lyon, puis à Paris, la vie scandaleuse où elle était entrée et, du désordre tombant dans l'impiété, elle finit par concevoir une haine violente contre les prêtres. Quand la guerre civile eut éclaté, elle s'habilla en homme, prit un sabre, mit un képi à trois galons et une ceinture rouge, se fit appeler le capitaine Pigerre et commanda une compagnie. Grande, robuste, le regard dur, ayant vécu longtemps avec un officier supérieur, elle sut jouer parfaitement au soldat.

Cependant il lui tardait d'essayer sur des soutanes la justesse de son fusil. Elle rôdait sans cesse avec ses hommes autour des prisons, craignant que sa proie ne lui échappât. Mais sa haine fut servie à souhait. Le 24 mai, elle fut de ceux qui fusillèrent l'Archevêque. Comme il respirait encore après la troisième décharge, elle lui asséna des coups de crosse sur la tête. Le 26 mai, elle fusilla le père Olivaint. Celui-ci, reconnaissant une femme dans ce capitaine, lui avait dit avec calme : « Madame, ce costume ne vous sied point. » Cette furie reconnut plus tard qu'elle avait tiré sur treize prêtres.

Saisie les armes à la main, elle fut condamnée à mort. Mais la Supérieure de Saint-Lazare obtint un sursis qui lui sauva la vie.

Pendant que la prisonnière, livrée à ses réflexions dans sa petite cellule, repassait les aventures de sa vie, le mot du Curé d'Ars lui revint à la mémoire : « Le bon Dieu dans sa miséricorde aura pitié de vous », et la vertu de la parole tombée des lèvres d'un saint se mit à agir sourdement dans l'âme dévoyée.

Mais il était juste que l'honneur de sa conversion

revînt surtout à celle de ses victimes sur laquelle elle s'était le plus acharnée. Quand la Supérieure de Saint-Lazare, qui lui avait dit dès les premiers jours : « Je veux votre âme et je l'aurai », vit que la pécheresse commençait à se repentir, elle lui prêta les *Sermons* du père Olivaint. Louise reconnut que ce fut cette lecture qui eut la plus grande part dans son retour à Dieu.

Elle eut à soutenir contre elle-même, avant la conversion définitive, des luttes terribles; mais la transformation fut complète et pendant une vingtaine d'années, par sa douceur, par sa charité, par sa pénitence, elle expia sa vie passée.

Elle mourut à Montpellier à la Solitude de Nazareth. A son lit de mort, comme on lui demandait si elle avait peur du jugement de Dieu, elle répondit : « Je me suis jetée tout entière dans les bras de sa miséricorde, que puis-je avoir à redouter? »

Le Curé d'Ars n'avait pas été le seul instrument de son salut, il n'en avait pas été le principal, mais ce fut un mot de lui qui commença l'œuvre de la grâce.

Pour d'autres âmes, beaucoup moins éloignées de Dieu, il est vrai, il ne fut même pas nécessaire d'avoir entendu sa voix; il ne fallut pas autre chose que de voir le théâtre de son apostolat.

Le comte de Saint-C... vieillissait sans vouloir s'approcher des sacrements. Il n'était point incrédule; il entendait même la messe le dimanche; mais dès qu'on lui parlait de confession, il plissait le front et détournait la conversation. Sa femme, elle-même, malgré l'empire que lui donnaient sur lui en toute autre matière ses vertus et son affection, faisait en vain le siège de cette âme obstinée.

Un jour, à bout de ressources, elle le pria de l'accompagner dans un pèlerinage qu'elle voulait faire au tombeau du Curé d'Ars. Il accepta par complaisance.

Il entra dans la petite église, s'approcha du confessionnal où tant de personnes s'étaient agenouillées et, à ce souvenir, fut saisi d'un trouble qui le déconcerta. Il monta dans la chambre du saint curé : quand il fut dans cette pièce étroite qui avait assisté à de si héroïques mortifications, quand il vit ces humbles chaises et ce pauvre lit, il comprit tout à coup ce qu'il vaut la peine de faire pour gagner le ciel, et son émotion devint si vive qu'elle éclata à tous les yeux. Un missionnaire, qui était là, sentit que l'heure de la grâce était sonnée et prononça le mot de confession : le comte inclina la tête et ses lèvres dirent oui. Il se réconcilia avec Dieu et en manifesta publiquement une joie naïve.

Il avait raison d'être heureux, car, quelques mois plus tard, il tombait foudroyé par une congestion cérébrale dans sa propriété de Saint-Bonnet de Tussieux. Il perdit immédiatement connaissance, et plusieurs prêtres qui s'approchèrent de lui ne purent se faire entendre. On appela enfin le missionnaire qui l'avait confessé à Ars. Il accourut. A sa voix, le moribond s'éveilla, se confessa en toute lucidité, puis se rendormit pour toujours. Le Curé d'Ars avait voulu l'assister à sa dernière heure par le ministère d'un de ses successeurs, après l'avoir converti par le spectacle des lieux témoins de sa sainteté. Il n'était plus de ce monde ; mais la vertu merveilleuse de son zèle apostolique agissait encore. Comme le grand capitaine du moyen âge, ce conquérant des âmes remportait des victoires après sa mort.

CHAPITRE VIII

LE PÈLERINAGE : LES VOCATIONS ET LES ŒUVRES

« Il reçut de Dieu, dit le décret pontifical qui proclame l'héroïcité des vertus de notre Bienheureux, une assistance et une grâce toute spéciale pour attirer chaque jour à flots pressés les peuples au tribunal de la pénitence et pour ramener au bien les hommes perdus de vices. » Et le décret ajoute : « ce fut même son œuvre par excellence ».

La conversion des pécheurs fut, en effet, nous venons de le voir, l'œuvre par excellence du Curé d'Ars, mais elle ne fut pas son œuvre unique. Il avait acquis, par la pratique de la confession, une connaissance trop étendue du cœur humain et il avait obtenu de Dieu un don d'intuition trop extraordinaire pour que ces lumières ne fussent pas employées encore à d'autres fins. Aussi chaque jour, mêlées aux flots pressés des pécheurs, les voitures publiques versaient-elles sur la place d'Ars une foule de personnes qui venaient demander ses conseils : évêques, curés de paroisse, chefs de communauté, pères et mères de famille, jeunes gens et jeunes filles.

Il donnait ses avis très rapidement, n'oubliant pas que son temps appartenait surtout aux pécheurs. Plusieurs femmes ont raconté qu'après avoir expli-

qué leur affaire et obtenu sa réponse, donnée très cordialement, elles avaient demandé à se confesser. « Commencez », avait-il dit. Mais, pendant qu'elles récitaient leur *confiteor*, il avait fermé la grille et ouvert de l'autre côté. S'il ne refusait pas ses conseils aux âmes pieuses, il ne jugeait pas à propos d'entendre ensuite des confessions que tout autre prêtre pouvait aussi bien recevoir. Les pèlerines qui se voyaient congédier si brusquement en étaient tout interdites, et quelques-unes essayaient de protester. Mais les personnes qui faisaient la police de l'église, habituées aux manières de M. Vianney, leur expliquaient qu'il était inutile d'insister. Si elles s'obstinaient, on les prenait doucement par le bras et on les éloignait du confessionnal.

Les réponses du Curé d'Ars n'étaient pas toutes également lumineuses. Sa lucidité était proportionnée aux dispositions des personnes qui l'interrogeaient. Quand on mesurait sa confiance à celui qui était l'instrument de la grâce, la grâce lui mesurait ses inspirations. Quand on manquait avec lui de bonne foi, quand on ne cherchait, en le consultant, qu'une satisfaction d'amour-propre ou de curiosité, on obtenait une réponse vague, évasive, banale : il semblait devenu aveugle. Mais quand on venait à lui avec un cœur droit et des intentions pures, on en était presque toujours magnifiquement récompensé : il disait seulement quelques mots, et aussitôt les ténèbres qui s'étaient épaissies autour d'un problème étaient dissipées; on restait un instant avec lui, et on se sentait tout à coup tiré hors du dédale où l'on errait depuis bien longtemps; lorsqu'il avait prononcé : « Voilà où Dieu vous appelle, » ceux qui cherchaient leur voie à tâtons voyaient, dans une

radieuse clarté, toute leur destinée se dessiner devant eux.

Il réalisait pleinement les paroles de l'Ecclésiastique : « Le juste répandra comme la pluie les paroles de sa sagesse ; il invoquera le Seigneur dans la prière, et le Seigneur dirigera ses conseils. »

C'est ce qu'il reconnut lui-même un jour où un curé du diocèse d'Autun lui soumit un cas de restitution très compliqué. Ce prêtre avait réfléchi et consulté. Mais, comme ses doutes persistaient, il vint à Ars. Là, il obtint une solution si rapide et si décisive, qu'il ne put taire sa surprise : « Monsieur le curé, demanda-t-il, où donc avez-vous fait votre théologie ? » D'un geste qui était un conseil plutôt qu'une réponse, M. Vianney montra silencieusement son prie-Dieu.

On consultait le Curé d'Ars sur toutes sortes de choses, parfois même sur des intérêts purement matériels. Faut-il vendre mes terres ? Dois-je prendre un associé, conclure cette affaire, accepter cette situation ? Il n'était pas de jour où on ne lui posât quelque question de ce genre. Il écoutait charitablement, lui qui ne mangeait que des pommes de terre, ces hommes préoccupés de leur bien-être, et plus d'un emporta d'Ars une réponse qui le sauva de la ruine.

Mais, en général, ce n'était pas pour la possession des biens de ce monde qu'on s'adressait au Curé d'Ars. Lorsqu'on sollicitait ses lumières, il y allait presque toujours du salut ou de la sainteté d'une âme, d'une paroisse, d'une communauté, et, pour préciser, il s'agissait le plus souvent ou d'une vocation à décider, ou d'une œuvre à fonder.

On se tromperait étrangement si, en lisant ici le

mot de vocation, on s'imaginait que le Curé d'Ars poussait sans discrétion les jeunes gens au séminaire et les jeunes filles au cloître. Ses conseils étaient d'une admirable prudence. Nous en avons, dans sa prédication, plus d'un exemple. Ce prêtre, qui faisait pendant toute l'année un seul repas par jour, prêchait-il la mortification à outrance? Non, il disait aux laboureurs que leur devoir était de nourrir convenablement leur corps, qui fournissait un travail pénible. Bien qu'il aimât les œuvres de dévotion et les défendît énergiquement contre ceux qui voulaient toutes les sacrifier aux œuvres de charité, il n'en disait pas moins en chaire : « Il faut user de prudence dans toutes nos actions, chercher non point notre goût, mais ce qui plaît le plus au bon Dieu. Je suppose que vous ayez vingt sous que vous destinez pour faire dire une messe; vous voyez une pauvre famille qui est dans la misère, qui manque de pain : il vaut mieux donner votre argent à ces malheureux, parce que le saint sacrifice se célébrera toujours; le prêtre ne manquera pas de dire la sainte messe; tandis que ces pauvres gens peuvent mourir de faim.... Vous avez envie de prier le bon Dieu, de passer votre journée à l'église; mais vous songez qu'il serait bien utile de travailler pour quelques pauvres que vous connaissez, qui sont dans une grande nécessité; cela est bien plus agréable à Dieu que votre journée passée au pied des saints tabernacles[1] ».

Il avait, dans la direction, le même bon sens. Avec un discernement merveilleux des esprits, il conseillait à l'un le mariage, à l'autre la vie reli-

1. *Esprit du Curé d'Ars, catéchisme sur les vertus cardinales.*

gieuse, et, voyant plus clairement qu'elles-mêmes leur situation, il détourna bien des personnes de la voie où elles allaient s'engager à tort et où plusieurs s'étaient flattées qu'il les pousserait.

L'histoire de Mlle A. C... est significative.

Elle se sentait inclinée à la vie religieuse par un irrésistible attrait. Après avoir longtemps nourri son désir en secret, elle s'en ouvrit à ses parents et leur demanda l'autorisation de la laisser entrer chez les Visitandines. Ils lui opposèrent un refus formel. Son père, grand entrepreneur de maçonnerie dans une ville du Midi, lui représenta qu'il ne pouvait se passer de son concours. Qui est-ce qui tiendrait désormais les livres? Qui est-ce qui ferait les devis et dresserait les plans? Mlle C..., remarquablement intelligente, était, en effet, pour lui le plus utile des auxiliaires.

M. R. M... la demanda en mariage. Mais son père et sa mère la pressèrent en vain d'accepter cette union : elle s'y refusa obstinément. Ce fut alors entre elle et eux une longue lutte qui paraissait ne devoir jamais finir, quand un jour elle dit à son père que, si on lui permettait d'aller voir le Curé d'Ars, elle s'engageait à faire tout ce qu'il lui conseillerait. M. C... y consentit, et elle partit pour Ars. C'était en 1858.

Ayant reçu de M. Vianney l'accueil le plus affectueux, elle lui exposa de son mieux l'attrait qu'avait pour elle la vie religieuse et elle lui fit connaître la promesse qu'elle avait faite à son père. Le bon vieillard réfléchit un instant, puis, d'un ton très décidé : « Mon enfant, lui dit-il, il faut vous marier. — Mais, mon père, commença-t-elle interloquée. — Mariez-vous, continua M. Vianney sans la laisser achever

Donnez ainsi la paix à votre famille et montrez au monde la solidité de votre piété. »

Mlle A. C... avait donné sa parole de se soumettre à la décision du Curé d'Ars : elle la tint. Elle se rendit à Fourvières pour demander à Notre-Dame de bénir la vie où elle allait entrer, revint chez son père et épousa le jeune homme qu'il lui avait présenté.

Comme M. Vianney retint dans le monde des jeunes filles qui en voulaient sortir, il retint dans le clergé paroissial des prêtres qui se croyaient appelés à un autre apostolat. Un prêtre, qu'il dissuada de se faire dominicain, raconta ainsi à l'abbé Monnin l'entretien qu'il eut avec lui.

« Monsieur le curé, j'ai envie, en sortant d'ici, d'aller faire une retraite au noviciat de Flavigny.

— Oui, mon ami, vous ferez bien. Oh ! si je pouvais vous y suivre !

— Si le bon Dieu me disait d'y rester et de prendre l'habit de saint Dominique ?

— Non, mon ami ; c'est un désir étranger. Restez là où vous êtes.

— Pensez-vous que Notre-Seigneur ne me demandera pas compte d'un bon désir qui viendrait de lui et que j'aurai étouffé ?

— Non, dit résolument M. Vianney : vous êtes là où Dieu vous veut. En restant là, il y aura toujours plus de bien à faire que vous n'en ferez.

— Monsieur le curé, donnez-moi votre bénédiction, afin que je puisse toujours connaître et accomplir la volonté du Seigneur.

— Que cette bénédiction, mon ami, vous pousse *et vous retienne* ! »

L'avenir fit voir plus d'une fois combien on était

téméraire en ne suivant pas les conseils prudents de M. Vianney.

Voici l'histoire que le R. P. abbé du monastère d'Aiguebelle a contée à M. le curé d'Ars actuel dans une lettre datée du 21 mai 1901 et pleine de détails sur son saint prédécesseur. Je cite textuellement.

« N'allez pas à la Trappe », disait un jour M. Vianney à un jeune homme que nous nous abstiendrons de nommer. — « Mais, mon père, j'en ai conscience, tous mes attraits de grâce m'y portent; j'ai soif de mortifications et d'austérités. — Mon enfant, répète M. Vianney, n'y allez pas. »

« Le jeune homme s'en retourne, il prie, réfléchit encore. et, se persuadant qu'il voit plus clair que le serviteur de Dieu, vient quelque temps après à Aiguebelle. Il fut admis à commencer son noviciat. Toutes les pratiques de la règle lui étaient douces; il se montrait un modèle de régularité, d'obéissance, de piété, au point que Dom Gabriel et le R. P. Bruno, mort depuis au monastère de Dombes, n'hésitaient pas à dire : « Cette fois, M. Vianney s'est trompé. » Mais, peu de temps avant sa profession, notre novice quitta subitement le froc, à la grande surprise de tous les religieux, et, depuis, on n'en a plus entendu parler.

« Ainsi, conclut le R. P. abbé d'Aiguebelle, se vérifia de nouveau la sûreté de vue du vénérable Curé d'Ars. »

Le Curé d'Ars s'attachait donc à briser les élans inconsidérés et à dissiper les illusions des zèles indiscrets. Mais, en même temps qu'il retenait sur la rive ceux qui prenaient pour une vocation religieuse l'impatience de l'obscur devoir quotidien, il lançait hardiment à la pêche des âmes ceux en qui

il reconnaissait de vrais élus. Les uns entendaient de ses lèvres le premier appel de la grâce; d'autres en recevaient un surcroît de lumière ou de courage; d'autres voyaient tomber, en sa présence, les obstacles que leur famille avait mis à leur vocation; d'autres, déjà entrés en religion, mais traversant une crise de découragement, retrouvaient, à la chaleur de ses exhortations, toute la ferveur des premiers jours.

Le jeune Lasserre, élève de philosophie au petit séminaire du Rondeau (Grenoble), veut être missionnaire. « Entrez chez les Capucins, lui dit sans hésiter M. Vianney. — Êtes-vous sûr que c'est la volonté de Dieu? objecte le jeune homme, à qui l'on a déjà parlé des Capucins, mais qui garde contre eux de vieux préjugés. — Oui, je vous le certifie. » Lasserre entre au noviciat des Frères mineurs, est envoyé à la mission d'Aden, y devient évêque.

Nicolas Monnet, de Lyon, songe à la Trappe; mais les austérités de la règle l'inquiètent. « N'avez-vous pas une chair et des os comme ceux qui sont à la Trappe? » lui demande M. Vianney (septembre 1857). Il l'encourage si bien que toute appréhension s'évanouit, et Nicolas Monnet entre à la Trappe d'Aiguebelle sous le nom de frère Hildebrand.

Clémence Joly, devenue sœur Alexine, est attachée comme auxiliaire à l'école de Misérieux. Elle se décourage, doute de sa vocation, songe à quitter l'habit. Un jour où elle prie au fond de l'église d'Ars, M. Vianney va droit à elle; il la console et la réconforte pour toute sa vie.

Le jeune E. G..., du département de l'Ardèche, veut être jésuite; mais, son père ne pouvant accepter cette idée, il tient à lui prouver que s'il songe à

quitter le monde ce n'est pas par impuissance d'y faire bonne figure : il se présente donc à Saint-Cyr, y est reçu. Comme il parle alors de donner sa démission, son père lui demande un jour brusquement : « Feras-tu ce que te dira le Curé d'Ars? — Bien volontiers. — Alors je te conduirai chez lui? — Quand vous voudrez. » Le père et le fils vont à Ars à la fin de septembre 1856. Ils assistent au catéchisme. M. Vianney commence à parler sur les devoirs des domestiques envers leurs maîtres; mais bientôt, sans aucune transition, il abandonne son sujet pour conter la vocation de saint Bernard, la vocation de saint Louis de Gonzague, la vocation de Mme Louise de France. « Nous n'avons pas besoin d'aller le voir, dit en sortant M. G..., je sais bien ce qu'il me dira. » Ils y vont cependant : le fils est encouragé, le père si bien consolé qu'il accepte généreusement la vocation qui l'affligeait.

Félix Brise, de Coublane (Saône-et-Loire), vient à Ars le 8 septembre 1854 célébrer la fête de la Nativité de la Vierge. Pendant que M. Vianney traverse la foule, immense ce jour-là, qui l'assiège, il aperçoit le jeune homme et va droit à lui. Félix lui révèle aussitôt qu'il se croit appelé à la Trappe. « Oui, mon enfant, lui répond le saint curé, oui, allez et le bon Dieu vous bénira. » Mais de retour chez lui le pèlerin sent fondre son courage. Il attend un an, revient à Ars, attend un an encore et, croyant faire assez s'il prend un habit religieux, quel que soit cet habit, il entre à la fin de 1856 chez les Petits Frères de Marie. Il n'y trouve point le bonheur : il y demeure pendant six ans, mécontent, inquiet, sans vouloir comprendre qu'on ne peut être heureux qu'autant qu'on répond à sa vocation. Il le reconnaît

quand il s'est enfin soumis à la règle dont les sévérités l'effrayaient, mais étaient faites pour lui, comme l'avait si bien vu M. Vianney. En 1863 il entre à la Trappe des Dombes, dont il est le premier postulant : par reconnaissance pour le Curé d'Ars qui l'a poussé dans sa véritable voie et aux prières duquel les fondateurs du monastère ont confié leur maison, il prend le nom de frère Philomène.

Si ces histoires ainsi réduites, faute d'espace pour les développer, à un sec résumé ne perdaient pas presque tout leur intérêt, j'ajouterais d'autres noms à cette courte liste. La liste, fût-elle très longue, ne donnerait, d'ailleurs, qu'une faible idée du nombre des vocations que le Curé d'Ars a éveillées ou consolidées. Je ne sais si l'on pourrait citer en France un grand séminaire ou un institut à qui il n'ait envoyé des recrues. Beaucoup de fondateurs d'ordres n'ont pas donné à l'Eglise autant de ministres et autant de servantes que ce petit curé de campagne.

Et combien d'œuvres ne lui a-t-il pas données ! Combien de projets charitables ont été conçus sous son inspiration ! Combien, nés loin de lui, ont reçu près de lui les encouragements et les conseils qui les ont fécondés ! Sa parole était toute-puissante pour aplanir les difficultés et multiplier les ressources. A son appel, les salles d'asile s'ouvraient, les hospices surgissaient de terre. Il a couvert d'orphelinats la région lyonnaise. Il a même suscité des livres et précisé des rêves artistiques. Car le talent venait parfois, comme la charité le faisait tous les jours, lui soumettre ses conceptions. Ernest Hello, écrivain de race, le consulta sur les premiers écrits qu'il entreprit pour la défense de la foi, et bien avant que les Lyonnais eussent fait vœu, à l'heure du péril

national, de remplacer par une maison plus digne d'elle la trop modeste chapelle de leur Gardienne, l'architecte Bossan lui exposa un jour le plan de la belle église dont il avait rêvé de couronner l'antique colline de Fourvières : il reçut la promesse que son rêve se réaliserait et obtint pour ses plans une approbation enthousiaste[1].

Les œuvres fondées avec le concours du Curé d'Ars ont eu la solidité des vocations qu'il a bénies, ayant été mises, comme elles, à l'épreuve d'un parfait bon sens. Dans les innombrables projets dont on le faisait juge, il percevait aussitôt, en effet, le mauvais et le bon. Rejetant ce qui était futile ou téméraire, amendant ce qui était maladroit, ajournant ce qui avait besoin de mûrir, il approuvait sans réserves les fondations conçues par un zèle éclairé, mettait les fondateurs en garde contre les déceptions inséparables des débuts, les faisait espérer contre toute espérance.

Une de ces œuvres doit avoir ici son histoire, parce qu'il en a été vraiment le père. C'est une des plus populaires que le siècle dernier nous ait léguées : la société des Dames Auxiliatrices du Purgatoire, garde-malades des pauvres.

Eugénie Smet, née le 25 mars 1825, habitait avec sa famille Loos près de Lille. Depuis son enfance elle montrait une compassion profonde pour les âmes du purgatoire et une confiance filiale envers la Providence.

Le 2 novembre 1853, jour des Morts, elle fut après la communion subitement frappée de cette pensée : il y a des communautés pour tous les besoins de

1. Dans la nouvelle basilique de Fourvières, l'image du Curé d'Ars figure, comme il était juste, sur le vitrail des confesseurs.

l'Église militante, il n'y en a aucune qui soit entièrement consacrée à l'Église souffrante par la pratique des œuvres de zèle et de charité. Aussitôt il lui sembla qu'elle était appelée à combler ce vide.

Mais son projet ne rencontra pas tout d'abord beaucoup d'encouragements. Le curé de Loos, qui avait toute sa confiance, y fit une opposition formelle. Selon lui, le succès des œuvres auxquelles elle se consacrait dans le monde prouvait que Dieu ne lui demandait pas autre chose. Mgr Chalandon, évêque de Belley, qu'elle avait connu pendant une retraite faite au Sacré-Cœur de Lille, fut du même avis. Il lui écrivait : « Votre idée d'un ordre qui aurait pour but le rachat des âmes du purgatoire, comme l'ordre de la Merci avait pour but le rachat des captifs, a quelque chose de neuf et qui plaît à la piété. La réalisation de ce projet serait une grande affaire, à moins que Dieu ne versât sur votre chère âme des flots de sa lumière. M. le curé de Loos a, je crois, bien raison de vous engager à n'être la fondatrice de ce nouvel ordre que lorsqu'il n'y aura plus de bien à faire autour de vous. »

Les lumières surnaturelles appelées par l'évêque de Belley ne furent versées sur Mlle Smet qu'après deux ans d'attente, mais elles furent versées « à flots », comme il le demandait : elles vinrent jusqu'à Loos d'une petite paroisse qu'il connaissait bien puisqu'elle était devenue la plus fameuse de son diocèse.

En juillet 1855, Mlle Smet eut tout à coup l'inspiration d'avoir recours au Curé d'Ars, dont elle avait entendu parler pour la première fois quelques semaines auparavant. Elle se demandait comment elle entrerait en rapport avec lui, quand une de ses amies, Mlle Henriette W..., vint lui annoncer qu'elle

partait pour Ars en pèlerinage avec son père. Mlle Smet lui expliqua son projet et la pria de solliciter du Curé d'Ars une réponse précise à cette question : devait-elle, malgré les obstacles qui semblaient s'y opposer, entreprendre la fondation d'une communauté consacrée aux âmes du purgatoire? La réponse arriva bientôt. Elle était brève, mais nettement favorable. M. Vianney avait dit : « Elle établira un ordre pour les âmes du purgatoire quand elle voudra. »

Mlle Smet fit connaître cette réponse à Mgr Chalandon. « Mon enfant, répondit-il, M. le curé d'Ars est un saint dans les prières duquel j'ai toute confiance.... Si vous désirez obtenir de lui plus de lumières, vous pouvez écrire à M. Toccanier, vicaire d'Ars, de ma part et le prier de vous répondre. »

A la fin d'octobre, Mlle Smet supplia M. Vianney, par l'intermédiaire de M. Toccanier, de méditer son projet le jour des Morts. Le 11 novembre, le vicaire d'Ars répondait : « J'ai exposé vos demandes à mon saint curé.... Vous pouvez être sûre de deux choses : c'est qu'il approuve votre vocation à la vie religieuse et la fondation de ce nouvel ordre, qui, selon lui, prendra dans l'Église une rapide extension. »

Mlle Smet n'eut plus de doutes : elle se sentit toute possédée de la joie que donne la certitude longtemps cherchée. Mais bientôt l'effroi de l'inconnu et l'idée de quitter sa mère la torturèrent. Elle eut encore recours au Curé d'Ars et reçut de M. Toccanier cette réponse : « Je me suis permis de lui objecter les difficultés que vous trouvez dans une séparation si pénible pour votre cœur et surtout pour votre famille. A mon grand étonnement, lui qui d'ordinaire conseille aux jeunes personnes de ne pas

contrarier leurs parents, mais d'attendre avec patience leur consentement, n'a pas hésité un instant pour vous. Il dit que les larmes que la tendresse naturelle fera verser seront bientôt taries. Il vous encourage à exécuter votre résolution en disant à Dieu : « Voici votre servante; faites de moi tout ce « qu'il vous plaira.... » Il prie pour vous; je m'unirai à lui pour demander que dans cette lutte terrible entre la nature et la grâce qui existe dans votre cœur, la grâce soit toujours victorieuse. »

Quand cette lettre parvint à Loos, Mme Smet avait déjà donné son consentement. Le Curé d'Ars en fut aussitôt informé. « Dieu agit fortement et suavement, fit-il répondre sans retard : il fait bon compter sur lui. »

Le 19 janvier 1856, Mlle Smet était à Paris. Le 22, Mgr Sibour approuvait le nouvel institut. Mais les épreuves se multiplièrent sous les pas de la fondatrice : l'argent manquait, les recrues ne venaient point, une maladie atrocement douloureuse se déclarait. Ce fut à Ars que l'on cria merci et d'Ars on reçut l'énergique cordial réservé aux âmes fortes. « M. le curé, écrit l'abbé Toccanier, dit que vos croix sont des fleurs qui donneront bientôt des fruits. » Et dans une autre lettre : « M. le curé dit que le bon Dieu veut vos souffrances pour que vous attiriez par elles des grâces abondantes sur vous et sur votre œuvre. » En même temps, le Curé d'Ars envoyait ce conseil, où l'on reconnaît sa prudence habituelle : « Quant au noviciat, peu de sujets pour commencer, mais d'un bon choix, de la bonne graine. »

Le 1er juillet, Mlle Smet quitta l'asile provisoire qui avait abrité jusque-là sa petite société et la

transporta rue de la Barouillère dans la maison qui devint le berceau du nouvel ordre. Il était décidé qu'on se consacrerait aux œuvres de charité. Mais lesquelles fallait-il choisir de préférence? Le surlendemain de leur installation, une personne inconnue vint demander aux nouvelles venues si l'une d'elles pourrait aller visiter une pauvre malade du quartier. La fondatrice, qui avait pris le nom de Mère Marie de la Providence, vit dans cette démarche la réponse de Dieu à la question qu'elle se posait : elle décida que les Auxiliatrices du Purgatoire seraient aussi les garde-malades des pauvres. Le Curé d'Ars consulté approuva de tout son cœur : « C'est Dieu qui vous a inspiré de travailler à la délivrance des âmes du purgatoire en prenant les œuvres de miséricorde comme moyens. Vous réalisez ainsi dans sa plénitude l'esprit de Notre-Seigneur en soulageant en même temps ses membres souffrants sur la terre et dans le purgatoire. »

L'œuvre de la visite des malades prit une rapide extension et transforma bientôt les Auxiliatrices en autant d'apôtres; car, presque partout où elles pénétraient, la foi entrait à leur suite, et la moralité avec la foi. Comme en pansant les plaies du corps, elles découvraient vite celles de l'âme, elles faisaient marier les parents, baptiser les enfants, faire la première communion aux adultes, confesser les mourants. Dans ce milieu populaire où l'on eût repoussé un autre genre de prédication, on ne résistait point à la prédication vivante qu'était leur dévouement.

Les épreuves, cependant, ne leur étaient pas épargnées, mais d'Ars leur venaient toujours les consolations. En janvier 1857, après la mort tragique

de Mgr Sibour qui leur enlevait un protecteur aimé et rendait leur avenir incertain, on leur écrivait : « Puisque vous êtes les enfants de la Providence, il faut que sa main apparaisse à tous les yeux.... Une maison qui s'élève sur la croix ne craint pas l'orage : c'est le fondement divin. » Et la même année pendant l'octave de Pâques, après une nouvelle épreuve : « La Providence montre, par toutes ces croix, que vous êtes son enfant privilégiée et qu'elle approuve votre œuvre. Il faut que les âmes du purgatoire puissent dire de leurs Auxiliatrices : Nous avons sur la terre des avocates qui savent prier, mais qui savent aussi compatir, parce qu'elles savent ce que c'est que de souffrir. »

Le 1er janvier 1859, l'abbé Toccanier visita la petite communauté. De retour à Ars, il écrivait à la Mère Marie de la Providence : « J'ai parlé au bon père d'Ars de sa famille spirituelle de Paris, j'en ai parlé en long et en large.... Que de grosses larmes d'un saint attendrissement il a versées en écoutant le récit des faits si touchants que vous m'avez racontés. Il est toujours dans l'admiration des voies ineffables de la Providence à l'égard de votre société.... Et comme je lui disais : « Monsieur le curé, il est possible que la mère de cette petite famille vienne vous voir. — Oh ! tant mieux ! j'aime bien mieux sa visite que celle d'une reine. Il fait bon voir de belles âmes. Et son œuvre est si évidemment l'œuvre du bon Dieu. »

La visite promise ne fut point faite ; car le 4 août de la même année, le Curé d'Ars fut enlevé à l'affection de ses filles spirituelles.

Nous n'avons pas à continuer l'histoire de la famille qu'il avait adoptée. Disons seulement qu'elle

a prospéré, comme il l'avait promis. La souplesse de sa règle lui permettant de greffer les œuvres sur les œuvres et de répondre aux besoins les plus divers, elle a fondé plusieurs maisons à Paris et s'est établie en diverses villes de France, en Belgique, en Italie, en Autriche, en Angleterre, aux Amériques. Mère Marie de la Providence, qui ne survécut que onze ans au Curé d'Ars, eut le temps d'envoyer une colonie à Nantes, une autre à Bruxelles, une autre en Chine dans la mission du Kiang-Nan.

Le souvenir de son père spirituel la soutint jusqu'à la fin dans les tortures de son atroce agonie. Le mal incurable dont elle était atteinte la cloua sur son lit au mois d'août 1870, et depuis lors elle sentit sa vie s'échapper goutte à goutte avec le sang qui jaillissait d'une horrible plaie. Le Père Olivaint, qui la dirigeait, continuait auprès d'elle les enseignements du Curé d'Ars sur le bon usage des souffrances et pour l'encourager, comme le Bienheureux l'avait fait si souvent pendant trois ans, à porter sa croix, il retrouvait avec la virilité de son esprit la familiarité de son langage : « Voyez-vous, lui disait-il, je n'admets pas que l'on meure en rechignant. »

Le 9 janvier, la fin semblant prochaine, Mère Marie de la Providence reçut les derniers sacrements. Le Père Olivaint les lui administra revêtu d'un surplis du Curé d'Ars, don de l'abbé Toccanier. Le sifflement des obus, qui depuis la veille tombaient sur Paris, couvrait par moments la voix du prêtre, et mieux qu'elle-même parlait de la mort à la mourante.

L'agonie se prolongea pendant un mois. L'esprit ne s'affaiblissait point; les souffrances non plus; mais le canon qui ne se taisait pas, en avertissant

l'Auxiliatrice du Purgatoire qu'un grand nombre d'âmes passaient dans l'éternité, lui prêchait éloquemment la nécessité d'offrir son supplice pour leur rédemption. Ses lèvres finirent par ne plus pouvoir articuler de prières. Comme sa sensibilité à la souffrance restait la même, quand elle n'en pouvait plus, elle prenait ce qu'elle appelait son chloroforme, le chapelet du Curé d'Ars, et sur chaque grain elle répétait : *Fiat Jesus*.

Le 7 février, jour de la fête de la Prière de Jésus-Christ au jardin de l'agonie, s'éteignit enfin cette belle vie, qui eût été moins pleine d'œuvres si le Curé d'Ars ne l'avait pas orientée au moment décisif. Elle a déjà eu ses historiens. Peut-être sera-t-elle contée un jour dans cette collection. Peut-être un jour les annales de la sainteté associeront-elles les noms de Jean-Marie Vianney et d'Eugénie Smet, comme elles associent ceux de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal, ceux de saint François d'Assise et de sainte Claire.

CHAPITRE IX

LE PÈLERINAGE : LES SIGNES DE LA MISSION DU BIENHEUREUX

Nous voyons dans l'Évangile que Jésus propose souvent la guérison du corps comme une image de la guérison de l'âme. Aussi n'est-il point étonnant que les saints suscités spécialement pour rendre aux pécheurs la vie de la grâce aient reçu, en général, comme signe de leur mission le pouvoir de rendre la santé aux malades. Le saint Curé d'Ars ne fut point privé de ce don extraordinaire.

Nous ne ferons point passer sous les yeux des lecteurs les malheureux dont il adoucit ou supprima les maux. Ce cortège ressemblerait à celui qu'on voit défiler dans la vie de tous les thaumaturges. Et puis, on nous demanderait des preuves, et ce n'est pas dans un ouvrage si court que nous pouvons citer ni discuter des témoignages. Nous nous contenterons de dire que des malades sont allés à Ars, et qu'étant revenus chez eux soulagés ou bien portants ils ont obtenu des certificats plus ou moins analogues à celui que délivra, le 9 janvier 1857, à Mlle M... le docteur Ollier, père du grand chirurgien : « Je commençais à désespérer de sa guérison et croyais à une affection incurable de la poitrine, lorsqu'après un

voyage j'ai vu Mlle M... parfaitement guérie. Je déclare ne pouvoir expliquer naturellement cette guérison. »

Ce qu'il y eut de plus intéressant, d'ailleurs, dans les guérisons dont Ars fut le témoin, ce fut l'humilité parfaite du Bienheureux.

Il adressait toujours les malades à sainte Philomène, leur prescrivant de lui faire une neuvaine, et, bien qu'il priât avec eux, les bénît, leur imposât parfois les mains, il renvoyait à la petite sainte tout l'honneur de la guérison. C'était à elle seule, après Dieu, qu'on devait de la reconnaissance. Il n'admettait pas qu'on lui reconnût à lui-même le don des miracles, et, de peur que la voix publique ne le lui attribuât malgré lui, il taisait de son mieux les grâces qu'obtenaient ses prières.

S'il avouait parfois que des guérisons surprenantes avaient eu lieu sous ses regards, c'était seulement quand il s'apercevait qu'on mettait en question le souverain pouvoir de Dieu. Un jour, en juillet 1842, un de ses confrères lui faisant part des discussions qu'avait provoquées le cas d'un malade : « Mon ami, répondit-il, laissons dire les gens du monde. Hélas! comment verraient-ils? Ils sont aveugles. Notre-Seigneur ferait aujourd'hui tous les miracles qu'il a faits en Judée qu'ils n'y croiraient pas. Celui à qui tout pouvoir a été donné n'a pas encore perdu sa puissance. Par exemple, la semaine dernière, un pauvre vigneron, de l'autre côté de l'eau[1], a apporté sur ses épaules un petit garçon de douze ans, estropié des deux jambes, qui n'avait jamais marché. Ce brave homme a fait une neuvaine à sainte Philomène

1. C'est-à-dire de l'autre rive de la Saône.

et son petit a été guéri le neuvième jour ; il s'en est allé galopant devant lui[1]. Autrefois Notre-Seigneur redressait les boiteux, guérissait les malades, ressuscitait les morts. Il y avait des gens qui étaient présents, qui voyaient des yeux ces prodiges et qui n'y croyaient pas. Mon ami, les hommes sont toujours et partout les mêmes. »

C'est ainsi que pour défendre, en quelque sorte, les droits de Dieu, le Bienheureux raconta parfois spontanément ce qui se passait d'extraordinaire à Ars. Mais, quand la toute-puissance divine n'était pas en cause, il essayait de faire le silence le plus complet sur les faveurs que les pèlerins recevaient par son intercession, très contrarié quand ils l'en remerciaient.

Il fut même, à la fin de sa vie, tellement gêné par les actions de grâce que lui valait l'efficacité de ses prières, qu'il conjura sainte Philomène de lui épargner ce supplice. Il fut exaucé. Les guérisons devinrent rares à Ars. On s'en étonna d'abord. Mais, quand on sut que des malades avaient retrouvé la santé une fois rentrés chez eux, on comprit que le Bienheureux avait demandé au ciel de ménager son humilité. L'abbé Toccanier voulut en avoir le cœur net. « Monsieur le curé, lui dit-il, savez-vous le bruit qui court contre vous? On dit que vous avez défendu à sainte Philomène de faire des miracles. —

1. Parmi les malades guéris par l'intercession du Curé d'Ars, de son vivant et après sa mort, on compte beaucoup d'enfants. Ce sont deux guérisons d'enfants que la Congrégation des Rites a examinées pour la béatification, et l'un de ces enfants, une petite fille, était hospitalisée dans un orphelinat. Il semble que le pouvoir de rendre la santé aux enfants malades ait été accordé au bienheureux Curé d'Ars en récompense de tout ce qu'il a fait pour l'enfance abandonnée.

C'est vrai, mon bon ami, répondit-il naïvement. Cela faisait trop parler, cela attirait trop de monde; je lui ai dit de convertir les âmes, mais pour les corps de les guérir plus loin. Elle m'a bien écouté : plusieurs personnes ont commencé des neuvaines ici; elles ont guéri chez elles. Ni vu, ni connu. »

Guérir les âmes, ce fut l'unique ambition du Curé d'Ars. La guérison des corps, à ses yeux, importait beaucoup moins, et dans sa mission elle ne fut qu'un accessoire et un signe. Nous laisserons donc les historiens qui disposeront de plus d'espace parler plus longuement des guérisons obtenues à Ars. Y insister davantage dans cet opuscule, ce serait donner à croire que notre Bienheureux fut suscité, comme d'autres saints le furent en effet, pour soulager les misères corporelles, et ce serait donner de son rôle la moins exacte des impressions.

Presque aussi nombreuses que les infirmes et les malades accouraient à Ars, dans l'espoir d'être guéries, les personnes que les épreuves de la vie avaient gravement blessées. Ayant ouï dire que M. Vianney avait un merveilleux pouvoir de consolation, elles lui confiaient leurs tristes secrets; elles lui racontaient leurs revers de fortune, leurs chagrins domestiques, leurs ambitions déçues, leurs rêves envolés; elles pleuraient devant lui sur leur vie brisée. Aux premiers mots de leur récit, elles le voyaient joindre les mains et lever au ciel des yeux humides et suppliants, pour les abaisser ensuite sur elles, pleins d'une sympathie qui déjà leur rendait l'espérance. Puis, elles entendaient un tendre et ferme langage, toujours admirablement approprié à leur état. Elles apprenaient, quand c'était le cas, à recon-

naître dans les défauts de leur caractère les véritables causes de leurs misères, et ayant découvert la racine du mal elles en comprenaient le remède. Elles étaient invitées à chercher dans la foi des sources inépuisables de consolation et elles repartaient réconfortées après s'être agenouillées avec lui.

Il n'accueillait froidement aucune disgrâce, mais il avait une compassion particulière pour deux sortes de malheureux. C'était d'abord pour ceux dont la mort de leurs proches avait bouleversé l'existence : orphelins que la disparition d'un père ou d'une mère laissait sans soutien, mères qui en perdant leurs enfants avaient perdu la force de vivre. C'était ensuite pour ceux qui, étant eux-mêmes bons chrétiens, avaient eu la tristesse de voir quelqu'un de leurs amis ou de leurs parents mourir à l'improviste sans confession ou dans toute autre circonstance qui pouvait faire craindre pour son salut. A ceux-là il suggérait des raisons nouvelles de supporter la vie. A ceux-ci il expliquait avec bonté, comme s'il n'eût pas redouté terriblement pour lui-même les jugements de Dieu, les abîmes infinis de la miséricorde céleste.

Parfois il donnait à ces derniers, après avoir prie, des réponses absolument précises qui prouvaient qu'il avait été averti par des signes mystérieux du sort des disparus : « Votre mari, disait-il, votre ami est sauvé ; mais prions beaucoup pour sa délivrance. »

Comme il recevait des lumières sur les choses de l'au delà, il en recevait sur l'avenir, et l'on peut dire que si de son vivant rien n'a fait plus parler, en sens divers, que ses démêlés avec le démon, rien, depuis sa mort, n'a fait plus de bruit que ses prédictions. Comme on ne prête qu'aux riches, on lui a même at-

tribue plus d'une prophétie qu'il n'a jamais faite. Aujourd'hui encore, il ne se passe pas dans la vie de l'Église en France un événement un peu notable sur lequel on ne veuille qu'il ait dit son mot d'avance et, sans comprendre que l'on compromet sa mémoire par ces imprudences, on colporte à la légère, comme étant de lui, des propos d'une authenticité fort contestable.

Ses prédictions intéressaient, en général, non pas la fortune publique, mais des existences particulières. Il annonça à diverses personnes leur fin prochaine, et c'étaient, presque toujours, ou des pécheurs nouvellement convertis qu'il était utile de prémunir contre les rechutes par l'idée de la mort imminente, ou des âmes religieuses dont l'attente des joies célestes devait redoubler le zèle. Il avertit d'autres personnes qu'un de leurs proches, leur père, leur mère, leur sœur, leur serait bientôt enlevé. Il conseilla à d'autres d'attendre, pour entrer en religion, une date déterminée, et à la date fixée par lui les obstacles qui s'opposaient à leur vocation se trouvèrent levés. Il prévit la création de tel ordre, la dispersion de telle société ainsi il détourna une jeune fille d'entrer dans un monastère qui selon lui devait être fermé dans un an, et un an plus tard, en effet, ce couvent était fermé par la tourmente de 1848. C'était donc surtout quand il s'agissait d'assurer le salut d'une âme ou de l'engager plus sûrement dans sa voie que les voiles de l'avenir se soulevaient plus ou moins pour le Curé d'Ars. La plupart de ses prédictions se rapportaient ainsi expressément à sa mission providentielle, c'est-à-dire à la conversion des pécheurs et à la direction des âmes.

Quand on sait qu'il entrevit parfois l'avenir, on ne

saurait s'étonner qu'il ait vu des objets matériels très éloignés de lui intéressant les personnes qui étaient en sa présence. La faculté de voir ainsi à longue distance est, en effet, beaucoup moins extraordinaire que le don de prophétie. Personne ne se refusera à reconnaître qu'on la rencontre dans des existences où l'on ne songera jamais à chercher du surnaturel. Elle est chez les saints un signe de sainteté, non pas tant en elle-même que par la façon dont elle se rattache étroitement à leurs vertus et à leur mission. Ce qui est intéressant chez notre héros, ce n'est donc pas seulement qu'il ait vu les choses à travers l'espace, c'est qu'il ne les ait jamais vues ainsi que lorsqu'il s'agissait de rendre un service ou d'avertir un pécheur de ses fautes. Pour citer des exemples du premier cas, un camarade d'Antoine Saubin, dont nous avons conté la conversion plus haut, vint à Ars sur le conseil de son ami. M. Vianney, l'apercevant dans la foule, lui dit aussitôt : « Rentrez vite à Lyon, votre maison brûle. » C'était vrai. (L'année suivante, le pèlerin revint à Ars et s'y convertit.) Un autre jour, M. Vianney, après avoir confessé une femme de la campagne, la renvoya immédiatement en lui disant qu'il y avait un serpent dans sa maison. Elle rentra chez elle, fouilla vainement sa maison dans tous les coins, eut enfin l'idée de secouer sa paillasse, qu'on avait mise sécher au soleil dans la journée : elle en vit sortir un serpent, qui, sans l'avis de M. Vianney, l'aurait peut-être mordue pendant son sommeil. Un autre iour, le Curé d'Ars apercevant dans le vestible de l'église une jeune fille, qui avait commencé une retraite, l'avertit de s'en retourner sans retard chez elle, où on l'attendait. Elle partit aussitôt : peu avant

le moment où elle avait reçu l'avis de M. Vianney, une sœur qu'elle avait laissée bien portante était morte. Pour citer un exemple de l'autre cas, une femme qui venait se confesser à Ars consulta en route un sorcier sur je ne sais quelle maladie. Cet homme lui remit de prétendus sortilèges dans une bouteille, qu'elle cacha dans un buisson avant d'entrer au village. Quand M. Vianney eut entendu l'aveu de ses fautes, il lui dit : « Vous ne me parlez point de la bouteille que vous avez laissée dans le buisson ? » Il lui représenta alors que la religion condamnait les superstitions et il lui fit promettre de ne plus consulter les sorciers. Dans ce dernier cas, ce fut le zèle apostolique qui ouvrit les yeux du Curé d'Ars ; dans les autres, ce fut la charité, et que cette faculté de longue vue ne se soit éveillée chez lui que pour faire le bien, le genre de bien qu'il était précisément destiné à faire, voilà surtout ce qui est remarquable.

La pénétration des sentiments d'autrui, la double vue, comme on l'appelle vulgairement, fut dans l'apostolat du Curé d'Ars beaucoup plus fréquente encore que la vue à longue distance. Elle fut même si habituelle, elle fut si intimement associée à l'exercice de sa mission, il est si difficile de l'en séparer, que je ne saurais entrer ici dans le détail sans m'exposer à refaire les chapitres précédents, et, en particulier, celui des conversions. Au risque de me répéter, je dirais donc que presque chaque jour en passant devant les personnes groupées autour de son confessionnal le Curé d'Ars devinait celles qui avaient un besoin urgent de son ministère, soit qu'elles ne pussent attendre, soit qu'elles fussent particulièrement malheureuses : il leur faisait signe d'entrer les

premières et personne ne s'étonnait de cette préférence. Devinant de même celles qui répugnaient à se confesser, il allait dans l'église les prendre par la main et les emmenait à la sacristie. Plus d'un pénitent, après avoir achevé ses aveux, entendit le confesseur lui dire : « Pourquoi ne m'avez-vous pas confessé telle faute ? »

On conte que plusieurs personnes voulurent mettre cette pénétration à l'épreuve et furent confondues. Un jeune homme ayant feint un grand repentir au moment où il s'agenouillait, le Curé d'Ars le renvoya d'un mot sec : « Mon ami, je n'ai pas le temps de vous entendre. » Le lendemain, honteux d'avoir été deviné et cette fois vraiment contrit, ce jeune homme se représenta devant le Bienheureux qui l'accueillit en l'embrassant. Un autre lui ayant fait toute une confession mensongère, le Curé d'Ars, qui l'avait écouté sans un mot de réflexion, lui dit quand il eut fini : « Vous êtes, en effet, un grand coupable ; mais ce que vous avez fait n'est pas ce que vous venez de me raconter : c'est ceci et cela. » Le trompeur, accablé par ces révélations, se convertit.

Les âmes pures étaient devinées comme les pécheresses ; les âmes inquiètes de leur destinée, pareillement. Bien des personnes venues pour consulter M. Vianney eurent à peine commencé leurs explications qu'il les interrompit en disant : « Je vois votre affaire », et il leur donna des conseils qui supposaient une entente complète de la situation. D'autres reçurent la réponse qu'elles désiraient avant même d'avoir posé la question. En traversant la foule entassée sur la place quand il sortait de l'église, il allait parfois droit à une personne et il l'entretenait spontanément du sujet qui l'avait amenée.

On connaît de cette divination des exemples très nombreux et parfaitement authentiques. On en entend citer souvent de nouveaux. Or, s'il y a peut-être des cas où le Curé d'Ars a pu être éclairé sur les sentiments de ses pénitents par leur attitude et leur physionomie, s'il en est où par sa connaissance très étendue du cœur humain il a pu, de ce qu'on lui avait dit déjà, conclure ce qu'on ne lui avait pas dit encore, l'immense majorité des cas ne peuvent pas être considérés autrement que comme des phénomènes de vue intérieure. Et je ne conteste point que des phénomènes ayant de la ressemblance avec ceux-ci se rencontrent chez des personnes qui ne sont pas saintes. Mais il faut ajouter aussitôt, avec l'auteur de la *Psychologie des Saints*[1], que chez les saints cette clairvoyance répond toujours à une fin vraiment utile ; « qu'elle ne peut être séparée ni des vertus qui la précèdent, ni surtout de celles qui la suivent et qui en font toute la signification » ; qu'il y a « un lien entre ce don extraordinaire et l'ensemble de la vie du héros, la tendresse de ses amitiés, sa mission dans l'Église, les soucis de son apostolat » ; qu'en définitive les phénomènes signalés comptent comme une manifestation de sa sainteté surtout à ce titre. Et c'est ce que prouve bien l'exemple de notre Bienheureux. On ne trouve pas, en effet, un seul cas où sa pénétration se soit appliquée à des faits vulgaires, ni même simplement curieux · elle n'avait jamais d'autre objet que la sanctification des âmes, elle n'était jamais provoquée que par le zèle et la charité. C'est là le point essentiel, car c'est là ce qui montre dans le Curé d'Ars un être tout pénétré de l'esprit divin.

1. H. Joly, *Psychologie des Saints*, p 80.

*
* *

On n'aurait pas une idée complète de l'immense action exercée par le Bienheureux Vianney, si on ne savait pas qu'elle s'est étendue à un très grand nombre de personnes qui n'ont jamais fait le pèlerinage d'Ars. Il guérissait, consolait, conseillait, convertissait de loin celles qui, n'ayant pu venir jusque-là, lui envoyaient des mandataires ou lui écrivaient. Nous avons vu au chapitre précédent qu'il contribua à fonder la société des Dames Auxiliatrices du Purgatoire sans avoir reçu la visite de la fondatrice, mais que ce fut par l'intermédiaire d'une amie de celle-ci, puis par lettres qu'il la dirigea.

Chaque jour, au moment où il venait prendre son repas de midi, il trouvait sur sa table un monceau de lettres. Il y en avait de toutes les provenances et il y en avait de tous les styles. Comme le temps lui manquait pour les lire toutes, il brûlait sans les achever celles qui commençaient par des compliments ; il parcourait rapidement les autres.

On en a recueilli dans sa chambre après sa mort une quantité considérable, faible portion toutefois de ce qu'il avait reçu. Il y en a dont les signataires demandent à être éclairés sur leur vocation, sur leur caractère, sur leurs défauts : les uns expliquent longuement leurs aptitudes et leur passé ; les autres se bornent à de rapides indications, se fiant à la pénétration merveilleuse de leur guide. Si les lettres de ce genre n'ont pas été trouvées en plus grand nombre, c'est que le Curé d'Ars détruisait par discrétion, aussitôt après en avoir pris connaissance, celles qui étaient confidentielles.

Beaucoup racontent des maladies, des infirmités, des chagrins de famille, des infortunes lamentables et demandent des guérisons ou des consolations. Beaucoup aussi sollicitent des prières pour la conversion d'une âme ou d'une famille, et il en est dans le nombre de fort touchantes, comme celle où lord Howard fait demander au Bienheureux par un ami de prier pour la conversion de son père, le duc de Norfolk. Dans d'autres lettres, des prêtres le sollicitent de leur obtenir de Dieu la régénération de leur paroisse ; des évêques, celle de leur diocèse ; des œuvres de toute nature lui sont recommandées.

Il ne répondait presque jamais lui-même ; où en aurait-il pris le temps ? Il faisait répondre, quand il le jugeait à propos, par ses collaborateurs. Les lettres qui réclamaient des prières plutôt que des avis demeuraient en général sans réponse. Mais elles ne demeuraient pas sans effet. Car elles étaient souvent suivies de lettres nouvelles où les signataires exprimaient avec une joie plus ou moins débordante leur reconnaissance pour les grâces obtenues : du jour où ils avaient demandé au Curé d'Ars de prier à leurs intentions, disaient-ils, le malade avait vu ses maux adoucis, les yeux du pécheur avaient commencé à se dessiller, le succès de l'œuvre s'était dessiné. Quand on a jeté les yeux sur les actions de grâce que tant de correspondants divers le chargent d'offrir à Dieu en leur nom, après l'avoir chargé de lui adresser leur requête, on n'a plus de peine à comprendre pourquoi la renommée de M. Vianney avait pénétré dans des régions si éloignées d'Ars, ni pourquoi ce petit village fut un des principaux foyers d'où la vie chrétienne en France au XIX[e] siècle reçut la lumière et la chaleur.

CHAPITRE X

VIE INTÉRIEURE DU BIENHEUREUX AU TEMPS DU PÈLERINAGE

On s'est demandé, sans doute, en lisant dans les chapitres précédents la description des journées si remplies de M. Vianney, comment il pouvait se recueillir au milieu d'une foule bruyante et songer un peu à lui-même en s'occupant sans cesse des autres. Mais il n'y a pas d'obstacles pour les bonnes volontés. Ce fut quand le Curé d'Ars n'eut plus, à ce qu'il semblait, une minute de liberté, qu'il cultiva le plus soigneusement son âme. Ce fut alors que, ses vertus s'étant épanouies, il devint un merveilleux modèle de charité et d'aménité, d'esprit de sacrifice, d'humilité, de piété, et sa vie intérieure ne fut jamais plus intense que lorsque sa vie extérieure fut chargée de travaux plus absorbants.

Il n'avait plus rien à lui, pas même la paille de son lit : il avait vendu tous ses meubles à des personnes qui lui en laissaient l'usufruit. Mais plus il se dépouillait, plus il avait de quoi donner ; car de tous côtés l'argent affluait entre ses mains, d'où ceux qui voulaient faire la charité savaient qu'il sortirait aussitôt pour d'utiles fondations. Des visiteurs lui en remettaient, des lettres lui en apportaient. Il trou-

vait dans ses tiroirs des sommes considérables, sans pouvoir soupçonner quelles mains généreuses les y avaient déposées. Quand un besoin nouveau surgissait, vite il priait, « cassant la tête à ses bons saints », qu'il appelait « ses consuls », et bientôt les ressources arrivaient, égales au besoin.

Il secourait autour de lui toutes les formes de la misère : achetait le pain, payait le propriétaire. Dans l'automne de 1854, ayant fait réclamer une petite créance à un débiteur qui refusa de s'exécuter sous prétexte que le curé d'Ars n'avait pas besoin d'argent : « Pas besoin d'argent ? fit-il observer. Cependant nous approchons de la Saint-Martin et j'ai plus de trente loyers à payer. » Vers le même temps, comme on lui disait que la mort d'une de ses paroissiennes lui assurait une rente, il répondit : « Oh ! cette rente est réversible sur plusieurs têtes. »

Ses libéralités s'étendaient bien au delà des limites de sa paroisse et même de son diocèse ; elles étaient prodigieuses, puisque les missions qu'il avait fondées dans le diocèse de Belley représentaient à elles seules un capital de 200 000 francs et qu'il subventionnait un peu partout des œuvres de tout genre. Mais il n'avait point la prétention de faire d'Ars le bureau central de la charité en France. Il n'acceptait donc pas tout ce qu'on lui offrait. Il disait à certaines personnes : « Je ne veux pas autant ; mais pouvez-vous me donner une partie de cette somme ? » Il disait à d'autres : « Mon enfant, gardez votre argent : il y a assez de bien à faire dans votre pays. » Chez lui, comme chez saint Vincent de Paul, cet autre fils du terroir, la qualité fondamentale du paysan français, le bon sens, se retrouvait toujours, et ce bon sens, encore éclairé par la foi, le préservait de tout excès

Il prodiguait à tous ceux qui l'approchaient les prévenances et les attentions, les marques de respect et d'affection, devenant toujours plus affable à mesure qu'il avançait en âge. A quelles épreuves cependant n'était pas soumise sa patience ! Il ne sortait pas de son église, il ne la traversait pas, sans que quelque importun essayât de l'accaparer, lui barrât le chemin, l'obsédât de demandes absurdes, indéfiniment répétées. Souvent les questions oiseuses le harcelaient de tous les côtés à la fois, et il se sentait parfois tiré en sens inverse par les deux manches de son surplis. A ces indiscrétions il n'opposait jamais ni un mot trop vif, ni un front plissé, ni un regard mécontent. Il restait bon, toujours, pour tous, d'une telle bonté que le surnom de *bon* lui fut donné en son vivant et qu'aujourd'hui encore à Ars, en France, à Rome même, on dit couramment quand on parle de lui : « le bon Curé d'Ars ». Si tout le monde l'appelait *mon père*, c'est que ce mot se présentait tout naturellement sur les lèvres dès qu'on avait vu son visage souriant sans cesse entre ses longs cheveux blancs et ses yeux qui lisaient dans les cœurs, mais dont l'éclat n'effrayait personne.

Il était particulièrement bon pour ses collaborateurs, à qui il épargnait les plus légères contrariétés et dont il assumait la besogne à la moindre indisposition. « Un des premiers dimanches que j'ai eu le bonheur de passer avec lui, dit M. Toccanier, le bon saint avait remarqué pendant les vêpres que je toussais beaucoup. Le soir, après la prière, quel n'est pas mon étonnement de voir mon vénérable curé, une lanterne à la main, bravant le mauvais temps et la nuit, venir auprès de moi, pour me dire : « Mon ami, j'ai remarqué que vous toussez beaucoup ; je ne

suis pas fatigué, moi ; si vous vouliez, je dirais la première messe à votre place et je me chargerais du catéchisme des enfants. »

Tous ses missionnaires l'ont vu ainsi s'alarmer pour eux, se charger lui-même pour ménager leurs forces, veiller à leur bien-être, s'ingénier à leur faire plaisir. Il leur donnait jusqu'aux seuls objets auxquels il tînt, les objets pieux dont on lui faisait cadeau, croix, médailles, chapelets et reliquaires.

Chaque jour, après leur repas de midi, il leur faisait une courte visite chez eux, contrarié qu'ils se levassent à son arrivée. « Asseyez-vous, asseyez-vous, » leur disait-il, et ils étaient contraints de s'asseoir tandis qu'il restait lui-même debout devant eux. Le soir, il les recevait dans sa chambre et avec eux quelques intimes, auxquels se mêlaient parfois des pèlerins. C'était le moment où il se livrait avec le plus d'abandon. Debout devant sa table ou en hiver devant la cheminée, il causait avec autant d'entrain que s'il n'eût pas parlé toute la journée au confessionnal, point morose, gai au contraire, malgré ses souffrances intérieures, trouvant des mots pleins de bonhomie, comme le jour où on lui demanda si c'était à ses missionnaires qu'il laisserait le manteau d'Élie. A cette question, il se mit aussitôt à rire, songeant qu'il n'avait jamais possédé de manteau et que le linge qu'il portait sur le corps ne lui appartenait pas : « Mon ami, dit-il, il ne faudra pas chercher un manteau là où il n'y a pas même une chemise[1]. »

1. Il fut pris du même accès de douce gaîté un autre jour où une religieuse lui dit naïvement : « Mon père, on prétend que vous êtes un ignorant. — Mon enfant, répondit-il, on ne vous a pas trompée ; mais, c'est égal, je vous en dirai encore plus que vous n'en ferez. »

S'il s'apercevait qu'on voulait le questionner, lui arracher le secret de sa vie intérieure, il gardait lui-même la parole le plus longtemps possible. Il se taisait au contraire, dès qu'on parlait des choses profanes. C'était rare, d'ailleurs, et comme, par déférence, on lui laissait presque toujours diriger la conversation, elle ne risquait pas de s'égarer hors des sujets qui lui étaient familiers : Dieu et le salut, la vanité des plaisirs de ce monde et la solidité des joies de l'autre.

C'était comme un nouveau catéchisme qu'il faisait alors, un catéchisme aussi édifiant que celui du matin, mais plus libre en son cours, plus fertile encore en images pittoresques et où les récits tenaient une place plus considérable. Il racontait — et il racontait très bien — cent anecdotes diverses de la vie des saints avec une fraîcheur d'imagination à laquelle l'âge ne porta jamais aucune atteinte, particulièrement intarissable quand il s'agissait de prouver que la sainteté rend un homme maître, pour ainsi dire, des volontés de Dieu. Ses auditeurs l'écoutaient avec émotion, intimement convaincus qu'un jour les annales de la sainteté auraient à conter sur lui-même bien des faits du même genre.

L'entretien toujours intime, n'était jamais très long. Bientôt les visiteurs se levaient pour lui laisser un peu de repos. Il les accompagnait jusqu'au palier, si fatigué qu'il fût, et courtoisement « il leur présentait ses respects ».

Bon pour les autres, il continuait à être sévère pour lui-même, à traiter durement son corps, qu'il appelait son « cadavre ». Il prit dans les dix dernières années de sa vie un peu plus de nourriture, — pas beaucoup plus : car il ne mangeait jamais de viande

deux jours de suite et il passait des semaines entières sans en goûter ; — il consentit à ce qu'on lui fît en hiver un peu de feu dans sa chambre. Mais, s'il apporta, par déférence pour les ordres de ses supérieurs, quelques adoucissements à son régime, ce ne fut point parce que l'esprit de mortification s'était relaché en lui[1] : il avait compris que la première des pénitences était d'accepter les souffrances que l'âge et le ministère lui imposaient.

« Accordez-moi la conversion de ma paroisse, avait-il dit à Dieu au début de son apostolat : je consens à souffrir ce que vous voudrez tout le temps de ma vie. » Il fut largement exaucé. D'atroces douleurs d'entrailles le torturaient continuellement et, malgré ses efforts pour n'en rien laisser voir, parfois elles lui coupaient la parole en chaire, elles l'arrêtaient tout défaillant au milieu de son escalier, elles l'abattaient tout à coup sur une chaise au cours d'une conversation. Si on le questionnait, il se contentait alors de répondre : « Oui, je souffre un peu. » Une toux sèche secouait sans cesse sa poitrine.

A quel supplice, cependant, était condamné son pauvre corps endolori, dans l'étroite cellule de bois où il restait enfermé seize à dix-sept heures par jour pour les confessions, les pieds immobiles, les reins courbés, chaque épaule à son tour meurtrie par la planche !

1. Pendant les dix dernières années de sa vie il prenait le matin après sa messe un morceau de pain et une tasse de lait. Le frère Jérôme, qui assistait souvent à ce léger repas, finit par remarquer qu'il mangeait le pain d'abord et buvait le lait ensuite. « Mais, monsieur le curé, lui fit-il observer un jour où le pain semblait avoir de la peine à passer, si vous mettiez votre pain dans le lait, ce serait bien meilleur. — Je le sais bien », répondit simplement M. Vianney.

En hiver, il avait très froid, quand le vent du nord-est, après s'être glacé sur les neiges du Jura et sur les étangs gelés de la Dombe, s'engouffrait impétueusement dans l'église si souvent ouverte et sifflant par toutes les fentes du confessionnal cinglait son visage, engourdissait ses membres. Il avoua à l'abbé Tailhades qu'une année ses deux pieds gelèrent. Il ajouta : « Lorsque je sors du confessionnal, il faut que je cherche mes jambes et que je les touche, pour savoir si j'en ai. »

En été, c'était pis : car il ne recevait un peu d'air que par devant, et cet air, qu'un rideau mesurait encore, était alourdi par l'haleine enflammée de deux cents personnes. Quand il sortait, il ne pouvait se soutenir ; il devait s'appuyer sur les bancs et les chaises. S'il avait alors quelque malade à visiter, on le voyait aller par les chemins du village plié en deux, obligé de s'arrêter à chaque instant.

Après une journée pareille, comment aurait-il pu dormir paisiblement ? Il disait qu'une heure de bon sommeil suffisait pour le faire galoper. Mais cette heure, il ne l'avait presque jamais. « Il nous a avoué, rapporte l'abbé Monnin, que lorsqu'il s'était étendu haletant sur son méchant lit de paille, *il souffrait comme un malheureux ;* il ne faisait que tousser ; il était baigné de sueur ; il se contractait et se repliait sur lui-même, cherchant une bonne place et n'en trouvant point ; il se levait jusqu'à quatre ou cinq fois par heure. Et quand la douleur commençait à se calmer par son intensité même, quand il allait pouvoir enfin s'assoupir, c'était l'heure où ce pauvre vieillard septuagénaire, par un héroïque effort qu'il renouvelait chaque nuit, s'arrachait au repos avant de l'avoir goûté. »

A ces souffrances physiques s'ajoutaient des souffrances morales dont l'on ne comprendra bien la nature que si l'on donne aux mots suivants toute leur portée : il était un saint et il vivait avec les pécheurs. Il était un saint, c'est-à-dire il était souverainement pur, loyal, charitable, mortifié et il passait sa journée à entendre raconter des impuretés, des tromperies, des violences, des excès. Il était un saint, c'est-à-dire il aimait Dieu de toute son âme et on ne lui parlait guère que d'offenses faites à Dieu. Son cœur en était déchiré et il ne pouvait contenir sa douleur dans l'intimité des conversations.

« Ah ! c'est ici, a-t-il répété plusieurs fois, qu'il faut venir pour savoir le mal que le péché d'Adam nous a fait. »

« Mon Dieu ! dit-il un jour, que le temps me dure avec les pécheurs ! Quand donc serai-je avec les saints ? »

Et un autre jour : « On offense tant le bon Dieu qu'on serait tenté de demander la fin du monde. S'il n'y avait pas, par ci par là, quelques belles âmes pour reposer le cœur et consoler les yeux de tant de mal qu'on voit et qu'on entend, on ne pourrait pas se souffrir en cette vie. »

Et à un de ses confrères : « Je sèche d'ennui sur cette pauvre terre, mon âme est triste jusqu'à la mort. Mes oreilles n'entendent que des choses pénibles et qui me navrent le cœur. »

Et à un autre : « Quand on pense à l'ingratitude de l'homme envers le bon Dieu, on est tenté de s'en aller de l'autre côté des mers pour ne pas la voir. C'est effrayant ! Encore si le bon Dieu n'était pas si bon ! Mais il est si bon ! » Et en parlant ainsi il avait le visage baigné de larmes.

Au souvenir, toujours présent, des fautes dont il recevait la confidence, sa douleur éclatait même en public. « Non ! s'écria-t-il plusieurs fois dans ses catéchismes avec une émotion qui se communiqua aussitôt aux auditeurs, tant ils voyaient bien qu'il leur contait son histoire. Non, il n'y a rien au monde de si malheureux qu'un prêtre ! A quoi passe-t-il sa vie ? A voir le bon Dieu offensé. Toujours son saint nom blasphémé ! toujours ses commandements violés ! toujours son amour outragé ! Le prêtre ne voit que cela, il n'entend que cela.... Il est toujours comme saint Pierre au prétoire de Pilate, il a toujours sous les yeux Notre-Seigneur insulté, méprisé, raillé, couvert d'opprobres.... Les uns lui crachent au visage, les autres lui donnent des soufflets ; d'autres lui mettent une couronne d'épines ; d'autres frappent sur lui à grands coups. On le pousse, on le jette par terre, on le foule aux pieds, on le crucifie, on lui perce le cœur.... Ah ! si j'avais su ce qu'était un prêtre, au lieu d'aller au séminaire, je me serais bien vite sauvé à la Trappe. »

Encore s'il avait eu pour le soutenir le sentiment du bien immense qu'il opérait ! Mais cette consolation ne lui était pas laissée.

Il ne songeait qu'avec terreur à la mission des curés. — Combien ont été canonisés? Presque point. Aucun peut-être. Ce saint était moine ; celui-là, missionnaire ; d'autres, laïcs ; beaucoup, évêques ; et cependant le nombre des évêques est infime pour le nombre de curés. Ni saint Vincent de Paul, ni saint François Régis ne voulurent rester curés jusqu'au bout.... Mais aussi, quelle tâche ! C'est la réflexion, l'oraison, l'union intime avec Dieu qu'il faut au prêtre. Or, le curé vit dans le monde ; il cause, il fait

de la politique, il lit les journaux, il s'en remplit la tête ; puis, il va lire le bréviaire, il va dire la messe, et alors, il fait cela, hélas ! comme une chose ordinaire. Et la confession ! Et les sacrements ! Ah ! que c'est effrayant d'être curé ! — Voilà ce que plusieurs personnes lui ont entendu dire.

Mais entre tous les curés aucun ne lui paraissait avoir une charge plus écrasante que lui-même, parce qu'il se jugeait absolument impropre à porter le moindre faix. De bonne foi, il se croyait sans intelligence, sans zèle, sans vertus. Aussi ne parlait-il jamais de sa personne ni de ses œuvres sans employer le mot dont on se sert pour exprimer la pitié, et surtout la pitié mêlée de dédain : c'était donc toujours sa *pauvre* âme, son *pauvre* cadavre, ses *pauvres* péchés, sa *pauvre* misère. Il recevait avec joie les contradictions ; il demandait à ses auxiliaires de le réprimander ; il s'étonnait que Dieu pût le souffrir sur la terre : « Que Dieu est bon, disait-il, de supporter mes immenses misères ! Dieu m'a fait cette grande miséricorde de ne rien mettre en moi sur quoi je puisse m'appuyer : ni talent, ni science, ni force, ni vertu.... Je ne découvre en moi, quand je me considère, que mes pauvres péchés. Encore le bon Dieu permet-il que je ne les voie pas tous et que je ne me connaisse pas tout entier. Cette vue me ferait tomber dans le désespoir. »

Dans l'atmosphère flatteuse où il vivait enveloppé, il ne serait pas devenu saint sans cette incomparable humilité. Mais, si elle fut l'armure qui lui permit de traverser impunément l'épreuve inouïe pour sa vertu de se voir chaque jour debout au milieu d'une foule prosternée, elle fut aussi pour lui une torture indicible. Car toute marque d'attention lui faisait aussitôt

monter le sang aux joues, comme un soufflet, et le moindre éloge lui arrachait des larmes désolées. Quand les prédicateurs du dimanche parlaient de lui, il s'enfuyait, tout interdit, à la sacristie. Quand ses yeux apercevaient son image dans un magasin du village, il précipitait ses pas pour se cacher. Quand il sut qu'on avait écrit sa biographie : « Vous voulez donc, vous autres, dit-il consterné, me vendre à la foire ? » Mgr Devie, qui connaissait bien pourtant la susceptibilité de cette âme d'élite, s'étant oublié un jour à l'appeler « Mon saint curé », il fut désespéré : « Que je suis malheureux ! Il n'y a pas jusqu'à monseigneur qui ne se trompe sur moi ! » Il fut si confus de recevoir le camail de chanoine qu'il ne le porta que le jour de son installation, et ce fut une stupeur quand, un jour du mois d'août 1855, il apprit qu'il était nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Dans la profondeur de son humilité, il demanda un jour à Dieu, raconte un témoin du procès de béatification qui reçut plus tard la confidence de cette prière peu banale, la grâce de connaître son néant et cette faveur lui fut accordée. « Il vit alors que c'est Dieu qui nous inspire nos bonnes actions et les fait en nous ; nous n'y apportons d'autre coopération que notre consentement, que nous refusons souvent ; et, dans ce cas, il ne nous reste que notre malice. Cette vue, ajouta-t-il, je l'eus pendant dix-huit mois. Craignant qu'elle ne finît par me jeter dans le découragement, je priai Dieu de me l'ôter, ce qu'il fit, en effet. »

Ainsi persuadé de son néant, le corps malade, l'âme déchirée par les turpitudes que la confession lui révélait, et moins heureux du bien qu'il faisait

qu'affligé en songeant à celui qui restait à faire, on conçoit que le Curé d'Ars ait pu dire en toute sincérité, un jour, à l'abbé Toccanier : « Que je suis à plaindre ! Je ne connais personne plus malheureux que moi. » Et comme le temps ne pouvait qu'exaspérer des souffrances pour la plupart d'une nature si délicate, on s'explique qu'il ait si souvent répété quelques mois avant de mourir : « Oh ! que la vie est triste ! Quand je suis venu à Ars, si j'avais prévu les souffrances qui m'y attendaient, je serais mort d'appréhension sur le coup. »

Contre l'assaut incessant de ces souffrances multiples, il cherchait un appui dans l'oraison, « qui n'est jamais sans douceur » disait-il, « qui descend dans l'âme comme un miel », « qui fond les peines, disait-il encore, comme le soleil fond la neige. »

Quand et comment priait-il ? Quelle fut l'intimité de son commerce avec Dieu ? Quelles en furent les épreuves et les consolations ? On ne le sait pas très bien ; mais on devine bien des choses sur sa vie intérieure en lisant le résumé de ses catéchismes : car, sans faire en général à ses auditeurs des confidences proprement dites, il en faisait souvent d'indirectes. A la nature de telle instruction, à l'accent de telle parole, on n'a aucune peine à comprendre qu'il pratiquait lui-même ce qu'il recommandait, et, à chaque instant, là où il dit : « voilà comment on doit agir », nous sommes en droit de conclure : voilà comment il agissait.

Il priait à peu près toute la nuit, puisqu'il s'éveillait plusieurs fois par heure et que chaque fois il s'empressait certainement de suivre ce conseil qu'il donnait aux autres : « Tenez, mes enfants, quand vous vous éveillez dans la nuit, transportez-

vous vite en esprit devant le tabernacle et dites à Notre-Seigneur : Mon Dieu, me voilà ! Je viens vous adorer, vous louer, vous bénir, vous remercier, vous aimer, vous tenir compagnie avec les anges[1]. »

Sa prière était alors d'autant plus fervente qu'il pouvait se dire que, toute la paroisse étant endormie, s'il n'adorait pas Dieu, personne ne l'adorerait en ce moment à Ars. On sent bien, en effet, que le bonheur dont il parlait dans un catéchisme lui était habituel, et sans doute il le goûtait souvent dans ses insomnies : « Quel honheur n'éprouvons-nous pas en la présence de Dieu, lorsque nous nous trouvons seuls à ses pieds... : Allons, mon âme ! redouble d'ardeur. Tu es seule pour adorer ton Dieu : ses regards se reposent sur toi seul[2]. »

Le jour, il donnait à la prière tout le temps que ne lui prenaient pas les devoirs de son apostolat, et sans doute, pour ne laisser perdre aucune parcelle de ce temps trop court à son gré, il priait en se rendant de sa chambre à l'église, de la sacristie au confessionnal ; il priait par les chemins en allant voir ses malades. Car, ne voilà-t-il pas encore une confidence qui éclate malgré elle dans un enseignement ? « Lorsque nous allons dans les rues, fixons nos regards sur Notre-Seigneur portant sa croix devant nous, sur la sainte Vierge qui nous regarde, sur notre bon Ange qui est à nos côtés. Que c'est beau, cette vie intérieure ! Elle nous donne l'union avec le bon Dieu[3] ! »

Voici, d'ailleurs, une confidence plus explicite : « La prière fait passer le temps avec une grande

1. *Esprit du Curé d'Ars*, *catéchisme sur la présence réelle*
2. *Id.*
3. *Id.*, *cat. sur les vertus cardinales.*

rapidité et si agréablement qu'on ne s'aperçoit pas de sa durée. Tenez, quand je courais la Bresse dans le temps que les pauvres curés étaient presque tous malades, je priais le bon Dieu le long du chemin. Je vous assure que le temps ne me durait pas[1]. »

Il a fait quelques autres confidences du même genre, livrant en toute naïveté, sans aucune espèce de vanterie, le secret des grâces qu'il obtenait, convaincu, dans son humilité, que là où il avait réussi, lui qui valait si peu, personne ne pouvait échouer : « Tenez ! une prière bien agréable à Dieu, c'est de demander à la sainte Vierge d'offrir au Père Éternel son divin fils, tout sanglant, tout déchiré, pour la conversion des pécheurs : c'est la meilleure prière que l'on puisse faire, puisqu'enfin toutes les prières se font au nom et par les mérites de Jésus-Christ. Mes enfants, écoutez bien ça : toutes les fois que j'ai obtenu une grâce, je l'ai demandée de cette manière ; cela n'a jamais manqué[2]. »

Dans la prière, comme en toute chose, il était très simple et ne cherchait point à se montrer à Dieu autre qu'il était. Un maintien recueilli ; mais rien d'affecté ; pas de grands gestes, pas de génuflexions trop prolongées. Un prêtre raconta un jour à son premier historien qu'il lui avait recommandé en le confessant de ne pas prendre à l'église une attitude qui attirât l'attention : « Il avait sans doute observé que je m'inclinais profondément devant l'autel. Mon ami, ajouta-t-il, ne nous faisons pas remarquer. »

Encore moins faisait-il des phrases. C'est un langage très simple qu'il conseillait de tenir à Dieu et

1. *Esprit, catéchisme sur la prière.*
2. *Id., cat. sur la présence réelle.*

que certainement il lui tenait lui-même, le langage qu'un enfant tient à sa mère quand il a faim, quand il va tomber, ou qu'il a besoin d'une caresse : « Il faut demander souvent, le long du jour, les lumières du Saint-Esprit, répéter souvent : « Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! » comme un enfant qui dit à sa mère : « donnez-moi un morceau de pain ; tendez-moi la main ; embrassez-moi ». Il disait encore : « On n'a pas besoin de tant parler pour bien prier. On sait que le bon Dieu est là dans le tabernacle ; on lui ouvre son cœur, on se complaît en sa sainte présence : c'est la meilleure des prières, celle-là. »

« On sait que Dieu est là. » Ayant cette certitude à un degré extraordinaire, il conversait avec Dieu aussi naturellement que s'il l'eût vu de ses yeux, que s'il eût pu le toucher de ses mains, que s'il eût été sûr de recevoir ses réponses. C'est ce qu'il expliqua, un jour, en un mot bref et saisissant, à une personne qui l'avait entendu discourir sur la foi et qui lui demandait : « Qu'est-ce donc que la foi ? » Il répondit : « La foi, c'est quand on parle à Dieu comme à un homme. »

Ce sentiment de la présence divine était chez lui particulièrement vif quand il se trouvait à l'église. « Avant qu'il y eût tant de monde, rapporte Catherine dans ses notes, il lisait toujours son office à genoux, prosterné sur le pavé du chœur, sans aucun point d'appui ; souvent il faisait des pauses et regardait le tabernacle avec des yeux où se peignait une joie si vive qu'on aurait pu croire qu'il voyait Notre-Seigneur. Lorsque le Saint-Sacrement est exposé, il ne s'asseoit pas, excepté quand il y a quelque prêtre étranger, pour ne pas faire autrement que lui. Alors, il se tourne du côté de l'autel avec un sourire exta-

tique. Un de ses confrères, le surprenant, un jour, dans cette attitude, porta instinctivement ses regards vers le tabernacle comme s'il avait dû voir quelque chose. »

Lorsqu'il prêchait de l'autel, ses yeux ne rencontraient jamais le tabernacle sans qu'il fût pris d'un saisissement qui lui enlevait presque la respiration. Il ne parlait jamais de la messe sans être ému jusqu'aux larmes. « Ah! voyez-vous mon ami, disait-il à un séminariste qu'il entretenait de la grandeur du sacerdoce, je *le* porte à droite, *il* reste à droite; je *le* porte à gauche, *il* reste à gauche. On ne comprendra le bonheur qu'il y a à dire la messe que dans le ciel. »

Quand on croit d'une foi si ferme que Dieu est toujours là devant vous, l'oraison devient nécessairement continuelle pour répondre aux besoins du cœur et, si douloureuses que puissent être les épreuves où l'existence se débat, la vie intérieure offre, au moins par moments, des consolations qui convertissent en joies toutes les souffrances. Citons encore les catéchismes; car, dans la pénurie des confidences directes que M. Vianney a faites sur lui-même, quelle ressource avons-nous que de chercher dans sa prédication les paroles où l'on reconnaît à je ne sais quoi de vibrant qu'il se raconte et se décrit à son insu? Il disait donc :

« La vie intérieure est un bain d'amour dans lequel l'âme se plonge.... Elle est comme noyée dans l'amour.... Dieu tient l'homme intérieur comme une mère tient la tête de son enfant dans ses mains pour le couvrir de baisers et de caresses. Je pense souvent à la joie des apôtres quand ils revirent Notre-Seigneur. La séparation avait été si cruelle! Notre-Seigneur les

aimait tant! Il était si bon avec eux! Il est à présumer qu'il les embrassa en leur disant : *La paix soit avec vous!* C'est ainsi qu'il embrasse notre âme quand nous prions. Il nous dit encore : *La paix soit avec vous!* »

« Quand on fait la sainte communion, disait un autre jour M. Vianney, on sent quelque chose d'extraordinaire, un bien-être qui parcourt tout le corps et se répand jusqu'aux extrémités. Qu'est-ce que ce bien-être? C'est Notre-Seigneur qui se communique à toutes les parties de notre corps et les fait tressaillir. Nous sommes obligés de dire comme saint Jean : *C'est le Seigneur.* »

En dehors de ces joies intérieures, fut-il favorisé de grâces moins ordinaires? Fut-il, comme saint Paul, transporté en esprit au troisième ciel? Reçut-il d'augustes visites?

On sait, par une confidence faite à Catherine Lassagne, qu'il se sentit une fois impérieusement averti de son devoir, sans qu'il pût s'expliquer comment cet ordre lui était transmis. « Je ne sais pas si c'est réellement une voix que j'ai entendue ou si c'est un rêve, mais, quoi qu'il en soit, cela m'a réveillé. Cette voix m'a dit qu'arracher une âme du péché était plus agréable au bon Dieu que tous les sacrifices. J'étais alors dans toutes mes résolutions de pénitence. » — « Nous avons pensé, ajoute Catherine après avoir rapporté ce propos, qu'il avait peut-être résolu de se livrer à quelque grande austérité qui aurait altéré ses forces et que Dieu, par cette voix extraordinaire, aura cherché à l'en détourner. »

On sait, par une autre confidence faite à l'abbé Monnin, qu'il fut une fois dans ses tristesses mystérieusement consolé : « Il y a deux mois environ, lui

dit-il un jour, je ne dormais pas, j'étais assis sur mon lit, pleurant mes pauvres péchés, j'ai entendu une voix bien douce qui murmurait à mon oreille : *In te, Domine, speravi, non confundar in eternum*. Cela m'a un peu encouragé ; mais comme le trouble subsistait encore, la même voix a repris plus distinctement : *In te, Domine, speravi.* » Ses yeux, cependant, ne virent rien et il déclara à son interlocuteur qu'il ne savait pas qui lui avait parlé si doucement.

L'abbé Toccanier reçut une confidence moins explicite, mais qui fait supposer des faveurs plus rares. « Le 2 novembre 1856, rapporte-t-il dans sa déposition, M. le curé, en parlant des fondations qu'il venait de faire, m'avouait en présence des frères de la Sainte Famille que pendant la nuit il tourmentait ses bons saints. « Vous priez encore la nuit, monsieur le curé ? » lui dis-je. — « C'est quand je me réveille. Je suis vieux maintenant. Je n'ai pas beaucoup de temps à vivre, il faut profiter de tous les moments. » — « Vous couchez sur la dure et vous ne dormez pas beaucoup. » Avec un air pénétré, il m'a répondu : « *On n'est pas toujours couché sur la dure.* » Quelques instants après je lui disais : « Monsieur le curé, vraiment le bon Dieu par ces fondations fait voir clairement qu'il vous veut ici. » — « *Il y a bien autre chose.* »

Quels étaient ces autres signes par où Dieu lui avait manifesté qu'il était content de ses services? Faisait-il allusion à une apparition de sainte Philomène, qu'il raconta un jour en termes très discrets à Catherine Lassagne ? Qu'avait-il vu ou entendu dont le souvenir l'émouvait si fortement ? Il en a gardé le secret ; car, lisant dans les yeux de son missionnaire une trop vive curiosité, il se repentit d'en avoir dit

autant et n'en dit pas davantage, ni ce jour-là, ni aucun autre jour.

De cette confidence incomplète on peut conclure qu'il eut sans doute parfois ici-bas un avant-goût du bonheur céleste. Il n'en fut que plus impatient de quitter la terre, où il prétendait qu' « un bon chrétien ne doit pas pouvoir se souffrir », mais doit « toujours languir » ; sentiment qu'il expliquait un jour par une comparaison familière, l'une des plus caractéristiques que l'on puisse citer de sa manière de prêcher : « Si un petit enfant était là, dans l'église, et que sa mère fût à la tribune, il lui tendrait ses petites mains, et s'il ne pouvait monter l'escalier qui y conduit il se ferait aider et n'aurait de repos que lorsqu'il serait dans les bras de sa mère. »

Malgré l'ardeur de son affection pour Celui qu'il comparait ainsi à une mère, lui-même languit longtemps ici-bas. Longtemps il tendit en haut, avant que son appel fût entendu, ses mains qui étaient toujours restées aussi innocentes qu'elles l'étaient quand, tout petit enfant, il se cachait pour prier dans l'étable de son père. Ce fut seulement lorsque la vieillesse allait commencer à le rendre incapable de travailler au salut des pécheurs qu'il fut invité à monter l'escalier céleste. Depuis plus de deux mois il était entré alors dans la 74e année de son âge et depuis près de six mois dans la 42e de son apostolat dans les Dombes.

CHAPITRE XI

LA MORT ET LE PROCÈS

Ceux-là furent bien déçus qui attendaient du Curé d'Ars mourant une incessante effusion de larmes, des paroles magnifiques, des révélations sur le bonheur des élus. Dans la mort, comme dans la vie, il fut modeste, et c'est le cas de répéter le mot de Bossuet admirant pour leur tranquillité les derniers moments d'une brillante princesse qui avait vécu en mondaine, mais qui mourut en chrétienne : « Une sainte simplicité fait ici toute la grandeur. »

Les grandes chaleurs du mois de juillet 1859 avaient fait de la petite église d'Ars, surchauffée par tant de souffles, une étuve où l'on ne pouvait demeurer longtemps sans être suffoqué. Les personnes qui attendaient leur tour de confession étaient obligées de sortir à chaque instant pour respirer un peu d'air pur. M. Vianney cependant ne sortait pas de la cage brûlante où son zèle le tenait prisonnier. Il ne se plaignait même pas, mais il s'affaiblissait. On sut qu'il était tombé plusieurs fois de défaillance en descendant l'escalier de sa chambre, et des mots lui échappèrent qui laissaient deviner, comme celui-ci, qu'il succomberait bientôt à la peine : « Ah! les pécheurs tueront le pécheur! »

Le vendredi 29 juillet, après avoir passé seize à dix-sept heures au confessionnal, comme d'habitude, il rentra chez lui exténué. Il s'affaissa sur une chaise en disant : « Je n'en peux plus. » Mais il ne voulut pas qu'on le veillât et les missionnaires durent se retirer.

A une heure du matin, il appela, Catherine Lassagne accourut.

« Vous êtes fatigué, monsieur le curé?

— Oui, je crois que c'est ma pauvre fin.

— Je vais chercher du secours.

— Non, ne dérangez personne, ce n'est pas la peine. »

Quand le jour vint, comme il se sentait plus faible, il accepta les soins qu'il avait repoussés jusque-là ; il laissa le frère Jérôme glisser un matelas sur sa misérable paillasse ; mais, quand on voulut lui donner un peu d'air et chasser les mouches avec un éventail, il s'y opposa. « Laissez-moi, dit-il, avec mes pauvres mouches. »

A la nouvelle qu'il ne descendrait pas de sa chambre ce jour-là et que peut-être il n'en descendrait plus, tout le village, tous les pèlerins furent dans la consternation. L'église se remplit aussitôt de suppliants qui vinrent solliciter le ciel de le leur conserver, et pendant trois jours ce concert de prières ferventes ne fut pas interrompu.

Lui-même refusa de s'y associer.

« Monsieur le curé, lui disait-on, espérons que sainte Philomène que nous allons mettre dans nos intérêts, en l'invoquant de toutes nos forces, vous guérira encore cette fois, comme elle l'a fait il y a dix-huit ans.

— Oh ! sainte Philomène n'y pourra rien. »

Il savait que l'heure de la récompense était venue, heure qu'il avait prévue et annoncée plusieurs fois depuis le commencement de l'été. Comme on lui avait fait cadeau d'un très beau voile pour soutenir l'ostensoir à la procession du Saint-Sacrement : « Je ne m'en servirai qu'une fois », avait-il dit. Et quand on lui avait fait signer son mandat de desservant : « Ce sera pour me faire enterrer. » Dans le courant de juillet, Mme Pauze, de Saint-Étienne, excellente chrétienne, lui disant la peine qu'elle éprouvait à la pensée de ne plus le revoir, car elle ne comptait pas revenir jamais à Ars : « Si, mon enfant, avait-il répondu, dans trois semaines nous nous reverrons. » Trois semaines plus tard, ils se revoyaient au ciel.

Le mardi soir, il demanda lui-même les sacrements. Il pleura en entendant la cloche qui annonçait que Jésus quittait le tabernacle pour venir le voir, il pleura de nouveau en le voyant entrer. Un de ses collaborateurs se jeta à genoux devant son lit et le conjura de demander à Dieu sa guérison, il fit signe que non. On lui demanda, après lu iavoir administré l'Extrême Onction, s'il n'avait plus rien à désirer. « Vous avez oublié, répondit-il, de m'appliquer l'indulgence de la bonne mort. » L'abbé Toccanier la lui appliqua. Comme on le pria ensuite de bénir sa paroisse, ses missionnaires et toutes les œuvres commencées, il se recueillit et souleva pour cette suprême bénédiction la main qui avait si souvent béni. Puis il ferma les yeux. Il les rouvrit le mercredi soir pour sourire doucement à son évêque qui arrivait en toute hâte et qui le serrait dans ses bras. Le jeudi, 4 août, à deux heures du matin, il cessa de respirer au moment où l'abbé Monnin, qui récitait les prières de la recommandation de l'âme, pronon-

çait ces paroles : « *Veniant illi obviam sancti angeli Dei et perduçant eum in civitatem cœlestem Jerusalem.* Que les saints anges de Dieu viennent à sa rencontre et l'introduisent dans la cité céleste de Jérusalem. »

On annonça aux fidèles qui remplissaient l'église restée ouverte que le saint Curé d'Ars venait de mourir.

Aussitôt, la voix du peuple, qui fut vraiment alors la voix de Dieu, commença à exalter celui qui avait tant aimé l'humilité.

Devant son corps entouré de fleurs et vêtu du surplis blanc qu'il ne quittait guère depuis trente ans, une foule immense défila pendant deux jours. On fit toucher à ses mains, comme à de précieuses reliques, des médailles, des croix, des chapelets, des images en si grand nombre que les prêtres chargés de cet office avaient le soir les bras rompus de fatigue et que les magasins d'Ars furent entièrement dépouillés des objets de piété qu'ils contenaient.

Le samedi, jour des funérailles, si l'on peut appeler de ce nom cette cérémonie triomphale, près de six mille personnes étaient entassées sur la place et dans les rues du village : il en était venu du fond de la France. Tous les clochers du pays sonnaient le glas. Trois cents prêtres précédaient le cercueil. A son passage, tout le monde s'agenouillait, comme pour recevoir une bénédiction, et beaucoup de larmes coulaient des yeux, mais les cœurs étaient pénétrés d'une joie chrétienne : tant on était assuré que le jour de cette mort avait été celui de la naissance d'un saint.

L'évêque de Belley, qui parla sur la place, traduisit les pensées de l'assistance en choisissant comme texte de son allocution ces paroles que

l'Église chante à l'office des confesseurs : « *Euge! serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.* Courage ! bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur et de votre Dieu. » Tout le monde comprit l'espérance que signifiait le choix de ce texte, et, quand l'orateur eut résumé la vie qui venait de finir, son récit avait ressemblé si naturellement à un panégyrique, que personne ne s'étonna de sa conclusion : « Et sachez bien, disait-il au vénéré et cher curé, que le jour le plus beau, le plus désiré de mon épiscopat serait celui où la voix de l'Église me permettrait de vous acclamer solennellement et de chanter en votre honneur : *Euge! serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.* »

Mgr de Langalerie ne devait pas voir ce jour, car l'Église ne met aucune précipitation dans ses jugements. Mais rarement procès fut instruit aussi rapidement que celui de M. Vianney, puisque, moins de quarante-cinq ans après le jour où son corps avait été descendu dans le caveau qu'on avait creusé au pied de sa chaire, le Saint-Siège avait rendu le décret déclarant qu'on pouvait procéder en toute sûreté à sa béatification.

Six ans après sa mort, le 4 août 1865, on eut un avant-goût de ce que devaient être à Ars les fêtes de la béatification : ce jour-là, on inaugura le sanctuaire où ses reliques sont aujourd'hui exposées à la vénération de sa paroisse.

C'était M. Vianney lui-même qui avait eu l'idée de cette église.

Depuis longtemps il songeait à élever un bel autel à sainte Philomène, lorsqu'une femme du peuple, dont l'enfant avait été guéri de la cécité, remit vingt

francs à l'abbé Toccanier, « pour que M. le curé en fît l'usage que l'esprit de Dieu lui inspirerait ». L'abbé Toccanier porta la pièce à M. Vianney : « Voulez-vous, lui dit-il, que cette petite somme soit le levain de la somme nécessaire pour ériger un autel à sainte Philomène? Je ne vous demande que votre approbation et votre bénédiction. » M. Vianney approuva et bénit. M. Toccanier alla aussitôt quêter de maison en maison : en quelques heures, il recueillit dix-sept cents francs, grosse somme pour un si petit village, et l'autel fut commandé à l'architecte Bossan.

Le succès de la souscription faite à Ars rendit audacieux M. Vianney. Il parla, non plus seulement d'un autel, mais d'un sanctuaire, ouvrit une nouvelle souscription, s'engagea lui-même pour mille francs et écrivit en tête ces paroles qui devaient plus tard délier les cordons de tant de bourses : « Je prierai le bon Dieu pour ceux qui m'aideront à bâtir une belle église à sainte Philomène ».

Mais il ne put en voir lui-même élever les murs. La loterie dont il soumit le projet au gouvernement ne fut pas autorisée, et bientôt, exténué par son zèle, il fut cloué sur son lit d'agonie.

Pendant qu'il attendait la mort dans un pieux recueillement, l'abbé Toccanier se pencha à son oreille : « Mon père, lui dit-il, c'en est donc fait de notre belle église? » A ces mots, le mourant releva la tête, et son œil retrouvant son éclat : « Courage, mon ami, dit-il, vous réussirez ».

Enhardi par le souvenir de cette parole, l'abbé Toccanier ne tarda pas à se remettre à l'œuvre, et, après quelques difficultés, tout marcha à souhait. Le gouvernement, qui n'avait pas autorisé une loterie

de cinquante mille francs, en autorisa une de cent mille. L'argent afflua, et, le 1er mai 1862, les fonds nécessaires étaient réunis.

Les travaux commencèrent sans retard. Bossan, qui, par son entente du symbolisme chrétien, ressemblait aux grands architectes du moyen âge, comprit admirablement ce qu'imposaient les souvenirs et les espérances. Il fallait laisser debout l'humble église qui avait été témoin d'un si prodigieux apostolat et il fallait lui donner une couronne qui fût le symbole de la récompense attendue pour l'apôtre. La petite église demeura donc intacte; mais, sur son chevet, s'éleva une coupole octogonale d'un style inconnu jusque-là, romane à sa base, puis se rétrécissant avec grâce jusqu'à son faîte, où se dressa une croix ornée de palmes et de lis; aux huit angles vinrent s'adosser, tournées vers les pèlerins et leur présentant les instruments du martyre de sainte Philomène, de délicieuses figures d'anges, chefs-d'œuvre du sculpteur Dufraine, que la critique a presque ignoré de son vivant, mais en qui elle a découvert, depuis sa mort, un grand artiste.

Sous cette originale couronne de pierre, ornée à l'intérieur de fresques intéressantes par Borel, furent érigés l'autel de sainte Philomène et trois autres autels. L'un de ceux-ci demeura provisoirement sans patron et sans image.

Le jour de l'inauguration, le nom du Curé d'Ars fut sans cesse associé à celui de sainte Philomène dans les panégyriques des orateurs, comme dans les propos de la foule, et la joie illumina tous les visages quand Mgr de Langalerie, debout sur la place du village, à l'endroit même où six ans auparavant il avait salué le cercueil de M. Vianney, annonça que

la première phase des formalités nécessaires à la glorification du saint prêtre était accomplie : les pièces de la procédure venaient d'être remises à la Congrégation des Rites.

Pendant qu'à Rome le procès suivait son cours, en France la renommée de M. Vianney allait sans cesse grandissant.

Les missionnaires du diocèse de Belley continuèrent ses œuvres sous la direction de M. Camelet, de M. Toccanier, de M. Ball et de M. Convert, qui reçurent l'un après l'autre le titre de curé d'Ars, si obscur il y a cent ans, aujourd'hui le plus glorieux que puisse porter un curé français. Pour qu'Ars ne cessât point d'être dans la région lyonnaise un foyer de vie spirituelle, ils organisèrent des retraites périodiques. Elles sont, aujourd'hui encore, en pleine prospérité.

Le pèlerinage des malades ne fut point interrompu. Mais ce qu'ils demandaient auparavant par l'intercession de sainte Philomène, ils osaient maintenant le demander par celle du Curé d'Ars et étendaient leurs membres perclus sur la pierre de son tombeau. Des guérisons retentissantes eurent lieu et furent relatées dans des procès-verbaux qu'on joignit aux autres pièces de la procédure.

Cependant le public était avide de mieux connaître la personne et les œuvres de celui qu'on s'apprêtait à béatifier. L'abbé Monnin répondit à ces désirs. Il écrivit la vie de M. Vianney, œuvre éloquente, à laquelle nous nous faisons un devoir de reconnaître que nous devons beaucoup et qui conservera sur toutes les biographies que l'on fera jamais du Curé d'Ars l'avantage d'avoir été composée par un auxiliaire de ses travaux, un confident de

quelques-unes de ses pensées, un témoin de sa mort[1]. Il publia, en outre, sous le titre d'*Esprit du Curé d'Ars*, un résumé de ses catéchismes et de ses conversations[2].

L'abbé Olivier donna à son tour une vie de M. Vianney dans la collection dite des *Annales de la Sainteté*[3]. Les abbés Delaroche publièrent ses *Sermons*[4]. Sous le nom de *Fleurs d'Ars*, de petit livres de piété furent composés avec des pensées extraites de ses catéchismes et de ses homélies. Toutes les années, le 4 août, l'anniversaire de sa mort fut solennellement célébré à Ars, et les prédicateurs les plus éloquents de ce temps, évêques et prêtres, furent conviés à prononcer son éloge. Enfin, depuis le 1er juin 1900, ses successeurs ont fondé une petite revue mensuelle, *les Annales d'Ars*, où ils donnent des anecdotes inconnues encore sur son apostolat, rappellent ses enseignements, font la chronique du pèlerinage. Une biographie nouvelle du saint curé y est en cours de publication : écrite d'une plume élégante et vigoureuse par un vrai lettré, très bien

1. *Le Curé d'Ars*, vie du Vénérable Jean-Baptiste-Marie Vianney, par l'abbé ALFRED MONNIN, missionnaire, 2 vol.; Paris, Douniol.

2. *Esprit du Curé d'Ars* : M. Vianney dans ses catéchismes, ses homélies et sa conversation, par l'abbé A. MONNIN; Paris, Douniol.

3. *Vie du Vénérable Serviteur de Dieu Jean-Marie-Baptiste Vianney, curé d'Ars*, par l'abbé J.-H. OLIVIER; Paris, Bloud et Barral. — Du même, *le Tombeau glorieux du Vénérable Vianney, curé d'Ars*; Paris, Bloud et Barral.

4. *Sermons* du Vénérable serviteur de Dieu JEAN-BAPTISTE-MARIE VIANNEY, curé d'Ars, publiés par les soins de M. le chanoine ETIENNE DELAROCHE et du R. P. MARIE-AUGUSTIN DELAROCHE, 4 vol.; Paris, Beauchesne.

informé de l'histoire de son diocèse au siècle dernier, elle met en œuvre un grand nombre de documents inédits et donnera du héros, quand elle sera achevée, le portrait le plus exact[1].

Pendant qu'on travaillait ainsi à faire revivre la physionomie morale de M. Vianney, un sculpteur de talent, Émilien Cabuchet, essayait de reproduire ses traits et y réussissait d'une façon surprenante.

Quelque temps avant la mort de M. Vianney, il avait eu le désir de faire son buste, et il s'était fait annoncer par une lettre de Mgr Chalandon. Comme un refus formel lui avait été opposé, il vint à Ars sans dire son nom, se confessa à son modèle pour le voir de près, assista tous les jours au catéchisme, modelant dans son chapeau. Un jour, il eut la fâcheuse idée de se présenter comme étant l'auteur de la statue de saint Vincent de Paul, récemment érigée à Châtillon et de dévoiler le motif de sa présence. Il reçut une verte réprimande. Invité à se retirer et n'en ayant rien fait, il s'entendit apostropher en pleine église : « Ah ça! mon ami, voilà assez longtemps que vous donnez des distractions à tout le monde, et à moi aussi. » Cette fois, l'artiste n'insista pas et quitta Ars. Il y revint quand il se crut oublié. Mais il fut reconnu le jour même où il s'était remis à travailler pendant le catéchisme, confondu dans l'assistance. Le soir, M. Vianney l'abordait, le semonçait et lui signifiait son congé : « Ah ça, mon ami, vous n'avez donc rien à faire chez

1. L'auteur de cette biographie est M. H. Sevin, chanoine du diocèse de Belley. Il m'excusera de l'avoir nommé et me permettra de le remercier pour tous les services qu'il m'a rendus et surtout pour les faits nouveaux qu'il m'a si obligeamment communiqués.

vous? — Quel crime ai-je commis? — Vous le savez bien. »

Par bonheur, la maquette était assez avancée pour pouvoir être achevée de mémoire. Quand la mort vint empêcher la modestie de M. Vianney de s'opposer à ce qu'on travaillât pour sa gloire, on demanda à Cabuchet une statue en pied au lieu d'un simple buste. Il représenta le saint curé dans une attitude qui lui était familière, à genoux et les mains jointes. Les traits, le geste des mains, le port de la tête, l'expression des lèvres, la physionomie, tout fut si bien saisi et rendu que ce portrait, vraiment admirable, peut compter parmi les meilleures œuvres de la sculpture contemporaine.

Humble Curé d'Ars! comme vous étiez éloigné de penser en votre vivant que votre *pauvre* figure, ainsi que vous l'appeliez, pût inspirer une œuvre d'art! Mais comme vous étiez moins près encore de supposer qu'il y aurait bientôt dans le bréviaire l'office d'un curé, et que ce serait le vôtre!

Je ne ferai pas en détail, aux lecteurs de cette collection, l'histoire du procès de béatification. Je me contenterai de leur donner les dates principales et les faits essentiels.

Le 3 octobre 1874, Pie IX proclama M. Vianney Vénérable.

Le 21 juin 1896, se réunit, sous la présidence de Léon XIII, la dernière Congrégation chargée de se prononcer sur l'héroïcité des vertus du Vénérable Curé d'Ars, l'un des membres les plus éminents du Sacré-Collège, le cardinal Parocchi, étant rapporteur de la cause. Les juges répondirent oui à l'unanimité. Le Saint Père, sans faire connaître encore sa décision, ne dissimula point qu'il était profondément

impressionné par cette unanimité : « Il y a lieu, dit-il, de bien augurer de cette cause. Car, si les vertus exemplaires qu'a pratiquées, durant tout le cours de sa vie, le Vénérable Serviteur de Dieu ont brillé jusque-là de leur seul éclat, elles deviendront, par le suffrage unanime qu'elles viennent d'obtenir, plus radieuses encore. » Le 1[er] août, il promulgua solennellement le décret qui reconnaissait l'héroïcité des vertus du Vénérable. C'est un des plus éloquents décrets de ce genre qu'ait eus à enregistrer la Congrégation des Rites : l'ardente piété du Serviteur de Dieu, l'assistance particulière qu'il reçut pour attirer les pécheurs à la pénitence, l'excellence de ses conseils, sa charité, sa réputation de sainteté y sont exaltées en termes magnifiques.

Léon XIII, qui portait un grand intérêt à cette cause, comme à toutes les choses de France, avait fixé au 14 juillet 1903 la réunion de la Congrégation qui devait, sous sa présidence, examiner les miracles du Vénérable Vianney. Puis, il se ravisa, renvoya cette réunion au mois de novembre, et réserva la séance du 14 juillet à l'examen des vertus de la Vénérable Jeanne d'Arc, autre cause française. Mais la séance annoncée n'eut pas lieu, car le jour où elle devait se tenir l'illustre vieillard agonisait, et, au lieu d'avoir à se réjouir, comme elle l'espérait, de l'exaltation de son héroïne nationale, la France chrétienne eut à pleurer la fin prochaine du grand pontife qui l'avait tant aimée.

La joie de glorifier l'humble curé de campagne était réservée à un ancien curé de campagne. Le 4 août 1903, heureuse coïncidence, à l'heure même où l'on chantait à Ars la grand'messe solennelle pour célébrer le 44[e] anniversaire de la mort de Jean-

Marie Vianney, à Rome, l'ancien curé de Tombolo était élu pape et prenait le nom de Pie X.

Le 26 janvier 1904, le nouveau pontife, qui avait ainsi commencé son règne le jour de la fête du Curé d'Ars, présida la Congrégation que n'avait pu présider son prédécesseur, le cardinal Mathieu étant rapporteur de la cause. Deux faits étaient proposés : la guérison de la jeune Adélaïde Joly et celle de l'enfant Léon Roussat. Celui-ci, atteint d'épilepsie, avait été porté, en 1862, de Saint-Laurent-les-Macon, sur le tombeau du Vénérable, un bras paralysé, la parole éteinte, la respiration devenue si difficile qu'il ne pouvait retenir sa salive : quand on l'avait relevé, sa main avait tendu l'aumône à un pauvre et ses jambes s'étaient dénouées ; au bout de la neuvaine commencée, il parlait librement. Celle-là, hospitalisée à Lyon, dans une maison tenue par les Filles de la Charité, avait été affligée d'une tumeur blanche au bras en février 1861 : quand tout traitement avait été déclaré inutile par les médecins, on lui avait appliqué sur le bras un lacet ayant appartenu au Vénérable, et le mal avait disparu.

La Congrégation donna un avis favorable, et, le 21 février, le Souverain Pontife, en promulguant le décret qui reconnaissait que ces guérisons suffisaient à la béatification, donna le Curé d'Ars comme exemple au clergé paroissial du monde entier : « Nous ne saurions exprimer la joie qu'apporte à notre âme le décret solennel qui constate officiellement la valeur des miracles obtenus par l'intercession du Vénérable Jean-Baptiste Vianney et proposés pour sa béatification : en vérité, Nous ne saurions la traduire. Rien, en effet, ne pouvait arriver de plus agréable et de plus avantageux, non seulement à

Nous, qui durant tant d'années avons accompli de grand cœur le ministère paroissial, mais encore à tous les curés du monde catholique, que de voir ce vénérable curé entouré des honneurs des Bienheureux, d'autant plus que sa gloire rejaillira sur tous ceux qui sont consacrés au ministère des âmes. « Oh! fasse Dieu que tous les curés, sans exception, prennent pour exemple le Vénérable Vianney; qu'ils apprennent à son école cette admirable piété envers Dieu, dont l'éloquence silencieuse attire et ravit tellement les âmes, qu'aucun éclat de paroles, aucune abondance de discours ne sauraient lui être comparés. Que les curés aient devant les yeux Jean-Baptiste Vianney, qu'ils reproduisent cette charité qui prépare et rend prompt à mépriser la vie même. »

Enfin, le 8 janvier 1905, l'humble prêtre a été mis solennellement au rang des Bienheureux, et personne ne me contredira si j'ajoute qu'aucune béatification n'a été accueillie en France avec plus d'allégresse, depuis celle de saint Vincent de Paul. La vie que je viens de conter dit assez haut pourquoi. Portées sous le souffle de la grâce jusqu'à un sublime héroïsme, ce sont les meilleures vertus du peuple de chez nous, du peuple de nos campagnes que nous retrouvons dans le Curé d'Ars. Puissent ces vertus, par sa protection, fleurir plus vivaces que jamais sur notre sol [1] !

1. Par un décret du 12 avril 1905, le Souverain Pontife a établi « Patron de tous les prêtres ayant charge d'âmes en France et dans toutes les contrées soumises à la France Jean-Baptiste Vianney;... dont les vertus et les miracles ont couvert, non seulement son village d'origine aux yeux des fidèles de Belley et de la France, mais encore toute la France aux yeux des autres nations d'un incomparable éclat ».

APPENDICE

Le nom du Bienheureux Curé d'Ars est écrit Vianey dans son acte de baptême :

Jean Marie Vianey fils légitime de Mathieu Vianey et de Marie Beluze sa femme né le huit may mil sept cent quatre vingt six a été batisé le même jour par moi vicaire soussigné : son parrain a été Jean Marie Vianey son oncle paternel habitant de Dardilly et sa marraine Francoise Martinon femme dudit Jean Marie Vianey tous deux illitérés de ce enquis.

BLACHON vic.

L'orthographe est la même dans le contrat de mariage du père et de la mère du Bienheureux ; — dans l'acte de décès de son père Matthieu Vianey (11 juillet 1819), acte signé Vianey par le fils du défunt, François Vianey ; — dans l'acte de décès de celui-ci (6 avril 1855), acte signé Vianey par le fils du défunt, Antoine Vianey, le dernier des proches parents du Bienheureux ayant porté son nom.

Le nom du Bienheureux fut correctement écrit Vianey dans les registres d'ordination (conservés à l'archevêché de Lyon) sur la liste des minorés et sur la liste des sous-diacres à la date du 2 juillet 1814. Il fut écrit Vianay sur la liste des diacres à la date du 23 juin 1815. Par une

nouvelle erreur, il fut écrit Viannay dans les lettres qui envoyèrent le jeune diacre à Grenoble pour recevoir l'ordination sacerdotale. Le procès-verbal de l'ordination conserva cette orthographe, et ce fut sous le nom de Viannay que le nouveau prêtre fut inscrit sur les registres des prêtres du diocèse de Lyon. Même orthographe dans l'acte de nomination à la cure d'Ars.

A partir de son ordination sacerdotale le Bienheureux signa Vianney. Peut-être voulut-il se rapprocher dans sa signature de l'orthographe adoptée par les registres de l'archevêché et par ses mandats de traitement. Peut-être fut-il influencé par l'acte de décès de sa mère Marie Beluze (8 février 1811) : ce décès ayant été déclaré par le mari de la défunte, Matthieu Vianey, qui ne savait pas signer, l'employé de la mairie de Dardilly écrivit les noms comme il voulut ; il les écrivit Vianney et Beluse; ce n'était point, d'ailleurs, seulement avec l'orthographe des noms propres que cet employé prenait des libertés fantaisistes : car il écrivit dans le même acte que « ledit Vianney » était « illeteré ».

Comme le Curé d'Ars signait Vianney et que cette orthographe a été adoptée dans son acte de décès (qui fixe, en somme, son état civil), puis dans toutes les pièces du procès en béatification, nous ne pouvions pas écrire son nom autrement. Mais nous ne pouvions pas, non plus, écrire le nom de ses parents autrement qu'il est écrit dans tous leurs papiers de famille, sauf dans l'acte de décès de Marie Beluze. Nous avons été amenés ainsi à cette solution bizarre d'appeler le père Vianey et le fils Vianney. Cette question d'orthographe a, d'ailleurs, bien peu d'importance.

TABLE DES MATIÈRES

“ Les Saints ”

Collection publiée sous la direction de M. Henri JOLY
MEMBRE DE L'INSTITUT
ANCIEN PROFESSEUR A LA SORBONNE ET AU COLLÈGE DE FRANCE

Chaque volume se vend séparément. Broché, 2 fr.
Avec reliure spéciale, tr. jaspée, 3 fr.

VIENT DE PARAITRE :

[66] **La Bienheureuse Mère Barat,** par Geoffroy de Grandmaison. *4e mille.*

PRÉCÉDEMMENT PARUS :

[65] **La Vénérable Anne-Marie Javouhey,** par l'abbé V. Caillard. *2e mille.*

[64] **Saint Thomas Becket,** par Mgr Demimuid.

[63] **Saint Benoît-Joseph Labre,** par M. Mantenay. *2e mille.*

[62] **Saint Séverin,** par M. André Baudrillart.

[61] **Sainte Mélanie,** par M. Georges Goyau. *4e mille.*

[60] **Saint Pierre Damien,** par Dom Biron, O. S. B.

[59] **Les Martyrs de Gorcum,** par M. Hubert Meuffels. *2e mille.*

[58] **Sainte Hélène,** par le R. P. Rouillon. *2e mille.*

[57] **Saint Martin,** par Adolphe Regnier. *2e mille.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.

[56] **Saint Eloi,** par Paul Parsy. *2e mille.*

[55] **Le Bienheureux Père Eudes,** par Henri Joly. *2e mille.*

[54] **Madame Louise de France, la Vénérable Thérèse de Saint Augustin,** par Geoffroy de Grandmaison. *3e mille.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.

[53] **Sainte Colette,** par André Pidoux. *2e mille.*

[52] **Le Bienheureux Fra Giovanni Angelico de Fiesole,** par Henry Cochin. *4e mille.*

[51] **Saint Théodore,** par l'abbé Marin. *2e mille.*

[50] **Saint Pierre,** par L.-Cl. Fillion. *2e mille.*

[49] **Saint François de Borgia,** par Pierre Suau. *2e mille.*

[48] **Saint Colomban,** par l'abbé Eug. Martin. *2e mille.*

[47] **Saint Odon,** par Dom du Bourg. *2e mille.*

[46] **Le Bienheureux Curé d'Ars,** par Joseph Vianey. *20e mille.*

[45] **La Sainte Vierge,** par R.-M. de la Broise. *5e mille.*

[44] **Les Bienheureuses Carmélites de Compiègne,** par Victor Pierre. *5e mille.*

[43] **Saint Paulin de Nole,** par André Baudrillart. *2e mille.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.

[42] **Saint Irénée,** par Albert Dufourcq. *2e mille.*

[41] **La Bse Jeanne de Lestonnac,** par l'abbé R. Couzard. *2e mille.*

[40] **Saint Léon IX,** par l'abbé Eug. Martin. *2e mille.*

[39] **Saint Wandrille,** par Dom Besse. *2e mille.*

[38] **Le Bx Thomas More,** par Henri Bremond. *3e mille.*

[37] **Sainte Germaine Cousin,** par Louis Veuillot, complétée par François Veuillot. *3e mille.*

[36] **La Bse Marie de l'Incarnation, Madame Acarie** par le prince Emmanuel de Broglie. *3e mille.*

[35] **Sainte Hildegarde,** par l'abbé Paul Franche. *2e mille.*

[34] **Saint Victrice,** par l'abbé E. Vacandard. *2e mille.*

[33] **Saint Alphonse de Liguori,** par le Baron J. Angot des Rotours. *3e mille.*

[32] **Le Bx Grignion de Montfort,** par E. Jac. *3e mille.*

[31] **Saint Hilaire,** par le R. P. Largent. *3e mille.*

[30] **Saint Boniface,** par G. Kurth. *3e mille.*

[29] **Saint Gaëtan,** par R. de Maulde La Clavière. *3e mille.*

[28] **Sainte Thérèse,** par Henri Joly. *8e mille.*

[27] **Saint Yves,** par Ch. de la Roncière. *3e mille.*

[26] **Sainte Odile,** patronne de l'Alsace, par Henri Welschinger. *4e mille.*

[25] **Saint Antoine de Padoue,** par l'abbé A. Lepitre. *4e mille.*

[24] **Sainte Gertrude,** par Gabriel Ledos. *4e mille.*

[23] **Saint Jean-Baptiste de la Salle,** par Alexis Delaire. *5e mille.*

[22] **La Bienheureuse Jeanne d'Arc,** par L. Petit de Julleville. *8e mille.*

[21] **Saint Jean Chrysostome,** par Aimé Puech. *4e mille.*

[20] **Le Bx Raymond Lulle,** par Marius André. *3e mille.*

[19] **Sainte Geneviève,** par l'abbé Henri Lesêtre. *6e mille.*

[18] **Saint Nicolas Ier,** par Jules Roy. *3e mille.*

[17] **Saint François de Sales,** par Amédée de Margerie. *8e mille.*

[16] **Saint Ambroise,** par le duc de Broglie. *6e mille.*

[15] **Saint Basile,** par Paul Allard. *4e mille.*

[14] **Sainte Mathilde,** par E. Hallberg. *4e mille.*

[13] **Saint Dominique,** par Jean Guiraud. *6e mille.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.

[12] **Saint Henri,** par l'abbé Henri Lesêtre. *5e mille.*

[11] **Saint Ignace de Loyola,** par Henri Joly. *6e mille.*

[10] **Saint Etienne,** roi de Hongrie, par E. Horn. *3e mille.*

[9] **Saint Louis,** par Marius Sepet. *6e mille.*

[8] **Saint Jérôme,** par le R. P. Largent. *6e mille.*

[7] **Saint Pierre Fourier,** par Léonce Pingaud. *4e mille.*

[6] **Saint Vincent de Paul,** par le prince Emmanuel de Broglie. *12e mille.*

[5] **La Psychologie des Saints,** par Henri Joly. *12e mille.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.

[4] **Saint Augustin de Cantorbéry** et ses compagnons, par le R. P. Brou, S. J. *4e mille.*

[3] **Le Bx Bernardin de Feltre,** par E. Flornoy. *4e mille.*

[2] **Sainte Clotilde,** par G. Kurth. *9e mille.*

[1] **Saint Augustin,** par Ad. Hatzfeld. *9e mille.*

Chaque volume in-12. Prix broché : 2 fr
Avec reliure spéciale, tr. jaspée : 3 fr.

Le succès de la Collection des "**Saints**" qui a été si brillant dès l'origine se poursuit sans interruption. La plupart des volumes qui la composent sont successivement traduits dans les différentes langues. L'orthodoxie n'en a jamais été contestée et la sévérité professionnelle des savants, des érudits, des lettrés qui y collaborent en garantit de plus en plus la rigoureuse exactitude. Jamais la conciliation de la vérité historique et des croyances catholiques n'a été plus heureusement réalisée.

VOLUMES EN PRÉPARATION

Saint Sidoine Apollinaire, par M. Paul Allard.

Saint Pie V, par M. l'abbé Georges Grente.

Saint Philippe de Néri, par M. de la Rive.

Sainte Radegonde, par M. G. Kurth.

Saint Benoît, par M. Roy.

Saint François Régis, par M. J. Vianey.

Saint Grégoire le Grand, par M. Jean Guiraud.

Mlle Legras, par le prince de Broglie.

Saint Cyprien, par M. Audollent.

Sainte Catherine de Sienne, par M. A. Pératé.

Saint François-Xavier, par M. de la Roncière.

Saint François de Paule, par M. de Grandmaison.

Sainte Chantal, par M. Strowski.

etc., etc.

Paris. — Devalois, 144, av. du Maine (11 dans le passage).

MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DE M. PAUL ALLARD

Histoire des Persécutions du Ier au IVe siècle. 5 volumes in-8° . . . . 30 fr. »

ON VEND SÉPARÉMENT :

— **Histoire des Persécutions pendant les deux premiers siècles.** *Troisième édition.* 1 vol. in-8° . . . . . . 6 fr. »

— **Histoire des Persécutions pendant la première moitié du troisième siècle** (Septime Sévère, Maximin, Dèce). *Troisième édition.* 1 vol. in-8° . . . . . . 6 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— **Les Dernières Persécutions du troisième siècle** (Gallus, Valérien, Aurélien). *Troisième édition.* 1 vol. in-8°. 6 fr. »

— **La Persécution de Dioclétien et le Triomphe de l'Eglise.** *Troisième édition.* 2 vol. in-8° . . . . . . 12 fr. »

Julien l'Apostat. 3 vol. in-8° . . . . . . 18 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie française.

ON VEND SÉPARÉMENT :

— Tome I. **La Société au IVe siècle. La jeunesse de Julien. Julien César.** *Troisième édition.* 1 volume in-8° . . . . . . 6 fr. »

— Tome II. **Julien Auguste. Julien et le paganisme. Julien et les chrétiens : la législation.** *Deuxième édition.* 1 volume in-8° . . . . . . 6 fr. »

— Tome III. **Julien et les chrétiens : la persécution et la polémique. La guerre de Perse.** *Deuxième édition.* 1 vol. in-8° . . . . . . 6 fr. »

Dix Leçons sur le Martyre données à l'Institut catholique de Paris. *Quatrième édition.* 1 vol. in-12, précédé d'une préface de S. G. Mgr Péchenard, évêque de Soissons, ancien recteur de l'Institut catholique de Paris . . . . . . 3 fr. 50

Le Christianisme et l'empire romain, de Néron à Théodose. *Septième édition.* 1 vol. in-12 . . . . . . 3 fr. 50

Les Esclaves chrétiens, depuis les premiers temps de l'Eglise jusqu'à la fin de la domination romaine en Occident. *Quatrième édition, revue et augmentée.* 1 vol. in-12 . . . 4 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie française.

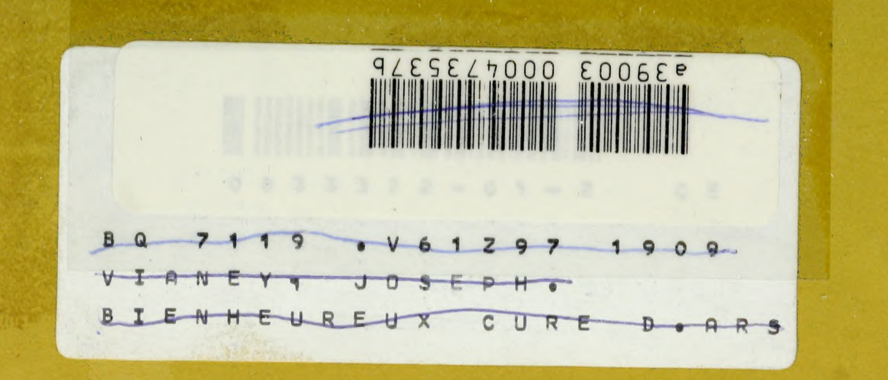
Études d'Histoire et d'Archéologie. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

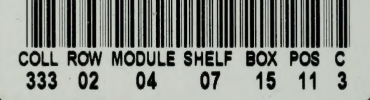
Paul Lamache, professeur aux Facultés de Strasbourg et de Grenoble, l'un des fondateurs de la Société de Saint-Vincent de Paul (1810-1892). 1 vol. in-12 . . . . . . 2 fr. 50

Saint Basile. *Quatrième édition.* 1 vol. in-12 . . . . . . 2 fr. »

Paris. — Devalois, 144, av. du Maine (11 dans le passage).

CE




COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 07 15 11 3